Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

TRAITÉ

DE

LA FIÈVRE JAUNE.

RPJCB

TRAITÉ
DE
LA FIÈVRE JAUNE,

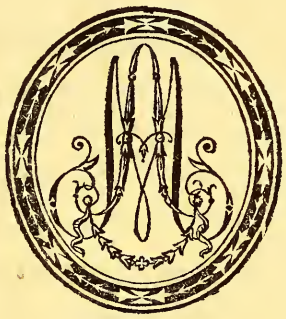
OUVRAGE

COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BRUXELLES,

ET ADOPTÉ PAR LE MINISTRE DE LA MARINE POUR LES COLONIES FRANÇAISES;

Par LOUIS CAILLIOT,

Docteur en médecine, Médecin en chef de la marine au port de Cherbourg, ancien Médecin en chef des armées navales, de la Société médicale de Paris, de celle des sciences et arts de Strasbourg, de celle de médecine de Bruxelles.



A PARIS,

Chez MÉQUIGNON-MARVIS, Libraire, rue de l'École de médecine, n° 9, vis-à-vis celle Hautefeuille.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1815.

MPJCB

Paris, le 1er juillet 1814.

MONSEIGNEUR,

Au moment de rentrer en possession de nos Colonies des Antilles, vous avez pensé aux moyens de prévenir et de traiter avec plus de succès une maladie funeste aux Européens dans ces climats, la Fièvre jaune. Vous avez désiré qu'il soit fait une instruction propre à donner aux Médecins de la marine, dans les Colonies, des notions positives sur les symptômes et les causes de cette Fièvre, et sur l'emploi des remèdes que l'expérience a montrés les plus efficaces pour la guérison des maladies. Votre intention, Monseigneur, a été remplie : la Société de Médecine de Bruxelles avait établi sur ce sujet une série de questions, en proposant un prix à l'auteur qui les aurait le mieux traitées. Le Mémoire couronné est celui de M. Cailliot, l'un des Médecins en chef de votre département : son travail ne rend pas seulement compte des observations qu'il a faites en traitant lui-même cette maladie ; il y a fait entrer en même temps tout ce que les Médecins les plus éclairés ont écrit de plus judicieux sur cette matière. On peut donc regarder son ouvrage comme un recueil complet et comme une instruction très-détaillée qui embrasse tout ce qu'il importe de connaître sur les phénomènes, les causes et le traitement curatif et préservatif de la Fièvre jaune. Il a fallu un temps

considérable pour faire toutes ces recherches, pour rassembler tous ces documens, et l'occasion est pressante.

J'ai donc l'honneur de proposer à Votre Excellence de décider qu'il sera acheté, aux frais du Département de la Marine, un nombre suffisant d'exemplaires du Traité de M. le docteur Cailliot, sur la Fièvre jaune, *et qu'ils seront déposés dans les bureaux de la Direction des Colonies, pour être distribués aux Médecins et Chirurgiens de la marine destinés à naviguer ou à servir dans les Antilles.*

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'Inspecteur-général de service de santé de la marine,

Signé KERAUDREN.

Au bas est écrit de la main de son Excellence :

« Approuvé pour cent exemplaires,

» *Signé* MALOUET ».

Pour copie conforme,

Le Directeur de l'Administration des Colonies,

LAREINTY.

QUESTIONS

Proposées par la Société de médecine de Bruxelles.

1°. *Quelle est la nature et la cause de la maladie connue sous le nom de* Fièvre jaune ?

2°. *Quels sont les symptômes qui caractérisent essentiellement cette fièvre ?*

3°. *La jaunisse et le vomissement noir doivent-ils être regardés comme des symptômes essentiels ou caractéristiques de cette maladie, ou seulement comme des symptômes accidentels ?*

4°. *Cette fièvre est-elle contagieuse ?*

5°. *Quels sont les moyens de s'en garantir ?*

6°. *Quels sont les moyens curatifs les plus efficaces ?*

Si je n'y puis atteindre, heureux d'en approcher.

Andrieux.

PRIX

Décerné par la Société de Médecine de Bruxelles.

Extrait des Délibérations de la Société.

Le Prix a été adjugé par la Société, dans sa séance du 5 novembre, à M. Louis Cailliot de Baugé, Docteur en médecine, Médecin en chef de l'escadre de l'Escaut, Membre de plusieurs Sociétés savantes.

M. Cailliot, qui avait vu cette maladie à Saint-Domiugue et dans les diverses contrées de l'Amérique, où elle sévit d'ordinaire avec le plus de fureur, qui l'avait observée dans le midi de l'Espagne, a parfaitement traité les six membres de la question proposée. Il n'a rien épargné pour rendre son travail complet; examen au lit des malades de tout ce qui a trait à cette fièvre; lecture de tous les ouvrages qui en ont parlé; entretiens avec des hommes instruits qui l'avaient traitée en diverses régions; réflexions profondes sur ce qu'il avait recueilli touchant ce terrible fléau, tout a été mis à contribution par ce savant médecin.

La Société regrette beaucoup de n'avoir pas eu à distribuer une seconde médaille, qu'elle aurait offerte à l'auteur d'un autre Mémoire, portant pour épigraphe : *Quæque ipse miserrima vidi*, etc. Ce Mémoire est plein d'érudition et de recherches savantes sur la fièvre jaune. Il se distingue par une saine logique, par une doctrine médicale très-pure ; il est écrit d'un style fleuri, offrant dans toutes ses parties le plus grand intérêt. A très-peu de choses près, tout ce qui vient d'être dit de l'auteur du Mémoire couronné peut s'appliquer à l'auteur de celui-ci. Néanmoins, il contient des digressions peut-être trop nombreuses, qui ne sont pas, il est vrai, étrangères au sujet proposé, mais qui n'ont pas toujours avec lui un rapport immédiat, et qui n'auraient pas empêché son travail d'être couronné, si le Mémoire précédent n'avait pas concouru. La Société désirerait que l'auteur se fît connaître afin qu'elle pût lui donner un témoignage public de sa haute estime et du prix qu'elle attache à son travail.

Les auteurs de plusieurs autres Mémoires ont droit à des éloges. L'un de ces Mémoires, portant pour épigraphe : *Auctorem neminem sequar*, etc. est l'écrit d'un praticien sage, éclairé, exempt de toute prévention, éloigné

de tout système ; il est écrit d'un bon style, et plein d'une saine logique.

Un autre, sous l'épigraphe : *Concedendum est aliquid*, etc. dans lequel règnent l'ordre et la clarté, fournit à chaque page des preuves du savoir et de la sagacité de son auteur, qui a long-temps voyagé dans les climats ravagés par la fièvre jaune.

Un troisième Mémoire, ayant pour épigraphe : *Morbos dignoscimus edocti*, etc. annonce dans son auteur des talens distingués.

Un quatrième Mémoire, portant en tête : *Multa in modo rei*, mérite une mention honorable de la Société. Elle ne passera pas sous silence une Dissertation qui lui a été adressée par M. Denis, docteur-médecin dans le Calvados. Ce jeune praticien, qui avait annoncé n'avoir pas l'amour propre d'entrer en lice, nous offre le fruit de ses recherches nombreuses et très-instructives. Son ouvrage prouve qu'il a autant de science et d'érudition que de modestie.

La Société reconnaissante doit des remerciemens à MM. Chappe et Brassier, officiers de santé en chef de l'armée d'Espagne, pour le soin qu'ils ont pris de lui faire passer des observations précieuses qu'ils ont eux-mêmes recueillies, et quelques autres, pleines de mé-

rite, qu'ils ont reçues de leurs collaborateurs MM. Martel et Peysson, médecins ordinaires dans la même armée, sur la fièvre jaune qui a ravagé le midi de l'Espagne aux années 1811 et 1812. Ces observations ont fourni beaucoup de lumières à la Société, et l'ont aidée dans les jugemens qu'elle a portés sur les Mémoires qui lui étaient parvenus.

Déclaré conforme au jugement de la Société.

Signé, CURTET, *secrétaire-général.*

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. But, plan, etc..... Page 1

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LA FIÈVRE JAUNE.

Nos I. Ses noms, d'où ils sont tirés..... 11
II. Climats et saisons où elle se manifeste..... 13
III. Sujets qui en sont le plus ordinairement attaqués..... *ibid.*
IV. Épargne-t-elle ceux qui déjà en ont été affectés? 14
V. Tempérament qui y sont les plus disposés.... 15
VI. Deux périodes bien distinctes à observer dans son cours..... *ibid.*
VII. Son début et sa marche..... 16
VIII. Progrès, réunion des symptômes adynamiques et ataxiques..... 18
IX. Variétés, qui présentent des différences peu importantes..... 20
X. Marche excessivement rapide; terminaison promptement fâcheuse..... 22

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

XI, XII, XIII, XIV et XV. Observations recueillies à bord des vaisseaux..... 25

CHAPITRE III.

Notice historique.

Nos XVI. Premières notions positives très-récentes. Page 33
XVII. Maladies observées par les pères Labat, Dutertre, etc. 34
XVIII. Maladies avec lesquelles elle a d'abord été confondue 37
XIX. Son examen au Mexique. Opinion de Clavigero, opposée à celle de M. de Humboldt. 38
XX. Cette maladie considérée entre les tropiques, sous la ligne, etc. 42
XXI. Vue aux États-Unis, aux Antilles; preuves qu'elle n'y a pas pris naissance, qu'elle y était rare lors de nos premiers établissemens 44
XXII. Opinions des médecins de l'Amérique septentrionale sur son importation et sa nature contagieuse 54
XXIII et XXIV. Était-elle connue des médecins grecs? Quelles sont celles qui s'y rapportent? 56

CHAPITRE IV.

Première Question.

Quelle est la nature et la cause de la maladie connue sous le nom de Fièvre jaune? 63
XXV. Vues générales . . . . . *ibid*
XXVI. Ordres de fièvres auxquelles elle appartient 64

N°s XXVII. Ce que nous entendons par fièvre bilieuse. Analogie..... Page 65
XXVIII. Comparaison de la fièvre jaune avec les fièvres bilieuses..... 66
XXIX et XXX. Celles-ci examinées dans toutes les parties du monde..... 68
XXXI. Autres preuves déduites de l'opinion d'un grand nombre de praticiens..... 75
XXXII. Lacune entre la fièvre bilieuse la plus intense et la fièvre jaune. Marche des symptômes et leur dépendance mutuelle..... 80
XXXIII. Vues générales. Influence d'un système sur les autres..... 81
XXXIV. L'intensité des accidens qui signalent cette maladie, n'en change pas la nature. 83
XXXV et XXXVI. Preuves tirées de l'examen des symptômes..... 84
XXXVII et XXXVIII. Ils peuvent tous se rapporter à la lésion profonde des organes gastriques..... 88
XXXIX. Causes de cette lésion; leur manière d'agir..... 93
XL. Suppression des urines; d'où dépend-elle ?.. 97
XLI. Circonstances où il est impossible d'observer l'ordre indiqué dans la marche rapide des accidens qui semblent se confondre.... 100
XLII. Durée de cette fièvre..... 101
XLIII. Autre analogie avec les fièvres bilieuses.. 103
XLIV. Causes, tant générales que particulières. 104
XLV. La chaleur tient le premier rang. Preuves. 109

Nos XLVI, XLVII, LXVIII et XLIX. Autres preuves, tirées des différentes stations des troupes dans les Antilles, du retour des vaisseaux, des lieux où elle s'est montrée en Europe, etc. . . . . Page 111
L. De l'humidité. Influe-t-elle beaucoup sur son développement? 117
LI. L'humidité ne joue pas un si grand rôle que la chaleur. Preuves. 123
LII et LIII. Ce n'est pas nier son influence, mais l'apprécier 125
LIV. Elle ne se montre guère que sur les bords de la mer. 128
LV. Existe-t-il un miasme particulier *sui generis* qui lui donne naissance? 131
LVI. Causes particulières prédisposantes. Tempérament 153
LVII. Sexe. LVIII. Age. LIX. Manière de vivre, régime. LX. Etat de l'âme. 138
LXI. De l'habitude. Son importance dans les phénomènes de la vie. 140
LXII. Influence qu'apporte la différence des températures sur cette maladie. 143
LXIII. Manière d'agir de ces différentes causes. . 148
LXIV. De la lumière et de la chaleur. 149
LXV. Effets de l'excitation des organes sur les fluides qu'ils secrètent 154
LXVI. Hypothèse sur l'action de la chaleur et sur la cause de la fièvre jaune. 155
LXVII. Terminaison. 157
LXVIII. Pronostic. Rapprochement avec des sentences d'Hippocrate. 159

N°s LXIX. Autopsie cadavérique. Conséquence qu'on en déduit..... Page 166
LXX. Convalescence. Résumé..... 169

CHAPITRE V.

Deuxième Question.

Quels sont les symptômes qui caractérisent essentiellement cette fièvre ?..... 172
LXXI. Nécessité d'une température élevée..... *ibid.*
LXXII. Symptômes les plus constans..... *ibid.*
LXXIII. Autres communs à d'autres maladies... 174

CHAPITRE VI.

Troisième Question.

La jaunisse et le vomissement noir doivent-ils être regardés comme des symptômes essentiels ou caractéristiques de cette maladie, ou seulement comme des symptômes accidentels ?..... 176
LXXIV. Examen de cette question, résolue par ce qui précède..... *ibid.*

CHAPITRE VII.

Quatrième Question.

Cette fièvre est-elle contagieuse ?
LXXV. Difficulté de résoudre cette question. Pourquoi?..... 180
LXXVI. Opinions différentes des médecins à ce sujet..... 181

Nos LXXVII. Questions préliminaires dont il aurait fallu donner la solution..... Page 184
LXXVIII. Fixer ses idées sur ce qu'on entend par contagion..... 186
LXXIX. Elle est contagieuse ; faits qui le prouvent..... *ibid.*
LXXX. Début, marche des maladies les plus contagieuses..... 190
LXXXI. Raisons appuyées de faits pour combattre l'opinion contraire..... 191
LXXXII, LXXXIII et LXXXIV. Autres preuves puisées dans différens pays où elle a paru. 193
LXXXV. Opinion de M. de Humboldt..... 197
LXXXVI. Faits concluans, recueillis à bord des vaisseaux..... 199
LXXXVII et LXXXVIII. Autres non moins positifs, tirés des différents lieux..... 204
LXXXIX. Examen de cette fièvre au Mexique.. 208
XC. Opinion admise aux États-Unis. Sur quoi elle est fondée..... 211
XCI. Son analogie avec les maladies pestilentielles. 214
XCII. Examen des objections contraires..... 216
XCIII et XCIV. Dispositions nécessaires pour contracter les maladies contagieuses.... 217
XCV. Son développement spontané..... 222
XCVI. Ses retours au Mexique..... 224
XCVII. Existe-t-il un gaz animal, une vapeur spécifique ?..... 228
XCVIII. Les maladies les plus contagieuses ont dû d'abord dépendre du climat ou de causes locales..... 232
XCIX. N'est-elle qu'épidémique ? Parallèle..... 233

Nos C et CI. Réponses à plusieurs objections spécieuses..... Page 235
CII. Autres objections tirées des autorités. Réponses..... 239
CIII. Faux raisonnement, réfuté..... 248
CIV. Résumé..... 249

CHAPITRE VIII.

Cinquième Question.

Quels sont les moyens de s'en garantir?

CV. Vues générales..... 252
CVI. Précautions avant l'embarquement, pendant la traversée..... 254
CVII. Aclimater insensiblement les troupes..... 256
CVIII. Choix des hommes destinés aux Colonies. 258
CIX. Casernes..... 260
CX. Régime des nouveaux débarqués..... 263
CXI, CXII. Soins qu'exige la peau, bains, frictions, embrocations, etc..... 265
CXIII. Amusemens..... 274
CXIV. De la saignée, comme moyen prophilactique..... 275
CXV. Insuffisance des précautions indiquées.... 279
CXVI. De l'Isolement..... 280
CXVII. De l'emploi du gaz acide muriatique, etc. Tenue des salles..... 282

CHAPITRE IX.

Sixième Question.

Quels sont les moyens curatifs les plus efficaces ?

Nos CXVIII. Considérations générales sur le traitement..... Page 285
CXIX. Elle réclame la médecine la plus énergique. 288
CXX, CXXI, CXXII, CXXIII, CXXIV, CXXV, CXXVI, CXXVII, CXXVIII et CXXIX. Examen raisonné des divers moyens employés pour la combattre, tels que le mercure, les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires, les acides minéraux, le quinquina, l'opium, la saignée, etc..... 289
CXXX. Méthode vulgaire adoptée par les mulâtresses..... 312
CXXXI. Indications à remplir..... 315
CXXXII. Moyens appropriés aux différentes périodes de la maladie..... 316
CXXXIII. Régime des convalescens. Précautions pour prévenir des rechûtes..... 322

FIN DE LA TABLE.

INTRODUCTION.

C'est un spectacle intéressant et digne de fixer l'attention des sages, que la bonne direction imprimée aux esprits par les Sociétés savantes et le but d'utilité de leurs travaux. On a renoncé aux questions physiologiques oiseuses, qui ont trop long-temps fait retentir les écoles; convaincu que tant qu'on s'est borné à imaginer des systèmes, à chercher des explications, la science est restée stationnaire, et que les plus profondes méditations à ce sujet n'ont souvent servi qu'à dévoiler notre faiblesse.

Pour découvrir quelques vérités, et faire des progrès réels, la médecine a donc dû changer de marche : ce ne sont plus des hypothèses qu'on demande ; ce sont des expériences, des faits dont on puisse faire d'utiles applications à la connaissance et au traitement des maladies.

La Société de médecine de Bruxelles vient de donner une nouvelle preuve de l'excellent esprit qui la dirige, en proposant, pour sujet de prix, un point de pratique très-intéressant, et trop peu approfondi, malgré la multitude

de mémoires, de dissertations, de thèses, d'opuscules, dont il a été l'objet depuis une douzaine d'années; elle a pensé, qu'au sein de ces richesses apparentes, nous étions, sinon pauvres en effet, au moins très-embarrassés quant au choix à faire parmi tant d'opinions diverses, pour asseoir un jugement solide sur plusieurs points importans et fortement contestés, relatifs à cette maladie.

Comment ne le serait-on pas au milieu de cette multitude de faits en apparence opposés, d'hypothèses, qui se sont succédées avec une étonnante rapidité depuis que cette fièvre est devenue plus fréquente et qu'elle a fixé l'attention générale? Ce désaccord ne peut manquer de jeter de l'incertitude dans l'esprit de ceux qui n'ont pas été à portée d'observer par eux-mêmes cette maladie, et qui pourtant veulent être fixés sur son véritable caractère, sur ses causes et sur son traitement.

Je crois que l'examen des ouvrages publiés sur ce sujet, comparé à l'étude clinique, prouvera qu'il y a plus de ressemblance et d'analogie dans les faits principaux, qu'on ne le pense communément; idée aussi juste que consolante, puisqu'elle démontre que la plupart des contradictions qu'on y rencontre, dépendent des circonstances différentes où se sont trouvés les

observateurs, des variétés que présente la maladie, etc.

Il reste pourtant encore plusieurs questions du plus grand intérêt à discuter, et pour la solution desquelles il y a un grand nombre de matériaux qui n'ont besoin que d'être soigneusement examinés, appréciés, comparés entre eux et avec l'observation pratique : cet examen conduira nécessairement à une connaissance exacte de cette effrayante maladie, de laquelle découlera, comme conséquence immédiate, une méthode curative plus directe et plus heureuse.

C'est pour remplir cet objet important, qu'il était utile d'appeler l'attention des praticiens qui ont observé cette fièvre dans les différens pays où elle a exercé ses ravages, qui ont pu suivre sa marche, ses progrès, son déclin, qui ont été à même de la considérer dans tous ses états, sous toutes ses formes, dans tous ses dégrés, avec toutes ses nuances et ses complications ; c'est d'eux seuls qu'on peut espérer une solution satisfaisante du problême proposé par la Société.

Je me suis trouvé dans les circonstances particulières les plus propres à m'éclairer sur tout ce qui est relatif à cette question, et à me mettre dans le cas de l'approfondir.

J'étais à Saint-Domingue lorsque la fièvre jaune commença à s'y manifester; je pus l'étudier dans son début, la prendre, pour ainsi dire, au berceau, suivre ses progrès : de retour à Brest, je fus pendant long-temps chargé de la visite sanitaire des bâtimens qui revenaient alors des colonies, afin de statuer sur la nécessité et la durée de la quarantaine à laquelle on devait les assujétir; je pris directement des médecins qui revenaient de l'Amérique, des chirurgiens-majors des vaisseaux, de ceux des régimens, tous les renseignemens qu'ils purent me procurer; tous les rapports, toutes les observations, tous les journaux adressés au conseil de santé de la marine, me furent communiqués lorsque je m'occupai spécialement de cette maladie; c'était en l'an 9, époque où elle n'était ni aussi bien, ni aussi généralement connue qu'elle l'est aujourd'hui, ce qui détermina le conseiller-détat, préfet maritime, à ordonner la publication de mon mémoire. Depuis cette époque, plusieurs voyages, et un séjour dans les différentes parties du monde où cette fièvre sévit avec le plus de fureur, aux Antilles, aux États-Unis, et dans les provinces méridionales de l'Espagne, m'ont mis à même de l'observer de nouveau, avec d'autant plus d'attention que j'en avais déjà fait

l'objet particulier de mes méditations. Je n'ai négligé aucune des occasions favorables dans lesquelles je me suis trouvé, pour accroître mes lumières, tant par la fréquentation des malades, que par la société des hommes instruits. Tous les ouvrages que j'ai pu me procurer, et même les opinions populaires qui ont ordinairement un fond de vérité, ont été mis à contribution.

Mes nombreux matériaux demanderaient, pour être utilement employés, une main plus habile et plus exercée que la mienne; ils ne feront peut-être que mieux sentir l'imperfection de mon travail, et combien il est éloigné de ce qu'on serait en droit d'attendre des ressources que j'avais à ma disposition.

Si je suis entré dans tous ces détails préliminaires, c'est afin qu'on ne soit pas surpris de me voir traiter un sujet qui semblerait être épuisé, d'après la multiplicité d'écrits dont il a été l'objet, et parmi lesquels il s'en trouve de forts bons, composés par des médecins recommandables, dont j'estime autant les talens que j'honore leur personne; mais outre les faits nombreux et peu connus que j'avais rassemblés, et dont la publication peut paraître intéressante, j'ai surtout été encouragé dans mon entreprise par l'application que j'ai faite

de ces deux vers de notre inimitable fabuliste :

> Ce champ ne se peut pas tellement moissonner,
> Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Si j'entre en lice, c'est donc moins dans l'espérance flatteuse d'obtenir la palme proposée par la Société célèbre à laquelle j'ai l'honneur d'adresser mon travail, que pour lui témoigner le cas tout particulier que je fais de son jugement, et le prix que je mets à son suffrage.

Réunir les faits observés, les coordonner, rapprocher ceux qui ont de l'analogie, les employer à découvrir des vérités nouvelles, en faire l'application à la connaissance et à la guérison des maladies peu connues ; c'est dans l'examen des questions médicales la tâche que doit s'imposer celui qui, se dévouant à la pratique de cette science, veut, autant qu'il est en lui, concourir à ses véritables progrès ; c'est aussi celle que je me suis imposée, et à laquelle je m'efforcerai d'être fidèle.

La médecine ne peut se laver du reproche trop souvent répété d'être une science purement conjecturale, qu'en s'appuyant sur des faits certains et irrécusables, en rejetant tous les systèmes et les doctrines qui ne sont que le fruit de l'imagination.

Si j'insiste sur quelques points de contro-

verse, c'est afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit de mes juges ; j'acheverai de les dissiper à l'aide des faits.

Mes assertions seront appuyées d'autorités irrécusables, d'observations puisées dans les écrits des médecins les plus estimés, ou dans des rapports non moins authentiques.

En médecine, plus que dans les autres sciences pratiques, les exemples sont la source la plus sûre, la plus féconde et la plus précieuse de l'instruction. C'est par l'observation, l'analyse, la discussion des faits particuliers et leur rapprochement, que l'on parvient à asseoir, sur des bases fixes et inébranlables, le caractère des maladies nouvelles, et à établir des préceptes de thérapeutique lumineux, appropriés aux différens cas.

Toutes les fois que je ne me trouverai pas d'accord avec des auteurs distingués, et lorsque je m'étayerai d'observations particulières, pour appuyer mon sentiment ou en déduire des conséquences générales, je préférerai celles des autres aux miennes, afin qu'on ne soit pas tenté de supposer que je les fais ployer à mes vues ; car sans croire tout à fait, avec Zimmermann (1), que l'expérience des autres soit quel-

(1) Traité de l'Expérience en médecine, t. 1, p. 142.

quefois préférable à la nôtre, même dans les cas que nous avons eu lieu d'observer souvent; je ne puis m'empêcher de penser, avec ce médecin philosophe, « que le détail d'une suite » d'événemens bien analysés, peut être aussi » instructif que la vue des choses mêmes », surtout lorsqu'il s'agit comme ici, de fixer, non seulement d'après sa propre autorité, mais conformément à l'expérience générale, les idées vacillantes sur diverses questions théoriques et pratiques.

Je citerai les sources où j'ai puisé, pour mettre mes lecteurs en état de vérifier l'exactitude de mes citations, et non pour étaler une érudition à laquelle je suis loin de prétendre, et qui ne s'allie guère avec mon genre de vie et mes occupations.

Si dans le cours de ce Mémoire je hazarde quelques conjectures sur la cause de certains phénomènes morbifiques et sur leur explication, elles seront déduites des connaissances physiologiques les plus exactes; je m'efforcerai de ne rien avancer qui ne soit la conséquence directe de l'analyse attentive des faits. Je préviens d'ailleurs, que je n'y attache pas plus d'importance qu'on ne doit en mettre à toutes les explications théoriques de cette nature, quoi que je sois loin de les regarder comme

absolument inutiles ; je pense que l'étude approfondie et la comparaison des faits, doit conduire à des résultats généraux dont on peut déduire des principes lumineux, tant pour fixer le caractère des maladies, que pour en tirer des conséquences pratiques plus ou moins générales. Se priver de cette ressource, ce serait donc bien mal à propos ramener la médecine sous le joug et les entraves de l'aveugle empyrisme, borner son essor sous le spécieux prétexte d'arrêter ses écarts. Ne donnons point dans les extrêmes ; si l'on a trop abusé des explications, au moins n'interdisons pas le recherches qui peuvent y conduire.

Suivant les sages avis de l'illustre Chancelier d'Angleterre (1), qui veut que « fidèles interprêtes de la nature, nous déduisions des faits » et des expériences, la connaissance des causes » et des axiomes, pour être conduits à de nouveaux faits et à de nouvelles expériences. »

L'énoncé des questions proposées et l'ordre dans lequel elles se trouvent placées, serviront de base à la division de ce mémoire.

Je commencerai par le tableau général de la maladie ; je donnerai ensuite quelques histoires particulières ; il devient inutile de les

(1) *Bacon de Verulam.* Nov. Org. Sc. Aph. 117.

multiplier puisqu'on en trouve dans tous les mémoires publiés et qu'elles se ressemblent à peu de chose près; celles que je rapporterai ont été recueillies à bord des vaisseaux; elles serviront à prouver que cette fièvre est partout la même.

Je passerai ensuite à un aperçu rapide sur l'origine et l'ancienneté de cette maladie. Cette notice historique se lie trop intimément avec la question sur la contagion, pour que je puisse me dispenser d'en faire mention.

TRAITÉ

DE

LA FIÈVRE JAUNE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

N° I.

La fièvre jaune a reçu différens noms. Les colons français la nomment *mal de Siam* ou *fièvre de Siam ;* les Espagnols et les Anglais ont eu égard à la couleur noirâtre de la matière rejetée par le vomissement, et l'ont appelée les premiers *vomito prieto* , et ceux-ci *black vomitting* , vomissement noir , ou encore *the yellow fever ;* les Allemands la nomment *die pest des okzidents* , les Italiens *febbre gialla americana.* C'est la fièvre jaune maligne des Indes occidentales de Makiltrick (1), la fièvre bilieuse , maligne , jaune , de

(1) Dissert. de Febre mal. bilios. Amer. *Edit. de Baldinger*, t. 1.

Moultrie (1); la fièvre rémittente, bilieuse des pays chauds, de Lind (2); la fièvre gastro-hépatique, de Mosely; la tritéophie d'Amérique, de Sauvage (3), dont il a, je crois, puisé la description dans un mémoire de Linning (4), médecin à Charlestown dans la Caroline.

Cullen et d'autres auteurs l'appellent *typhus icterodes* (5). Le docteur Bally (6) voudrait qu'on la nommât *fièvre miasmatique ataxique :* les habitans des États-Unis la désignent indifféremment sous le titre de *fièvre des lacs, lake fever* ou de *fièvre jaune ;* c'est cette dernière dénomination qui a généralement prévalu. Les naturels de l'Amérique méridionale la confondent souvent au rapport de Chappe (7) avec le *waltaza-hualtt*, fièvre maligne très-dangereuse qui, depuis plusieurs siècles, revient périodiquement dans la vallée de Mexico, et qui, sui-

---

(1) Select. Opuscul med. *Même Collect.*

(2) Traité des Maladies des Européens dans les pays chauds.

(3) Nosologie méthod., t. 2, pag. 506 et 593.

(4) Journal de Méd., année 1758, deuxième partie.

(5) Élémens de Méd. prat. trad. de M. *Bosquillon*, t. 1, p. 56.

(6) Journal des Officiers de santé de Saint-Domingue, n° 1, an XI.

(7) Voyage de Chappe.

vant M. Humbolt (1), força, il y a plusieurs siècles, les peuplades de cette partie du Nouveau Continent à émigrer de leur pays pour fuir ce fléau destructeur.

N° II.

La fièvre jaune est une maladie qui paraît particulière aux climats chauds des deux Amériques.

Elle ne se montre que l'été dans les régions tempérées ; elle revient annuellement depuis 1793 dans plusieurs villes maritimes des Etats-Unis, jusque vers le 43e degré de latitude septentrionale. Cette maladie a fait de grands ravages dans nos colonies.

Elle semble endémique le long de la côte orientale du Mexique, particulièrement à la Vera-Crux. Dans cette partie du Nouveau-Monde elle est bornée au littoral, ne s'étendant jamais fort loin dans l'intérieur des terres.

N° III.

Cette maladie n'affecte pas également tous ceux qui sont soumis à l'influence de ses causes ; elle attaque les Européens qui n'ont pas séjourné dans ces climats brûlans ; elle épargne ordinai-

(1) Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, t. 4.

rement les anciens colons et ceux qui, par un long séjour, s'y sont acclimatés, excepté au-delà des tropiques où les naturels et les anciens habitans n'en sont pas plus exempts que les étrangers, ainsi qu'on peut s'en convaincre aux États-Unis, et comme l'on s'en est assuré en Espagne et à Livourne.

Les nègres n'en sont presque jamais attaqués aux Antilles; mais ils semblent perdre cette prérogative dans l'Amérique septentrionale : Carey en a vu succomber une quinzaine, tant à la Barbade qu'à Philadelphie (1). Plusieurs ont péri à Norfolk. Un médecin de Charlestown, chargé d'une infirmerie considérable, m'a dit en avoir perdu plusieurs en 1799 et 1800. Pendant mon séjour dans cette ville, quoique la fièvre jaune y regnât, il ne lui en mourut aucun.

N° IV.

Cette maladie n'attaque ordinairement qu'une fois le même individu; les exemples contraires aux Antilles et en Espagne, sont trop rares pour ne pas être regardés comme des exceptions à la loi générale. Plusieurs de ceux que j'ai vu citer, comme ayant succombé à une seconde maladie,

(1) Description of the malignant Fever of Philadelphia, 1794, by *Carey*.

tels que MM. Fouperine, chirurgien de première classe de la marine, et le chirurgien-major de la 26e demi-brigade n'étaient pas parfaitement rétablis lorsqu'ils ont fait une rechûte. J'en ai vu plusieurs retomber après plus d'un mois d'une fausse convalescence, pendant laquelle il était toujours resté un état de langueur et de malaise qui présageait l'événement.

N° V.

Les hommes d'un tempérament bilieux ou sanguin, ceux d'une forte constitution, en sont plutôt et plus gravement affectés que les sujets faibles et pituiteux, plutôt encore que les femmes et les enfans : ces derniers y résistaient le mieux.

N° VI.

Il y a ordinairement dans la fièvre jaune deux périodes bien marquées, aussi faciles à distinguer, qu'importantes à connaître ; la première, caractérisée par l'excitation générale du système sanguin, portée au point de simuler un instant des fièvres inflammatoires, et l'irritation des organes gastriques ; la seconde, par le développement des symptômes nerveux et putrides. Plusieurs médecins ont admis un troisième temps comme dans la plupart des maladies aiguës, mais il est toujours confondu avec les deux autres.

La division qu'ont cru devoir établir quelques auteurs, qui reconnaissent deux sortes de fièvres jaunes, l'une partielle et contagieuse, et l'autre non contagieuse, est-elle bien mieux fondée? N'est-ce pas toujours la même maladie, le même caractère, à quelques nuances près qui tiennent à des circonstances purement accidentelles? La marche, les symptômes, la terminaison ne sont-ils pas semblables? A quoi bon une inutile distinction qui n'existe pas dans la nature de la maladie, et qui n'est d'aucun secours dans la pratique?

N° VII.

Dans le plus grand nombre des cas cette fièvre débute tout à coup, sans aucun signe précurseur sensible, par une céphalalgie susorbitaire, avec ou sans frisson; par un accablement subit, accompagné de prostration des forces, de douleurs dans les lombes, plus vives vers l'épigastre, avec chaleur à la peau, agitation, nausées, dégoût, vomissement, bouche séche; amère, face animée, yeux rouges, sensibles, larmoyans, conjonctive injectée. Lorsque la marche de la maladie est moins rapide, ces symptômes sont précédés, un ou deux jours d'avance, par des lassitudes, des courbatures, l'inappétence, l'amertume de la bouche, l'enduit muqueux et

jaunâtre de la langue, altération, frissons qui alternent quelquefois avec des bouffées de chaleur, souvent de la tristesse, des craintes sinistres, sueurs grasses plus ou moins étendues, plus souvent de la sécheresse à la peau, pouls dur, serré, quelquefois plein et développé. Dans l'invasion de la maladie les douleurs épigastriques, cèdent d'abord un instant aux premiers vomissemens spontanés suivis par fois d'une rémission assez sensible.

Lorsque cette maladie s'est annoncée de manière à ne pouvoir s'y méprendre, et qu'elle a déjà fait des progrès, les symptômes prennent graduellement plus d'intensité; la céphalalgie devient insupportable, les yeux plus sensibles, douloureux; vomissemens répétés et pénibles, accompagnés d'anxiété, d'ardeur dans le pharinx, sentiment de constriction dans l'estomac, douleurs aiguës et déchirantes vers cette région, peau brûlante, sèche; elle est comme un foyer où la chaleur s'accumule et augmente sous la main qu'on y applique. Le thermomètre n'indique pas un accroissement proportionné à cette sensation. Le pouls présente, comme nous l'avons indiqué, de grandes variétés; il est généralement fort, plein dans l'invasion, plus rarement petit, par fois dur, concentré : hémorragies nazales suivies ordinairement d'un peu de sou-

lagement ; teinte jaune de la conjonctive, des ailes du nez, des lèvres ; constipation ou diarrhée bilieuse, urines peu abondantes, limpides ou légèrement safranées, parfois épaisses, troubles, sédimenteuses. Dans cette période de la fièvre jaune, il n'est pas rare d'observer un peu de rémission, quoique la fièvre soit continue.

N° VIII.

Tels sont les symptômes qui signalent le premier stade de cette maladie, dont la durée ne s'étend pas au-delà de trois, quatre, et au plus cinq jours. A cette série d'accidens viennent s'en joindre d'autres d'un caractère plus fâcheux. La couleur ictérique devient plus foncée, les vomissemens laissent peu de calme, les matières rejetées par cette voie, de jaunes et verdâtres qu'elles étaient, prennent une teinte brune et noire avec l'apparence poisseuse : elles ressemblent à du marc de café délayé, ou à de la suie. Les déjections alvines ont souvent le même aspect ; on trouve, dans l'un et l'autre cas, des stries sanguinolentes : les malades sont accablés par les douleurs déchirantes de l'épigastre, par celles du front, par la chaleur mordicante qui les oppresse ; ils sont dans un état d'anxiété, d'agitation et d'inquiétude pénible.

C'est alors qu'une multitude d'épiphénomènes

viennent compliquer l'affection primitive, qu'on aperçoit des soubresauts dans les tendons, des mouvemens convulsifs partiels des muscles de la face, de ceux des extrémités ; langue aride, noire, couverte quelquefois d'une croûte épaisse, pouls petit, serré, comme si l'artère était vide, avec des intermittences ; c'est dans cette période avancée de la fièvre jaune qu'il survient quelquefois des hémorragies passives par les narines, les intestins, la bouche et une sorte d'hématemèse ; taches pétéchiales plus ou moins étendues. Un symptôme constant, c'est la suppression des urines. La vessie n'en contient pas, comme on s'en est assuré par l'introduction de la sonde ; le peu qu'on en obtient est brune, fétide. La peau devient d'un jaune plombé ; les malades ne peuvent conserver les plus légères couvertures, ils restent en supination, quelquefois dans un état comateux ou dans une agitation délirante ; les yeux sont ternes, la face plombée, terreuse ; froid aux extrémités, sueurs partielles, hoquet. Mort du six au huit, rarement après ce terme, mais souvent plutôt.

Quand les phénomènes morbifiques, qui annoncent la putridité, se manifestent d'une manière bien prononcée, les douleurs épigastriques diminuent ordinairement, le ventre se météorise, ce qui présage une issue funeste, lorsqu'à cet état se joint la prostration des forces.

Qu'on ne s'attende pas à voir accumuler sur le même individu la réunion de tous les symptômes dont j'ai fait l'énumération; mais ils ne sont pas nécessaires pour constater l'existence de la maladie; il suffit de la présence des principaux, de ceux qu'on peut regarder comme caractéristiques, pour fixer son attention.

N° IX.

Cette fièvre se présente quelquefois sous un aspect différent, et l'ordre successif des symptômes n'est pas toujours tel que nous venons de l'indiquer; elle s'annonce chez un petit nombre de sujets par un coma profond presque sans vomissemens, mais avec suffusion ictérique; chez d'autres, avec une sorte de frénésie ou avec un appareil inflammatoire. Ces variétés accidentelles tiennent à l'âge ou au tempérament, à l'influence des localités qui font dominer tel ou tel symptôme, comme l'avait remarqué le docteur Jackson (1) dans les différentes stations de troupes anglaises dans l'île de Saint-Domingue, comme je m'en suis assuré. Ainsi l'exaltation du système vasculaire est dans quelques cas portée au point de simuler les fièvres inflammatoires; c'est ce

(1) An out line of the history and cure of the Fever jallow, etc. by *Robert Jackson*.

qui avait engagé Devèze à la ranger parmi les synoques inflammatoires putrides. Celle de Livourne, à ce que dit Dufour (1), débutait avec tous les signes d'une fièvre gastrique ; chez d'autres le caractère nerveux s'associe presque dès l'invasion à cette dernière; il est d'autres circonstances où le génie putride paraît l'emporter, surtout dans l'état de la maladie. Le docteur Gilbert (2) a presque toujours vu le caractère gastrique dominant, en sorte qu'on ne pouvait, sans prévention, méconnaître une véritable fièvre bilieuse. C'est ainsi qu'elle s'est montrée à mon observation et à celle de la plupart des médecins qui, dans ces derniers temps, ont eu de fréquentes occasions de l'étudier aux colonies, en Espagne et à bord des vaisseaux.

Les anomalies que nous avons indiquées, donnent rarement lieu à des différences essentielles dans son caractère, elles en modifient seulement la forme; mais toujours le premier stade, celui que l'on peut regarder comme générateur des autres, est le même, ne variant que dans son intensité et sa durée. Il n'y a donc rien qui puisse

(1) Histoire de la Maladie régnante à Livourne en 1804, p. 32, etc.

(2) Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue, etc.

justifier les espèces admises par M. Savaresy (1).

Je n'ai pas fait mention des anthrax, des éruptions cutanées, ni même des affections des glandes inguinales observées par quelques praticiens, lesquelles, sans un examen attentif, peuvent en imposer au point de faire confondre cette fièvre avec la peste du levant, comme quelques médecins l'ont fait; je n'en ai pas, dis-je, fait une mention particulière, parce que ce sont des exceptions qu'il suffit d'indiquer sans s'y arrêter davantage.

N° X.

Si nous considérons maintenant la fièvre jaune dans les circonstances heureusement assez rares, où elle a une marche très-alarmante, où elle tend avec une rapidité effrayante à une terminaison fâcheuse, dans les cas où presque semblable, par son danger, aux fièvres pestilentielles les plus meurtrières, elle laisse peu d'intervalle entre l'instant de son invasion et celui de la mort; où l'on voit tous les symptômes graves que nous avons énumérés se succéder, s'enchaîner, se confondre avec une rapidité désespérante; dont rien ne peut ralentir la marche; où les ac-

(1) De la Fièvre jaune en général, et particulièrement de celle qui a régné à la Martinique en 1803 et 1804.

cidens les plus funestes, tels que le vomissement noir, la jaunisse, la cardialgie, la frénésie, le délire; où le coma, les convulsions, la prostration des forces, la suppression des urines se manifestent dès son début; où toutes les propriétés vitales sont troublées, les forces nerveuses altérées, perverties; où l'harmonie qui doit exister entre les différentes parties du systême vivant est rompue : si, dis-je, nous la considérons dans cet état fâcheux, nous la verrons se terminer par la mort dans l'espace de quarante-huit, trente-six, vingt-quatre heures, et même avec plus de rapidité; car en Espagne on en a vu périr en huit ou dix heures, et passer presque subitement de la plus florissante santé à la mort (1).

Les exemples de cette terminaison si promptement mortelle sont très-rares au Mexique, aux Antilles et aux Etats-Unis. Je n'ai pas eu occasion de rencontrer un seul cas où la mort ait eu lieu dans moins de vingt-quatre heures.

A la Pointe-à-Pitre, île de la Guadeloupe, cette maladie se déclara avec toute la série de symptômes fâcheux que nous avons mentionnés; malgré ce danger, il était rare, comme l'observa M. l'Haridon, officier de santé entretenu de la

(1) *Berthe*, Précis historique de la Maladie qui a régné en Andalousie, p. 79.

marine, qu'on mourût avant trente ou trente-six heures. Plusieurs marins des vaisseaux l'*Aigle*, le *Duguay-Trouin*, le *Zélé*, le *Mont-Blanc*, chez lesquels elle se présentait avec cet appareil formidable, ne périrent guère avant le second ou le troisième jour.

Dans cette variété de la fièvre jaune, on est soudain frappé sans signes précurseurs apparens, de douleurs frontales et épigastriques intolérables : ces dernières et celles de l'œsophage, sont portées au point de simuler l'hydrophobie ; à ce que rapporte M. Bally (1), la chaleur est brûlante, les vomissemens continuels, la bouche sèche, le soif inextinguible, la peau jaune : suppression d'urine, agitation, délire, coma, hémorragie, dévoiement, convulsions, hoquet, etc. Les déjections, les vomissemens continuels et les douleurs abdominales, donnent par fois à cette maladie l'apparence d'un cholera morbus.

---

(1) Journal des Officiers de santé de Saint-Domingue. Ventôse an XI, p. 12.

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

N° XI.

Un matelot du vaisseau le *Héros* (M. Roy, officier de santé entretenu de première classe au port de Rochefort, en était le chirurgien-major), stationné dans la rade du Cap, est saisi tout à coup d'un malaise général de céphalalgie sus-orbitaire, de douleurs sourdes dans les membres, extrêmement vives vers l'épigastre. Ce marin, âgé de vingt-trois ans, d'une bonne constitution, avait passé la journée auprès d'un de ses camarades malade. Le soir il sentit sa bouche un peu sèche, avec amertume, nausées et altération; il se coucha plutôt que de coutume, dormit passablement jusqu'à deux heures, où il fut réveillé par un frisson à peine sensible, accompagné de lassitude, de céphalalgie, de cardialgie, nausées, vomissemens d'une matière d'abord d'un jaune verdâtre, puis brune, glaireuse, poisseuse; ces accidens firent des progrès si rapides, que ce malheureux était prêt à jeter les haut-cris, lors-

qu'il vint à six heures réclamer les secours du chirurgien-major. Déjà il avait une forte teinte jaune à la face, bouche mauvaise, amère, anxiétés, pouls vite, dur et serré, langue jaune et sèche, altération, vomissemens fréquens, urines rares. Potion calmante acidulée, boisson laxative, embrocations émollientes anodines sur l'abdomen, lavement émollient qui procure une selle noirâtre, suivie d'un soulagement momentané, après lequel tous les accidens prirent plus d'itensité : les boissons sont rejettées par le vomissement presqu'aussitôt qu'avalées, c'est inutilement qu'on a recours aux antispasmodiques les plus énergiques, aux potions antiémétiques, aux bains de pied, aux sinapismes : rien n'arrête le cours de la maladie ; le ventre se météorise, les urines se suppriment. Vésicatoires aux jambes, vomissemens de matières bilieuses noirâtres, désordre dans les idées pendant la nuit : le matin les vomissemens revinrent à des intervalles plus éloignés, sensibilité de l'épigastre moins vive, prostration des forces, face terreuse, plombée, yeux ternes, coucher en supination, carpologie, jaunisse plus foncée, froid aux extrémités, convulsions dans l'après-midi, mort le soir du second jour, après quarante heures de maladie.

N° XII.

Un matelot de la frégate la *Didon*, (M. le docteur Chapel en était chirurgien-major), est saisi, sur les huit heures du soir, de nausées, de vomissemens avec un sentiment de chaleur très-incommode dans le creux de l'estomac, douleurs de tête, bouche sèche, peau sèche et brûlante, pouls petit, dur et serré, langue jaunâtre dans le centre, rouge sur les bords, yeux rouges, animés, sensibles à la lumière, teinte jaune des lèvres et des tempes. Ce marin dit qu'il avait été altéré dans la journée, sans appétit. L'administration des calmans, des adoucissans est sans aucun succès; les vomissemens deviennent plus fréquens, plus douloureux, les matières rejetées par cette voie, d'abord jaunâtres, ne tardent pas à devenir brunes, mêlées de stries sanguinolentes; la plus légère pression sur l'abdomen est douloureuse, respiration pénible, agitation, suppression d'urine, point de selles, délire, vésicatoires aux jambes; toutes les boissons sont promptement vomies avec des efforts douloureux; peau sèche, brûlante, sueurs au front, hoquet, ictère foncé. Mort à quatre ou cinq heures, vingt heures après l'invasion manifeste de la fièvre.

Rapportons deux exemples d'une marche moins prompte.

N° XIII.

M. David, enseigne de vaisseau sur la frégate la *Comète*, stationnée dans la rade du Cap (M. le docteur Sper, officier de santé de première classe, entretenu, en était chirurgien-major), jeune homme très-replet, âgé de vingt-quatre ans, d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin, se plaignit le premier jour de sa maladie de lassitude dans les membres, de céphalalgies surorbitaires très-violentes, sensibilité dans les yeux, douleurs de reins et de l'épigastre, langue humide, couverte d'un enduit jaunâtre, chaleur à la peau, pouls fort et plein, soif. Limonade tartarisée, pédiluves, lavement.

Deuxième jour. Envies de vomir, vomissemens spontanés. Vingt grains d'ipécacuanha font rendre une grande quantité de matière bilieuse, sans procurer un grand soulagement; agitation, urines rares, ventre douloureux. Potion nitrée, camphrée, embrocations huileuses, anodines, sur le ventre, lavement émollient.

Troisième jour. Commencement de jaunisse, douleurs frontales et épigastriques plus vives, chaleur brûlante, quelques vomissemens; progrès lents, mais successifs de la maladie; cata-

plasme sur la région épigastrique ; quinquina camphré, acidulé, vin généreux, lavement acidulé.

Quatrième jour. Suppression presque totale des urines, intensité plus grande des mêmes symptômes. Mêmes moyens ; lavemens de quinquina avec le camphre et l'opium.

Cinquième jour. Vomissemens noirs, yeux ternes, ictère plus foncé, déjections alvines noires, peau sèche, délire, spasme ; sinapismes.

Sixième jour. Traits altérés, prostration des forces, face cadavéreuse, convulsions, hoquets, perte de connaissance ; mort dans la soirée. Cette frégate a perdu plus de vingt-cinq hommes avec ces symptômes parfaitement semblables.

N° XIV.

Un jeune homme, appartenant au vaisseau le *Héros* est saisi, après un court frisson, d'envies de vomir, d'un resserrement douloureux dans le creux de l'estomac, avec des douleurs frontales extrêmement vives ; visage coloré, yeux rouges, larmoyans, peau sèche, bouche amère, inappétence, langue jaunâtre couverte d'un enduit muqueux, pouls fort et plein. Petite saignée du bras, suivie de l'administration d'une limonade émétisée, qui procure d'abondantes éva-

cuations par haut et par bas ; diminution de la fièvre, remission le soir et la nuit.

Deuxième jour. Bouche amère, sèche, vomissemens dans la matinée, toux, douleurs épigastriques et frontales, peau sèche, brûlante, pas de selles, urines rares, safranées ; boissons laxatives acidulées, lavemens émolliens, potion tempérante acidulée.

Troisième jour. Chaleur brûlante à la peau, vomissemens de matières noires, jaunisse quelques vertiges, pouls petit, serré, irrégulier, progrès des accidens. Potion avec le sel d'absinthe ; l'eau de menthe et le syrop de diacode, décoction de quinquina camphrée et alkoolisée, vésicatoires aux jambes.

Quatrième jour. Même état ; le soir plusieurs selles abondantes d'une odeur infecte, diminution des douleurs, ictère plus foncé, prostration des forces, somnolence. Vésicatoire aux cuisses, sinapismes, vin généreux, quinquina.

Cinquième jour. Progrès des accidens ; tremblement des membres, pesanteur de tête, vomissemens noirs, suppressions d'urine, déjections involontaires, etc.

Sixième jour. Réfroidissement des extrémités, face terreuse, plombée, hoquet, convulsions, yeux ternes, affaissement. Mort le soir.

Ce vaisseau a perdu plus de cinquante hommes

chez lesquels la maladie a suivi la même marche. Il en est mort un grand nombre sur le *Jemmapes*, le *Duquesne*, l'*Aigle*, le *Foudroyant*, l'*Union*, le *Zélé*, avec des symptômes semblables; ils ont succombé du 5 au 7 savoir, cent et quelques sur l'*Aigle*, quatre-vingt-sept sur le Foudroyant, cinquante-deux sur l'*Union*, etc.

Ce sont les caractères avec lesquels la fièvre jaune s'est manifestée dans nos colonies.

Une seule observation de réussite.

N° XV.

Lichard, matelot sur la frégate la *Comète*, âgé de 27 ans, fut saisi de maux de reins, de douleurs sus-orbitaires et épigastriques, accompagnées d'amertume dans la bouche; face rouge, animée, peau sèche, langue saburrale, jaunâtre, pouls fort et plein, vomissemens spontanés, suivis d'abord de soulagement, ensuite d'exaspération dans les douleurs. Saignée du bras, pédiluves, lavement, limonade citrique émétisée : mieux le soir.

Deuxième jour. Agitation, chaleur forte, quelques vomissemens, teinte jaune des tégumens, mêmes moyens, à la saignée près, potion antispasmodique.

Troisième jour. Progrès des accidens, urines rares, douleurs abdominales plus fortes, langue

sèche, grande altération, constipation. Embrocations émollientes, anodines sur le ventre, lavemens émolliens : mêmes moyens.

Quatrième jour. Langue noirâtre, taches pétéchiales, soubresauts dans les tendons, faiblesse, coucher en supination, vertiges, délire par intervalle. Vésicatoires, quinquina camphré alkoolisé : calme dans la nuit.

Cinquième jour. Peu de changemens, face terreuse, faiblesse; deux selles le soir, hémorragie nasale.

Sixième jour. Langue humectée, cessation des vomissemens et des douleurs épigastriques, excrétion d'urines troubles, d'une couleur foncée; plusieurs selles bilieuses.

Septième jour. Malgré la prostration des forces la langue s'humecte, les urines coulent, le ventre n'est plus tendu, la peau est moins sèche, le pouls se relève.

Huitième jour. Le mieux se soutient, la peau reprend de sa souplesse. Le malade ne tarde pas à entrer en pleine convalescence et à se rétablir.

CHAPITRE III,

HISTORIQUE.

N° XVI.

La connaissance de la fièvre jaune est assez récente. Elle ne paraît pas aller au-delà de la première moitié du siècle précédent; c'est dans cet espace de temps que nous en avons eu des notions positives et des descriptions assez exactes. En remontant à une époque plus reculée, on ne trouve rien de satisfaisant, aucunes données fixes et positives d'après lesquelles on puisse fixer son opinion.

C'est dans les ouvrages de Rouppe (1), de Lind (2), de Pouppé-Desportes (3), dans le Mémoire de Lining, déjà cité, et dans le Traité des maladies de Pringle (4), qui en a parlé d'après les manuscrits des docteurs Huck, lequel

(1) De Morbis navigantium, p. 68 et suivantes.

(2) Essai sur les Maladies des Européens dans les pays chauds, t. 1.

(3) Histoire des Maladies de Saint-Domingue.

(4) Maladies des Armées, t. 1, p. 358.

avait fait un long séjour, tant à la Jamaïque qu'à la Nouvelle-Angleterre, qu'on en trouve une histoire assez complète et satisfaisante, et qu'on peut en prendre une bonne idée : c'est donc là qu'il faut d'abord aller la chercher quoiqu'elle ait été évidemment connue avant la publication de ces livres ; mais l'histoire bien faite d'une maladie peut être de beaucoup postérieure à celle de son développement.

N°. XVII.

Le père Labat qui visita attentivement nos Colonies, dans un temps assez réculé et voisin de son berceau, en 1693, parle d'une maladie qui y régnait et dont il fut lui-même atteint. Les symptômes qu'il a éprouvés et qu'il décrit, ont effectivement un peu d'analogie avec la première période de la fièvre jaune.

Elle commençait, « dit-il, par un grand mal » de tête et des reins, suivi d'une grosse fièvre » et d'une chaleur brûlante, avec un débordè- » ment de bile ou de sang » (1). Notre voyageur assure que le navire l'*Oriflamme* avait gagné cette maladie au Brésil, pendant la relâche qu'il y fit en revenant de Siam ; ce fut lui qui la répandit

(1) Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, par le *R. P. Labat*, t. 6, édit. *in*-12.

aux Antilles, d'abord chez les Français, ensuite chez les Anglais et les Hollandais. Quelques autres personnes pensent qu'elle a d'abord été portée au fort Saint-Pierre de la Martinique, en 1689, peu de temps après l'arrivée de vaisseaux français revenant de Siam.

Ces récits s'accordent assez bien avec celui de Jean Ferreyra-de-Rosa (1), médecin portugais, qui, en 1647, observa à Olinda au Brésil, l'épidémie qui, dans cette année et les suivantes, fit périr un grand nombre de ses compatriotes, peu de temps après la conquête qu'ils firent de Fernambuc.

Dans le même temps, à peu près, elle se montra à la Barbade, en 1691; on l'y nomma *fièvre de Kendale*, parce qu'on croyait qu'elle y avait été introduite par des vaisseaux venant de Fernambuc, où il régnait une maladie épidémique semblable; elle y fut apportée de nouveau en 1723, par le vaisseau le *Linn.*

Le père Dutertre (2), missionnaire apostolique, qui vécut dans les îles de la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Cristophe, depuis 1640 jusqu'en 1648, donne des aperçus assez exacts sur

(1) Trattado da Constituiçao de Fernambuco, em Lisboa 1694.

(2) Histoire générale des Antilles, t. 1, p. 422.

le climat et sur une fièvre assez commune, mais peu meurtrière et sans jaunisse. Il ne fait d'abord mention d'aucune fièvre analogue au typhus-flava des Indes occidentales ; mais en 1648, il se manifesta, dit-il, une maladie analogue à la peste, qui emporta plus d'un tiers des habitans, pendant dix-huit mois qu'elle y régna ; elle y était nouvelle et venue par un bâtiment dont l'équipage en était attaqué. Il est difficile, d'après la relation informe qui nous reste, de savoir si c'était la fièvre jaune.

A Saint-Domingue, on pensait généralement que cette maladie avait été importée ; on ne variait que sur le lieu de son origine. Les uns la faisaient venir de *Siam* d'où lui venait le nom par lequel on la désignait, d'autres croyaient que nous la tenions des Espagnols.

Feu M. Dupré, ancien chirurgien consultant de la marine, m'a dit, en me remettant quelques notes sur cette maladie, que se trouvant au Cap-Français en 1745 et 1748, il eut occasion de l'y observer pour la première fois : on la regardait comme nouvelle et introduite depuis peu par des vaisseaux de guerre espagnols. Ce récit est conforme à ce que rapporte Pouppé-Desportes (1), qui exerçait à Saint-Domingue, où il

(1) Ouvrage cité.

mourut cette même année 1748. Cet estimable praticien observa cette fièvre pendant la relâche que fit, dans cette île, l'escadre de don Navarro, qui venait du Mexique ; ce fut elle qui répandit cette funeste contagion.

N.° XVIII.

La fièvre jaune, et celle qu'on nommait à Saint-Domingue fièvre de Siam, sont-elles les mêmes ? Il est certain que plusieurs anciens médecins de cette colonie y trouvaient de la différence ; Pouppé-Desportes est de ce nombre. Cette dernière s'annonce ordinairement avec tous les carractères d'une fièvre adynamique très-intense, et conserve, pendant toute sa durée, cette physionomie qui devrait empêcher de s'y méprendre, et de la confondre avec la fièvre jaune ; sans doute que cette distinction n'est pas toujours très-sensible, puisque plusieurs praticiens n'ont par cru devoir l'admettre.

Il paraît que la maladie du père Labat et celle dont on trouve des traces dans les voyageurs qui visitèrent l'Amérique à cette époque, s'approchait davantage de la fièvre de Siam que la fièvre jaune.

On peut toujours conclure de ce que nous venons de rapporter, que cette dernière mala-

ladie était généralement regardée comme étrangère aux Antilles, seulement on variait sur le lieu de son origine. Nous retrouverons une opinion pareille aux Etats-Unis.

N° XIX.

Le *vomito prieto* semble endémique tout le long de la côte orientale du Mexique; il revient annuellement, et surtout à la Vera-Crux, depuis une époque reculée qu'il est assez difficile de déterminer avec précision. Dampière (1), qui visita ses côtes en 1679, dit que l'air y était déjà très-malsain, et presque aussi funeste aux indigènes qu'aux étrangers; aussi regardait-on, dit-il, cette partie de l'Amérique comme un tombeau.

L'Abbé Calvigero (2) assure, dans son histoire du Mexique, que cette funeste maladie s'y est manifestée la première fois en 1725. Cette opinion, quoiqu'elle soit appuyée de plusieurs autorités, n'en paraît pas mieux fondée à M. Humboldt (3). Il la trouve contraire aux traditions conservées parmi les habitans de la Vera-Crux, qui ne savent dans quel temps elle a commencé.

---

(1) Voyage autour du Monde, t. 1.

(2) Storia de Messico, t. 1, p. 177.

(3) Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, t. 4.

quant aux documens sur lesquels pourrait s'étayer M. Clavigere, notre célèbre voyageur observe, avec raison, qu'on ne saurait en trouver d'authentiques dans l'Amérique méridionale au-delà de quarante-cinq à cinquante-cinq ans, encore faut-il en prendre un soin tout particulier pour les mettre, pendant ce temps, à l'abri des termittes et des autres insectes qui les détruisent avec une surprenante rapidité; mais l'historien du Mexique a fort bien pu trouver dans les archives d'Espagne en Europe les preuves de son assertion.

M. Humboldt ajoute, pour démontrer que la fièvre jaune est plus ancienne que ne le dit Clavigère, que plusieurs villes ont été abandonnées de leurs habitans vers la fin du seizième siècle, pour se soustraire aux épidémies meurtrières qui y moissonnaient tous les Européens; mais rien ne prouve clairement que la maladie qui força à s'éloigner de plusieurs des premiers établissemens formés dans ces climats, fût le *vomito*, décrit et connu depuis ce temps, lequel se montre toujours et par-tout avec les mêmes caractères. Ce qui me porte à penser différemment, c'est l'époque récente à laquelle cette maladie a reçu le nom sous lequel on la désigne, pris d'un symptôme dominant : c'est dans le commencement du siècle précédent. Si alors elle n'avait pas eu

quelque chose de particulier qui fixât l'attention, en admettant qu'elle ne fût pas nouvelle, on ne s'en serait pas même occupé, on lui aurait laissé le nom qu'elle portait.

Pourquoi, si elle était aussi ancienne qu'on le prétend, n'a-t-elle reçu une dénomination propre et très-significative, tirée d'un symptôme principal (*vomito prieto*), que bien tard? Ne sommes-nous pas autorisés à penser que l'époque où on la lui a imposée est à peu près celle où elle a commencé à être connue; elle paraissait nouvelle et différente des autres maladies régnantes avec lesquelles on ne voulait pas la confondre par le nom, puisqu'on ne la trouvait pas semblable. Il est très-possible encore que l'insalubrité de certaines villes, comme celle qui existait où est aujourd'hui le village de la Antigua, ait forcé de les abandonner, sans que ce fût la fièvre jaune qui y fît des ravages. Le séjour de Panama et de Porto-Cabello est encore aussi funeste aux étrangers qu'il l'était il y a plus d'un siècle, quoiqu'on n'y ait jamais vu le *vomito*.

Les relations des voyageurs de ces temps-là, tout imparfaites qu'elles sont, relativement à l'histoire des maladies, prouvent que celles dont ils ont parlé, avaient des rapports avec la fièvre jaune; mais elles sont loin d'établir l'identité.

Ulloa (1), en parlant des maladies auxquelles les Européens sont exposés à leur arrivée aux Indes-Occidentales, rapporte, d'après l'opinion générale des habitans, que le *vomito* qu'il distingue bien de toutes les autres fièvres, était inconnu avant 1729. Ce n'est que postérieurement à cette époque qu'il s'est montré à Guayaquil, à Sainte-Marthe, à Carthagène et ailleurs.

La première description espagnole de cette maladie fut donnée, à ce que dit le docteur Luzuriaga, par J. Gastel Bondo; elle ne remonte même pas à une époque tout à fait aussi reculée. (1).

Aujourd'hui la fièvre jaune est regardée comme endémique, sur une partie de la côte orientale du Mexique. C'est au moins ce qu'on peut inférer des précieuses recherches de M. Humboldt, qui dit qu'elle revient presque chaque année, à la Vera-Crux, vers le mois de juin; elle acquiert toute sa force dans les mois d'août et de septembre, pour disparaître dans ceux de décembre et janvier. C'est la saison des pluies et des tempêtes du nord. Il est généralement reconnu qu'on y observait moins souvent autrefois cette fièvre, qu'on ne le fait maintenant.

---

(1) Voyage, t. 1, p. 149 et suivantes.

(1) *Luzuriaga*. De la Calentura biliosa, t. 1.

N° XX.

De la Vera-Crux et des autres points de la côte orientale du Mexique, la fièvre jaune est passée à la Havane, dans l'île de Cube, située à l'entrée du golfe du Mexique, et où viennent nécessairement relâcher, avant de passer en Europe, les vaisseaux espagnols partis des différentes possessions continentales de cette nation. Après s'être naturalisée à la Havane, la fièvre jaune a dû passer rapidement aux colonies et à la Nouvelle-Angleterre, où elle a été bien observée en 1732. Son introduction dans cette partie de l'Amérique, n'a rien de surprenant et ne peut être une raison pour nier son origine étrangère. Le commerce de ses habitans avec ceux des Antilles, ne pouvait manquer de les exposer à contracter les maladies auxquelles ces derniers étaient sujets.

Cette fièvre ne s'est pas bornée au Nouveau-Monde, elle a porté ses ravages jusque dans les parties méridionales de l'Europe. Elle a d'abord paru à Cadix en 1731, d'après le rapport des historiens espagnols de la fièvre jaune (1) : c'était

(1) *Voyez* Crisis epidemica que se padecio en esta ciudad de Malaga en el ano de 1741, par don *Nicolao Frans. Rexano.* — Dissertation medica sobre la Calentura maligna contagiose que regno en Cadix, el ano de 1800, per el doctor don *Pedro Maria, Gonzalez* et *Villalba,* t. 2, p. 113.

le seul port où les vaisseaux espagnols pussent aborder; elle s'y est montrée quatre fois jusqu'en 1764, où elle fit de si grands ravages, et toujours sa naissance a coïncidé avec l'arrivée de navires sur lesquels on a trouvé des personnes qui en étaient attaquées, et acquis la certitude que d'autres étaient mortes à bord.

Elle a aussi régné à Malaga en 1741, où elle fit périr dix mille personnes; elle y fut portée par des étrangers venant de l'Amérique, auxquels il fut permis de débarquer avec leurs effets, quoiqu'il y eût parmi eux plusieurs malades. Si elle ne tirait pas son origine des possessions espagnoles, cette nation aurait-elle été la seule à s'en ressentir en Europe; ne l'aurait-on pas aussi bien rencontrée en *Portugal* et dans l'*Italie*, où il fait aussi chaud qu'à *Cadix?* Pourquoi cette ville qui jouissait du privilège exclusif de recevoir les bâtimens partis de la Vera-Crux et de la Havane, en a-t-elle été seule et à plusieurs reprises attaquée? Cela milite, je crois, en faveur de l'origine que nous lui assignons. Il en est des maladies comme des autres productions du sol: chaque pays a une disposition à en produire de particulières, comme il en a une à donner naissance à certains végétaux, à favoriser leur développement. C'est ainsi que la peste semble tirer son origine de l'Afrique; la lèpre, la petite vé-

role et la rougeole ont pris naissance en Asie; la *syphilis* en Amérique; la *plique* en Pologne, etc.; de même la fièvre jaune a fort bien pu naître sur la côte orientale du Mexique, où elle s'est montrée et où elle revient annuellement.

N° XXI.

Ceux des médecins des États-Unis qui ne regardent pas la fièvre jaune comme indigène, s'accordent à peu près sur l'époque de son apparition dans leur pays; ils pensent qu'elle fut d'abord portée dans la Virginie en 1699 par l'escadre de l'amiral Nevill, venant des Antilles à Philaldelphie, en 1699, par un navire venant de la Barbade à Charlestown dans la même année, pour reparaître d'une manière plus générale vers 1732; mais il n'en est pas de même sur son origine : ici les avis sont partagés.

Les uns pensent qu'elle leur vient de l'Afrique; les autres, et c'est le plus grand nombre, disent la tenir des Antilles et du Mexique d'où elle a été apportée et introduite chez eux par la voie de la contagion; c'est au moins le résultat des recherches de MM. Carey, Rlesh, Makiltrick et surtout Currie (1).

(1) Journal général de méd. tome 24, page 125 et suivantes.

Ce qui est bien démontré aujourd'hui, c'est qu'elle s'est développée à peu près à la même époque dans différentes villes des États-Unis, où depuis ce temps elle revient avec assez de régularité. Ainsi à Philadelphie elle a d'abord paru en 1741, puis en 1747, et successivement; quelques personnes croient pourtant qu'elle y avait été observée en 1699. Cette dernière assertion n'est pas suffisamment constatée.

Sa première apparition à New-Yorck, date de 1743; celle de Norfolk en Virginie de 1741, celle de New-Haven dans le Connecticut de 1743. Elle s'est déclarée à Charlestown, dans la Caroline en 1732, puis en 1739. On dit aussi qu'elle y avait fait de grands ravages en 1699. La maladie qu'on y observa dans cette année était regardée comme une véritable peste, ce qui porte à douter que ce fut la fièvre jaune.

Observons que c'est dans le temps, où incontestablement elle s'est manifestée dans plusieurs villes de l'Amérique septentrionale, que nous eûmes, en 1742 et les années suivantes contre l'Angleterre, une guerre aussi longue que désastreuse pour notre marine, dans laquelle les anglo-américains prirent une part aussi active que le permettait leur position. La fièvre jaune était déjà assez commune aux Antilles, pour qu'on fût exposé à l'y contracter facilement, comme

le remarque Pringle, d'après le docteur Huck dont il fait un grand cas. « Elle est, dit-il, commune aux naturels aussi bien qu'aux étrangers; mais les nouveau-venus se trouvent exposés à une espèce différente, ou plutôt à un degré différent de la même maladie. On la distingue par des vomissemens noirs, mais principalement par la couleur jaune de la peau (1). N'est-ce pas aux communications plus fréquentes de la Nouvelle-Angleterre avec les Antilles, occasionnées par cet état de guerre, qu'il faut attribuer sa propagation? Aussi depuis lors la maladie n'a-t-elle pas cessé de reparaître après des intervalles plus ou moins longs. Elle se montre d'abord dans le voisinage des lieux où les bâtimens suspects venant des Antilles sont mouillés; elle se répand dans le voisinage, avant de parvenir aux quartiers les plus éloignés. Les mêmes causes d'insalubrité auxquelles on l'attribue aujourd'hui n'existaient-elles pas autrefois, et même à un plus haut degré? Est-il survenu quelques changemens dans l'atmosphère? S'est-il formé de nouveaux lacs, de nouveaux marais? Les circonstances locales ne sont-elles pas les mêmes? Comment enfin, si elle n'était pas nouvelle vers

(1) *Pringle*. Ouvrage cité, t. 1, page 359.

1732, et si elle n'a pas été tout récemment importée en 1793, a-t-elle alors fixé l'attention d'une manière toute particulière, et a-t-elle été distinguée des fièvres rémittentes bilieuses ordinaires avec lesquelles on veut la confondre, sans admettre aucune différence, quoique ces dernières fièvres existassent, et fussent parfaitement connues avant elle ? Si elle n'était pas récente en 1793, ne s'est-elle pas montrée avec de nouveaux caractères, qui ne permettent pas de la confondre avec les maladies qui existaient ? A quelles causes peut-on raisonnablement attribuer une semblable métamorphose dont on ne trouve aucun exemple, tandis qu'en admettant l'importation, sur l'existence de laquelle nous espérons ne laisser aucun doute, tout s'explique facilement. Maintenant la Havane et les ports des États-Unis s'accusent mutuellement de se transmettre ce fléau. Il est vraisemblable que c'est de la première de ces villes, ou immédiatement du Mexique, que les Américains l'ont reçue. A présent que le germe existe, il s'y développe et se répand avec plus ou moins de force, suivant l'élévation de la température et d'autres circonstances locales que nous indiquerons ailleurs.

L'auteur d'une lettre adressée aux éditeurs

du *Medical and philosophical register* (1) prouve que la fièvre jaune a été importée, qu'elle est contagieuse et qu'il faut établir des quarantaines pour s'en garantir. Il s'élève avec raison contre la logique de ceux de ses compatriotes qui ont embrassé l'opinion contraire, et qui, en assurant qu'elle est indigène, non importée et non contagieuse, recommandent pourtant des précautions dispendieuses et gênantes pour prévenir son introduction.

Si depuis 1793 cette maladie a acquis plus d'activité aux États-Unis, si elle y est devenue plus dangereuse, plus générale, si elle y reparaît annuellement et régulièrement, si depuis ce temps elle s'est montrée avec tant de fureur dans nos colonies, c'est que cette époque est précisément celle où commencèrent les troubles révolutionnaires de ce malheureux pays, qui forcèrent un grand nombre d'habitans à se réfugier, les uns à la Havane, les autres à la Nouvelle-Angleterre, pour éviter la fureur sanguinaire des nègres. Ces malheureux colons portèrent aux États-Unis, avec les débris de leur fortune, le germe des maladies particulières aux colonies. Ces migrations, les communications fréquentes

(1) Annales de Littérat. médic. étrang. par *Kluiskens*, février 1811.

qu'elles établirent entre les deux pays multiplièrent considérablement les occasions d'infection ; aussi le plus grand nombre des Américains a-t-il prétendu, comme l'exprime M. Valentin (1), « qu'elle avait été apportée des Antilles à Philadelphie par les réfugiés du Cap-Français. Partout où la maladie s'est fait sentir dans les années suivantes, les personnes prévenues en faveur de cette idée, ont toujours cru en découvrir la source dans les vaisseaux nouvellement arrivés des lieux où régnait la fièvre jaune, ou dans quelques articles de leur cargaison, parce que des hommes de l'équipage en ont été les premières victimes, et qu'elle a souvent commencé à se maniferter dans le voisinage du lieu où les navires suspects étaient mouillés ». Leur manière de voir me paraît assez judicieuse et exempte de prévention.

Le docteur Dalmas (2) convient aussi que le système de l'importation a été adopté par plusieurs médecins distingués des Etats-Unis, qui ont prétendu que cette maladie leur venait des Antilles. Ces autorités paraissent d'autant plus respectables, qu'elles s'étayent de faits bien propres à faire pencher la balance en leur faveur.

---

(1) Traité de la Fièvre jaune, etc. page 83.

(2) Recherches histor. et méd. sur la Fièvre jaune, page 41.

Elle éclata à Philadelphie à la mi-juillet 1795, dans une auberge sur le quai, près de l'endroit où se trouvaient deux vaisseaux sur lesquels il y avait plusieurs passagers malades. Elle s'accrut rapidement pour cesser à la fin d'octobre, après avoir enlevé quatre mille personnes.

Elle fut portée à Newhaven au mois de juin 1794, par un bâtiment venant de la Martinique. Les médecins de cette ville assurent qu'il n'en existait aucun vestige avant l'arrivée de ce navire.

Le brick le *Zéphire*, venant du Port-au-Prince, la répandit, en 1795, à New-Yorck, à Baltimore et à Norfolk.

Elle fut introduite à Charlestown en 1796, par un vaisseau parti de la Havane, où elle existait; il en est de même de tous les autres ports des Etats-Unis où elle s'est manifestée la première fois : on a pu voir de quelle manière elle y était parvenue, comme l'a démontré le docteur Currie (1).

Le retour de beaucoup de colons pendant le court intervalle de paix, la grande quantité de troupes envoyées dans nos îles, sous les ordres du capitaine-général Leclerc, furent autant de causes qui étendirent encore les rapports de l'Amérique septentrionale avec les Antilles, et four-

T 555

(1) Consultez son ouvrage, ou le Journal général de méd. t. 24, p. 49.

nirent un nouvel aliment à la fièvre jaune, qui ne s'était jamais montrée d'une manière aussi désastreuse, pas même pendant le séjour que firent les Anglais à Saint-Domingue, en 1794, où ils perdirent néanmoins plus de douze mille hommes.

Tous les malheurs attachés à la guerre civile et à la guerre étrangère, ne pouvaient manquer, dans un pays comme celui-là, de donner plus d'activité à la maladie. Il était impossible que les Américains, qui seuls faisaient le commerce, ne s'en ressentissent pas, et ne contribuassent à la répandre dans leurs villes maritimes; aussi est-ce depuis 1793 qu'elle ne manque pas d'y reparaître et qu'elle s'est déclarée dans plusieurs contrées qui n'en avaient pas encore éprouvé la moindre atteinte; comme à Baltimore, en 1764; à Bristol, dans le Rhode-Island, en 1795; à Boston, en 1796. Le docteur Chisholm nous apprend qu'elle s'est manifestée à la Grenade en 1793. Elle y fut apportée par le navire le *Haukey*, venant de Baulam; elle s'est ensuite répandue dans les autres îles. Objectera-t-on, à l'opinion que nous embrassons, sur l'origine et le peu d'ancienneté de cette fièvre, qu'elle aurait dû se communiquer plutôt aux autres îles, dès l'instant même où l'on a commencé à y former des établissemens et à avoir des relations avec le Mexique.

J'observe 1°. que les premiers aventuriers qui furent s'établir dans l'Amérique, étaient, la plupart, des Espagnols et des Portugais, endurcis aux fatigues et à la misère, venant du midi de l'Europe et par conséquent moins exposés aux effets fâcheux du climat des tropiques ;

2°. Ils étaient en petit nombre et jamais entassés dans les villes ; depuis même que nos colonies voyaient fleurir et prospérer leur commerce, ceux qui s'y rendaient arrivant isolément, n'offraient point à la fièvre jaune assez d'alimens pour l'entretenir, la répandre, et lui imprimer le caractère contagieux qu'elle a pris dans ces derniers temps ;

3°. Chaque particulier pouvait individuellement prendre pour sa conservation, des précautions impraticables pendant la guerre sur une armée considérable ;

4°. Les premiers habitans n'avaient pas de demeures fixes et ne restaient pas constamment dans le littoral, qui est la partie la plus chaude, la plus insalubre, et la seule où règne la fièvre jaune ; attirés plus par le désir de s'enrichir promptement en découvrant de l'or, que par le secours lent du commerce et de l'agriculture ; ils se fixèrent préférablement sur des plateaux élevés et très-salubres, où la température s'éloignait peu

de celle de leur patrie. Le père Labat (1) dit « qu'il observa, pendant son séjour à Saint-Domingue, que les chasseurs qui vivaient dans les bois étaient les seuls exempts de maladie ; l'exercice qu'ils font, l'air frais qu'ils respirent, conservent leur embonpoint et leur santé. Ils doivent bien prendre garde quand ils viennent dans les bourgs, de n'y pas faire un long séjour ; »

5°. Ces hommes étaient la plupart, ainsi que les boucaniers et les flibustiers, des aventuriers endurcis aux plus rudes fatigues, habitués aux privations, à braver la mort et tous les dangers dont ils étaient environnés ; moins susceptibles par conséquent de céder aux impressions délétères du climat ;

6°. Enfin, les grandes précautions que prenait la cour d'Espagne, pour interdire l'accès de ses possessions aux étrangers, empêchait la fièvre jaune de se répandre d'une manière trop générale dans les îles voisines ; l'union de cette cour avec la France et les Etats-Unis, dans la guerre de 1778, pour l'indépendance de ces derniers, la força de se relâcher de la sévérité de ses ordonnances prohibitives, et de permettre l'entrée de quelques vaisseaux alliés dans ses ports d'Amérique, surtout à la Havane, leur principal arsenal

(1) Nouveau Voyage, etc. t. 7, page 208.

maritime, où il y avait précisément alors beaucoup de fièvres jaunes, puisqu'en 1780, sur sept régimens espagnols envoyés dans l'île de Cube, on y en perdit trois en très-peu de temps (1).

N° XXII.

Les médecins des Etats-Unis qui croyent que cette fièvre s'est développée spontanément dans leur pays pensent, avec raison, d'après l'autorité de Sydenham, et surtout l'observation, que le germe de maladies nouvelles peut se manifester dans une contrée sans y avoir été apporté par contagion. Ces médecins trouvent de l'analogie entre cette fièvre et les épidémies qui règnent parmi les Indiens cuivrés de l'intérieur du pays (2): celles-ci impriment bien à la peau de ceux qui en sont attaqués, une teinte jaune, mais elle ne suffit pas pour établir l'identité entre elle et la fièvre jaune, elle ressemble bien davantage au *maltaza hualt*, dont nous avons parlé; toutes deux s'annoncent par des vomissemens de sang et d'autres hémorragies par le nez, la bouche, les intestins. Ces symptômes sont communs entre les

(1) Collection de Voyages anciens et modernes autour du monde, t. 7, page 200.

(2) Stubbius efirthe un malignant Fever, page 12, 1804.

tropiques, dans toutes les fièvres très-aiguës; celle-ci paraît être un typhus particulier aux naturels de la race cuivrée des régions élevées des deux Amériques; ce caractère est opposé à celui de la fièvre jaune, qui est d'épargner de préférence les naturels; l'autre prend naissance et se propage sous une zône froide où le thermomètre centigrade se maintient ordinairement à douze degrés, comme sur le plateau central du Mexique, qui se trouve à douze ou quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer, hauteur à laquelle n'arrive jamais la fièvre jaune, que le froid fait disparaître.

D'après l'histoire incomplète qu'a tracée Ulloa (1) de cette maladie, qu'il regarde comme indigène aux régions élevées des Cordillères, ce doit être une fièvre ataxo-adynamique.

Dans un voyage à la Louisiane, fait par M. Robin (2), on trouve une notice assez détaillée sur une maladie qui se rapproche effectivement de la fièvre jaune par quelques rapports, et qui en diffère par un plus grand nombre d'autres.

J'ai vu souvent à Charlestown un médecin fran-

---

(1) Noticias Americanas, page 200.

(2) Voyage dans l'intérieur de la Louisiane et de la Floride occidentale, pendant les années 1802, 1803 et 1804, t. 1, p. 140 et suivantes.

çais établi depuis long-temps dans cette ville, qui m'a assuré que cette maladie différait du *vomito* : il avait eu de fréquentes occasions de les observer toutes deux.

Plusieurs docteurs des Etats-Unis nient cette différence, et ajoutent de plus que la fièvre jaune de leur pays n'est pas la même que celle des Antilles et du Mexique. Les personnes qui, comme moi, ont été à portée d'observer l'une et l'autre, sont convaincues de leur identité. Les ouvrages de MM. Devèze, Rush, Makiltrick, Valentin, Dalmas, etc. ne peuvent pas laisser le moindre doute à ce sujet, et doivent convaincre les plus incrédules.

N° XXIII.

La fièvre jaune, telle que nous l'observons aujourd'hui, était-elle connue des Anciens ? En trouve-t-on des traces dans leurs ouvrages ? Hippocrate en a-t-il parlé ?

Quelques médecins avancent, à la vérité j'ignore sur quel fondement, et d'après quelle autorité, que la fièvre jaune a été observée en Nubie, en Abyssinie, en Egypte, le long des côtes orientales de la mer Rouge et même en Grèce (1). Je n'ai rien trouvé dans les relations

(1) *Valentin*, Mémoire cité, page 60.

des voyageurs, ni dans les ouvrages de médecine qui justifiât cette assertion. Le docteur *Coray* (1) dit, dans une note de sa traduction du *Traité des Airs*, etc. d'Hippocrate, qu'on trouve dans le *Sennaar* des hommes attaqués de maladies du foie et de fièvre jaune. C'est dans le voyage du chevalier Bruce que ce savant helléniste a pris cette idée. J'ai lu avec attention le tableau que ce voyageur célèbre nous a tracé de la maladie qui règne le plus communément dans ce pays-là, et je n'ai pas trouvé que ce fut la même que la fièvre jaune. On rencontre effectivement dans ces contrées des fièvres ardentes, et des fièvres ardentes putrides, qui diffèrent assez de celle qui nous occupe pour qu'on ne doive pas les confondre.

M. Larrey (2) parle aussi d'une maladie qui, après la bataille d'Héliopolis, vint compliquer presque toutes les plaies d'armes à feu, et qui présentait, dit-il, beaucoup d'analogie avec la fièvre jaune d'Amérique ; mais on y reconnaît une fièvre gastro-adynamique, que M. Larrey regarde et désigne ailleurs sous le titre de *Fièvre putride et remittente bilieuse*, d'accord avec le docteur Witman.

---

(1) Traité des Airs, des Eaux, etc. t. 2, page 34.

(2) Mémoires de chirurg. militaire, t. 2, pages 18 et 25.

Si cette fièvre existait, comme on l'avance, dans les lieux que nous venons d'indiquer, avec lesquels nous avons toujours eu des relations fréquentes, elle se serait communiquée dans le midi de l'Europe, ainsi que la peste. On n'aurait pas été si long-temps à s'en ressentir et à la bien connaître, et cette connaissance ne nous serait pas venue de l'Amérique et par des navigateurs, les voyageurs qui ont tant de fois parcouru l'Egypte, la Grèce et l'Asie n'auraient pas manqué de la répandre ou au moins d'en parler.

Quelques médecins, le docteur Marcus (1), par exemple, professeur à Bamberg, ont écrit qu'il était très-probable que la maladie pestilentielle qui ravagea Athènes pendant la guerre du Péloponnèse était semblable à la fièvre jaune, comme le prouvent, disent-ils, les symptômes rapportés par Thucydide. Les maladies très-graves ont bien quelques rapports, des points de contact; mais c'est mal à propos torturer les faits pour y découvrir des analogies qui n'existent pas, que de croire rencontrer par tout l'objet dont on s'occupe.

Si, comme je suis disposé à le croire, la fièvre jaune est originaire et particulière aux

---

(1) Traité de la Fièvre jaune, etc. Annales de Littérat. médic. étrang. août 1810, page 72 et suivantes.

régions équatoriales du Nouveau Continent, la question relative à la connaissance qu'ont pu en avoir les anciens est résolue.

Ils ne pouvaient pas avoir observé épidémiquement une maladie qui n'acquiert toute sa violence qu'entre les tropiques et chez des hommes non acclimatés, eux qui avaient si rarement l'occasion de contracter des maladies étrangères à leur climat, de celles qui naissent d'un changement subit de zône. Voyageant peu et en petit nombre, forcés de suivre lentement les côtes, sans les perdre de vue, ils avaient le temps de s'acclimater insensiblement, sans que leur constitution s'altérât.

Dans ces temps reculés, les communications avec les Indes Orientales, où l'on retrouve, comme l'attestent Lind et Bontius, des maladies analogues à la fièvre jaune, étaient rares et difficiles : les mêmes personnes n'entreprenaient pas ce long et pénible trajet ; elles allaient à une certaine distance chercher des objets de commerce que d'autres apportaient de plus loin et ainsi successivement.

Pour se rendre d'Europe aux Indes, il fallait, après avoir péniblement côtoyé la Méditerranée traverser une partie de l'Egypte ; gagner la mer Rouge, la parcourir dans toute son étendue pour arriver, par le détroit de Babel-Mandel dans

celle des Indes. Pendant le cours de cette longue navigation, qui durait trois ans (1), on avait le temps de s'habituer lentement au nouveau climat, sans avoir à redouter son influence fâcheuse.

N° XXIV.

Des monumens historiques nous apprennent que les armées des Grecs et des Romains eurent beaucoup à souffrir lorsqu'elles furent, toup à coup et en masse, transplantées dans des pays plus chauds que le leur ; elles furent attaquées d'épidémies, de fièvres ardentes, putrides, très-meurtrières ; ce sont les seules maladies auxquelles on ait trouvé des rapports avec le *vomito* qui a régné en Espagne, à Livourne et dans nos colonies.

C'est ainsi que trois cent soixante ans avant notre ère l'armée d'Amilcar, général carthaginois, qui faisait, pendant les grandes chaleurs de l'été, le siége de Syracuse, fut en partie détruite par une semblable épidémie (1).

La maladie qui, plusieurs années avant cet événement, avait fait périr, sous les murs d'Agri-

---

(1) Consultez l'Histoire philosoph. et polit. de *Raynal*, et surtout le Voyage de *Bruce* en Abyssinie, etc.

(2) *Diodor. Sicul.* lib. 14, t. 1.

gente une partie de l'armée qui en faisait le siége, paraissait avoir le même caractère, et tenir à des causes semblables, quoique l'armée et le peuple l'attribuassent mal à propos à la violation des tombeaux que l'on avait détruits pour entourer la place.

Lors de l'invasion des Gaulois dans l'Italie, sous la conduite de leur chef Brennus, et de la prise de Rome, leur armée fut presque entièrement détruite, dit Tite-Live (1), par une épidémie due, suivant cet élégant historien, à la différence des climats.

Les hommes de cette nation accoutumés à une température froide et humide, étaient tourmentés par une chaleur suffocante, et mouraient comme des troupeaux attaqués d'une épizootie.

L'armée romaine, sous les ordres du consul Marcellus, eut aussi beaucoup à souffrir dans Syracuse d'une maladie que Tite-Live (2) regarde comme la peste; elle paraissait dépendre de la grande chaleur.

De ce que nous avons dit, ne peut-on pas se croire autorisé à conclure, 1°. que la connaissance de la fièvre jaune, telle que nous l'avons décrite, ne remonte pas beaucoup au-delà d'un

(1) Hist. lib. 5, cap. 48.

(2) *Ibid.* cap. 49.

siècle ; 2°. qu'elle est originaire du Mexique, d'ou elle a été transportée, d'abord à l'île de Cube, et ensuite aux Antilles et aux États-Unis ; 3°. qu'elle a été introduite en Europe par les Espagnols qui en ont été les premiers, et pendant long-temps les seuls attaqués ; 4°. qu'elle se présente avec les mêmes caractères, et que les maladies de la Grèce, de l'Égypte, avec lesquelles on l'a comparée, en diffèrent ; 5°. enfin, que, telle que nous l'observons, elle était inconnue des anciens ?

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE QUESTION.

Quelles sont la Nature et la Cause de la maladie connue sous le nom de Fièvre jaune ?

N° XXV.

Tout système pathologique, bien ordonné, doit reposer sur la connaissance des phénomènes morbifiques, qui accompagnent les dérangemens de nos organes, les lésions dans les fonctions et dans les propriétés vitales, sans quoi, ses résultats ne présentent qu'erreur et incertitude.

L'étude de ces phénomènes conduit à la découverte de l'organe lésé, à l'espèce de lésion, d'où découle le caractère de la maladie et l'indication curative; cette connaissance est la seule à lequelle nous devions prétendre, puisque les recherches, qui ont pour objet l'essence même de la maladie, sa nature intime, ses causes premières, sont aussi oiseuses qu'inutiles.

Nos moyens investigateurs ne peuvent nous dévoiler la nature intime des objets que nous soumettons à nos recherches, que par les phé-

nomènes observables que présentent ces objets ; leur nature ou leur essence ne peut donc être pour nous, comme l'a dit Buffon, que l'ensemble de ces phénomènes ; c'est dans ce sens que j'entends cette première partie de la question et que j'y répondrai.

N° XXVI.

La fièvre jaune n'est point une maladie simple ; elle présente des symptômes qui appartiennent évidemment à plusieurs ordres de fièvres : savoir, aux fièvres bilieuses, *méningo-gastriques*, aux fièvres malignes, *ataxiques*, et enfin aux fièvres putrides, *adynamiques*.

Nous prouverons que les symptômes de ces deux derniers ordres ne sont pas primitifs, qu'ils ne sont point essentiels, qu'ils doivent être regardés comme l'effet de l'irritation violente et délétère des organes gastriques, qui constitue essentiellement la maladie.

Sans doute, dans l'état actuel de la science, il est impossible de fixer l'époque précise où cette complication a lieu ; mais elle n'en est pas moins réelle.

Malgré l'accord qui règne dans les observations qui ont pour objet la fièvre jaune, malgré leur nombre, leur uniformité, l'assentiment des médecins à y reconnaître, comme dominans,

les symptômes incontestablement bilieux, les accidens qui surviennent dans la seconde période la leur ont fait méconnaître ; s'ils avaient analysé, dans un grand nombre de circonstances, les signes d'ataxie et d'adynamie qu'elle présente ordinairement, ils n'eussent pas tardé à se convaincre qu'ils ne sont que consécutifs, et peuvent être regardés comme les suites naturelles et assez ordinaires de l'irritation profonde et morbifique fixée sur l'estomac, comme nous espérons le démontrer.

N° XXVII.

Commençons par fixer l'idée que nous attachons à cette dénomination, *fièvre bilieuse*. Nous entendons par-là, avec l'auteur de la Nosographie philosophique, celle qui est caractérisée par les symptômes qui annoncent l'irritation de la membrane interne des organes gastriques, quels que soient son degré et sa cause ; que cette fièvre dépende, comme l'a indiqué Galien, comme Stoll s'est efforcé de le prouver, de l'accumulation et de l'acrimonie de la bile absorbée, ou de l'action irritante de cette humeur, c'est ce qu'il importe assez peu d'examiner pour le moment ; il nous suffit de faire sentir que la fièvre jaune est une fièvre méningo-gastrique, portée

au plus haut degré, dont elle soit susceptible, ainsi que le prouvera,

1°. L'examen comparatif que nous allons faire de cette fièvre observée dans les différens climats, et rapprochée de la fièvre jaune;

2°. La nature des symptômes, leur marche successive et leur dépendance mutuelle;

3°. La durée de cette maladie;

4°. Ses causes, tant générales que particulières;

5°. Leur manière d'agir;

6°. Son pronostic;

7°. L'autopsie cadavérique, etc.;

8°. La convalescence.

1°. *Examen de la Fièvre jaune, comparée à la Fièvre bilieuse.*

N° XXVIII.

La fièvre jaune, avons-nous dit, n'est dans le principe qu'une fièvre méningo-gastrique contagieuse, d'un très-mauvais caractère : c'est au moins, d'après nos classifications nosographiques, celle avec laquelle elle a le plus de rapports, car la nature ne les a point ainsi classées et divisées; elle ne fait que des individus.

Ne nous en laissons point imposer par son

invasion subite, sa gravité, la rapidité de sa marche, sa terminaison funeste, ses complications avec d'autres maladies, et surtout avec les symptômes nerveux : ne sait-on pas que la fièvre bilieuse est susceptible d'une infinité de nuances depuis l'embarras gastrique le plus léger, jusqu'à l'irritation la plus violente, promptement suivie de l'altération gangréneuse des organes gastriques, comme l'observa Sydenham dans le *cholera-morbus* épidémique de 1669, comme Stoll et Finck l'ont constaté dans quelques fièvres bilieuses.

L'expérience apprend, comme le remarque M. Barbier (1), qu'une fièvre essentielle suscite toujours à son début, et surtout dans les climats chauds, des mouvemens fluxionnaires qui se portent sur différens points de l'économie vivante, et qui semblent marquer cette fièvre : les yeux vifs et brillans, la figure rouge et animée, les hémorragies nasales, l'engourdissement passager des membres, etc., ne sont-ils pas le produit d'une concentration locale de vitalité, d'un afflux plus considérable du sang dans ces diverses parties? « Or, quand l'air est sec et très-» chaud, il se forme des fluxions sanguines,

(1) Traité d'hygiène appliqué à la thérapeutique, t. 1, p. 102.

» analogues sur le foie et les organes gastri-
» ques ».

N° XXIX.

Qu'on porte ses regards du nord au sud, l'on verra partout ces fièvres devenir d'autant plus graves qu'on s'approche davantage de l'équateur ; assez rares dans les parties septentrionales de l'Europe, où elles ne paraissent ordinairement qu'en été ; plus communes chez nous, elles n'y sont pourtant pas encore très-intenses, elles le deviennent davantage dans nos départemens méridionaux, elles prennent en Italie, et surtout en Espagne, d'après la remarque de Piquer, un caractère plus insidieux, qui les rapproche des fièvres malignes avec lesquelles elles se compliquent : en Grèce et en Egypte, elles acquièrent encore une intensité plus grande qui les rend souvent funestes ; elles ont tous les caractères du *causus* des anciens ; enfin, dans les Indes orientales et occidentales, dans l'Afrique, elles parviennent au plus haut point de malignité dont elles sont susceptibles, sans changer de caractère, et sans devenir méconnaissables à l'œil du pratricien exercé.

Le professeur Pinel avance avec raison, « que » même dans nos climats septentrionaux, un » temps chaud et sec, des emportemens de

» colère, des exercices immodérés, l'abus de » liqueurs alcooliques peuvent produire ces es- » pèces de fièvres (1) » ; mais elles n'y atteignent jamais le dégré auxquelles elles parviennent entre les tropiques, et ne sont jamais contagieuses comme la fièvre jaune ; elles en diffèrent encore, ajoute le même auteur (2), » par une affection bien moindre des organes » qui correspondent à la région épigastrique ». J'ai moi-même observé, pendant que j'étais chargé du service de l'hôpital Saint-Mandrié près Toulon, dans l'été de l'an 7, que beaucoup de Bas-Bretons de l'escadre de l'amiral Bruix, dans des circonstances semblables à celles indiquées, furent attaqués de fièvres bilieuses assez dangéreuses ; il est vrai qu'il faisait fort chaud, que le vin, dont ils sont privé chez eux, était à très-bas prix, et qu'ils s'y livraient immodérement.

Tissot a aussi remarqué, dans l'épidémie de Lausanne en 1755, des symptômes putrides et nerveux (3) assez constans.

Lind et Pringle considèrent nos fièvres bilieuses estivales et automnales comme le premier degré de la fièvre jaune.

---

(1) Nosograph. physiol. t. 1, p. 55, 4e édition.

(2) Même ouvrage, page 139.

(3) Historia epidemia bilio. *Lausanensis*, anno 1755.

Le docteur Berthe (1) a embrassé cette idée, et lui a donné plus de développement; si elle n'est pas exacte, au moins s'approche-t-elle beaucoup de la vérité.

Les ouvrages de Lancisi, ceux de Torti, et tout récemment celui du docteur Franck (2), prouvent jusqu'à un certain point la justesse de ces rapprochemens. On assure même avoir vu mourir dans la campagne de Rome des hommes avec plusieurs des symptômes de la fièvre jaune (3). L'épidémie qui fut si fatale à l'Italie en 1528, était une fièvre bilieuse putride qui s'accompagnait souvent de jaunisse et de vomissemens.

Prosper Alpin (4) décrit une fièvre ardente bilieuse assez commune en Egypte, déterminée pas les vents brûlans qui ont passé sur les déserts arides de la Nubie et de la Thébaïde; cette fièvre a plusieurs signes qui lui sont communs avec celle dont nous traitons.

Le docteur Béguerie (5) a décrit la maladie,

---

(1) Précis historique de la Maladie qui a régné en Andalousie.

(2) De curandis hom. morbis, t. 1.

(3) Journ. génér. de méd. t. 40, février 1811.

(4) De Medicina Egyp. lib. 1, cap. 13, etc.

(5) Histoire de la Fièvre qui a régné sur la flotille française, etc. *Montpellier*, 1806.

dont fut affectée la flottille française sortie en l'an 10 du port de Tarente pour se rendre au cap Français ; elle avait beaucoup d'analogie avec la fièvre jaune, cependant moins grave, moins rapide que celle-ci, quoiqu'elle ait enlevé plusieurs malades en moins de cinq jours.

Elle débutait par une constriction douloureuse vers l'estomac, accompagnée de vomissemens bilieux, poracés ou brunâtres, avec soif, chaleur, jaunisse ; mais cette fièvre n'acquit toute son intensité qu'en approchant des tropiques, ce qui fait dire à l'auteur qu'elle serait devenue désastreuse, si la traversée eût été de longue durée. Il a pu distinguer, dit-il (page 21), « les nuances » par lesquelles elle passa en s'approchant des » tropiques pour devenir ce que les praticiens » appellent *fièvre jaune* ». Après avoir établi le parallèle entre ces deux maladies, M. Béguerie est conduit à cette conclusion (page 85) ; « que » la fièvre bilieuse qu'il a observée est la fièvre » jaune, moins la malignité et la faculté conta- » gieuse », c'est à dire, moins deux circonstances qu'il regardait comme accidentelles et accessoires à toutes les maladies, dont elles ne changent point la nature.

N°. XXX.

En nous approchant encore davantage de l'équateur, nous verrons les fièvres bilieuses augmenter, à proportion, d'intensité et de ressemblance avec la fièvre jaune, en conservant cependant quelques différences essentielles.

Il règne à Bassora et dans ses environs, pendant les mois de juillet et d'août, des fièvres bilieuses qui font périr dans peu de jours ceux qui en sont atteints (1).

M. Haasnaer, voyageur hollandais, décrit une fièvre qu'il observa près de Mazulipatam, où elle revient ordinairement chaque année, et qui a de l'analogie avec celle dont nous traitons. » La chaleur est insupportable, le sang bout » dans les veines gonflées, la peau se dessèche, » l'on ressent de violens maux de tête, l'on est » dévoré d'une soif ardente, etc. (2) ». M. de la Peyre (3) fait mention d'une fièvre qu'il caractérise de bilieuse-putride ; elle règne dans le

(1) Nouveau Voyage de Constantinople à Bassora, traduit de l'italien, pag. 191 et 201.

(2) Voyage dans la Péninsule occidendale de l'Inde et dans l'île de Ceylan, t. 3.

(3) Mém. de la Société royale de médecine, ann. 1777 et 1778; Hist. p. 318.

royaume de Mélinde en Afrique ; elle est particulièrement marquée par l'irritation du système gastrique.

A quelque distance du cap de Bonne-Espérance, dans l'intérieur des terres, l'on y est attaqué de fièvres ardentes bilieuses très-dangereuses. Si nous en croyons Levaillant (1), lui et plusieurs des Hottentots qui l'accompagnaient dans son excursion chez les Houzouanas, manquèrent d'y succomber.

M. Hallé dit, dans sa topographie de l'Afrique (2), « qu'en mettant à part les effets propres à l'humidité observée dans ces différentes » températures, il résultera que les maladies » générales propres à ces climats, sont des maladies bilieuses qui ne diffèrent que par le » dégré, et ce dégré est proportionnel à l'intensité de la chaleur » : Ainsi, ajoute-t-il plus bas, « on aura une infinité de nuances entre la » fièvre bilieuse tierce la plus simple, et la fièvre » ardente la plus compliquée de jaunisse, de » vomissemens et d'évacuations bilieuses symptômatiques ». N'est-ce pas là le tableau des principaux symptômes de la fièvre jaune.

---

(1) Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, t. 3, page 68.

(2) Encyclopédie méthod. article *Afrique*.

Le docteur Rollin (1), qui dans la malheureuse expédition de M. de Lapérouse, était chirurgien-major de la frégate montée par ce célèbre navigateur, dit que les maladies les plus redoutables pour les habitans de la Californie, sont « des fièvres ardentes bilieuses, dont le » développement est si violent qu'il est rare que » les individus qui en sont atteints ayent la force » d'y résister ».

M. le docteur Campel (2) a observé, pendant un séjour de dix-huit ans sous la zone torride, qu'à Cayenne, il règne des fièvres malignes qui n'attaquent que les nouveaux débarqués, et auxquelles les personnes fortes et bilieuses sont plus sujettes que les autres; elles ont leur source dans les premières voies; c'est, dit ce médecin, un amas de bile verte, noirâtre, érugineuse, dont la présence irrite sans cesse les parties sur lesquelles elle est placée; quelques personnes regardent même ces fièvres, mais à tort, comme la fièvre jaune.

Batavia, regardé avec raison comme un des lieux les plus malsains du monde, est chaque

---

(1) Voyage de Lapérouse, etc. t. 4, page 64.

(2) Traité des Maladies des pays chauds, page 84 et suivantes.

année désolé par des maladies putrides et bilieuses mortelles.

L'analogie de la fièvre jaune avec toutes celles que nous venons d'indiquer, est d'autant mieux marquée, qu'on les observe dans un pays plus chaud et moins humide ; celles qui règnent dans ces dernières régions, près des lieux marécageux, comme à Batavia, Cayenne et Madagascar se rapprochent davantage des fièvres putrides et des fièvres rémittentes et intermittentes pernicieuses, que du *vomito*, avec lequel pourtant elles ont quelquefois été confondues, ce qui n'a pas peu contribué à embrouiller les idées sur ce dernier.

Lorsque la fièvre jaune sévissait le plus fortement contre les nouveaux débarqués, les anciens colons étaient attaqués de fièvres bilieuses doubles tierces ; ces dernières prenaient par fois, chez les nouveaux arrivés, le caractère de la première, et souvent on les confondait dans le début, ce qui prouve beaucoup d'analogie à cette époque de la maladie.

N° XXXI.

L'autorité de tous les praticiens qui ont observé la fièvre jaune, vient à l'appui de mon opinion sur son caractère éminemment gastrique ; car ils conviennent qu'il existe à des degrés plus ou moins marqués ; mais cherchant toujours à la

rapporter aux fièvres que nous avons habituellement sous les yeux, ils y trouvent des symptômes qui les ont engagés à lui assigner une autre place dans nos classifications méthodiques. Ils n'ont pas assez réfléchi à la différence qu'apporte le climat dans la nature des mêmes maladies : cette observation n'avait pourtant pas échappé à la sagacité de Le Roy (1); il dit, que, « les fièvres » sporadiques aiguës, des différens climats of- » frent des variétés très-considérables : il est » clair qu'il y a un vice radical dans tous nos » livres qui les suppose faussement les mêmes » partout, ce qui peut être la source des plus » grandes erreurs ». C'est ce qui a trompé plusieurs auteurs qui ont traité de la fièvre jaune; aussi n'ont-ils eu égard qu'à sa seconde période et à sa terminaison fâcheuse, deux circonstances qui semblent effectivement l'éloigner de nos fièvres gastriques; mais ils s'accordent dans ce point, c'est d'y reconnaître pour caractère principal une affection bilieuse; ainsi, Moultrik (2), Carey (3), Makiltrick (4), Miller (5), Luzuria-

(1) Mélange de physiol. et de médecine, premier Mémoire sur les fièvres, page 223.

(2) Ouvrage cité.

(3) Mémoire cité.

(4) Mémoire cité.

(5) Histoire de la Fièvre jaune de New-Yorck.

da (1), la regardent comme une fièvre bilieuse maligne. Selle (2), Pouppé Desporte (3) la rangent dans la classe des fièvres rémittentes bilieuses malignes et putrides. M. Chevalier trouve qu'elle ne diffère de nos fièvres bilieuses automnales que par sa malignité (4). M. Renaud, d'après ses observations et celles du docteur Arejula, la regarde comme une affection gastrique pestilentielle (5); M. Berthe (6) y reconnaît une irritation vive de l'estomac tenant à une phlogose érysipélateuse, et à une diathèse bilieuse.

M. Poissonnier (7), ancien inspecteur des hôpitaux de la marine, dit que c'est une véritable fièvre bilieuse, dans laquelle les vomissemens viennent toujours de l'irritation, et rarement de plénitude. M. Gilbert se demande si cette fièvre est bien distincte des fièvres bilieuses (8)? Il ajoute ensuite, qu'il y a tout lieu de croire que c'est le *maximum* des fièvres re-

(1) Mémoire cité.

(2) Pyréthol. méthod. page 249.

(3) Ouvrage cité.

(4) Lettres sur les Maladies de Saint-Domingue.

(5) Journal général de médecine. Ventôse an XI.

(6) Ouvrage cité.

(7) Fièvres de Saint-Domingue, page 77.

(8) Histoire médicale de l'armée de Saint-Domingue.

mittentes bilieuses. Elle a toujours été considérée par M. Valentin (1) comme exerçant ses effets sur les systèmes gastrique et hépatique, par suite sur le genre nerveux ; mais n'est-ce pas y reconnaître le caractère que nous lui assignons, que de dire, comme le fait ce médecin instruit (p. 179), « que l'irritation augmentée dans les organes » épigastriques, les vomissemens opiniâtres et » l'ictère la caractérisent spécialement ».

M. Humbolt la regarde comme le produit d'un virus *sui-generis* qui participe à la fois des fièvres gastriques et des fièvres ataxo-adynamiques.

Les symptômes de la première période annoncent, dit M. Marcus (2), une affection spéciale, un dérangement dans les organes digestifs, et dans la seconde, une lésion du système sanguin et irritable; ailleurs (p. 160) le même auteur convient que tous les signes prouvent d'abord l'existence d'une inflammation sourde de l'estomac, des intestins grêles et du système hépatique, genre d'inflammation qui marche rapidement vers la gangrène. Comment peut-on, après un langage aussi positif, émettre une opinion diffé-

---

(1) Traité de la Fièvre jaune d'Amérique, page 174.

(2) Ann. de littérat. médecine étrangère. Août 1810, pag. 155 et 172.

rente, et s'écarter de la véritable route dans laquelle on avait déjàm arché?

En admettant pour caractère principal de la fièvre jaune, l'irritation de la membrane interne de l'estomac et des parties adjacentes, on se rendra facilementraison des premiers symptômes qui signalent son invasion, tels que les douleurs dans l'épigastre, qui paraissent dues à un état de phlogose, puisqu'elles sont exaspérées par une légère pression, ce qui n'a pas ordinairement lieu dans les douleurs spasmodiques, et que la gangrène leur succède, terminaison propre aux violentes irritations. Les vomissemens bilieux, noirâtres, les hémorrhagies nazales sont autant de symptômes de cette phlogose.

Aux autorités et aux faits cités, pour prouver le génie bilieux de cette fièvre, ajoutons, afin de fortifier notre manière de voir, 1°. que le malaise, les frissons, l'inappétence, les douleurs de l'épigastre, celles des lombes, la teinte jaune des yeux, de la langue, l'amertume de la bouche, la sécheresse de la peau, les nausées, les vomissemens et autres symptômes qui signalent l'invasion et la marche de cette maladie lui sont communs avec la fièvre méningo-gastrique; 2°. que, malgré les épiphénomènes qui surviennent dans le cours de la fièvre jaune, l'observation prouve qu'ici, comme dans toutes les

lésions profondes, l'affection principale ne perd jamais son caractère primitif. Lorsque la maladie rétrograde, que le sujet revient par la convalescence à son état naturel, les accidens étrangers sont les premiers à disparaître, et la maladie reprend son type primitif. Cette conversion est bien sensible, la longue durée de la faiblesse des organes digestifs prouve qu'ils étaient le siége de la maladie.

Pourquoi donc plusieurs auteurs, lorsqu'il s'agit de la classer, se mettent-ils en opposition avec la description qu'ils en ont eux-mêmes donnée ? c'est qu'alors ils n'ont égard qu'à son second temps.

N° XXXII.

Sans doute que dans l'état actuel de nos connaissances, on trouvera peut-être qu'il reste encore une lacune à remplir entre la fièvre bilieuse très-intense et la fièvre jaune d'Amérique. Peut-être découvrira-t-on par la suite des intermédiaires qui, en comblant cet intervalle, établiront une liaison sensible entre des objets qui ne paraissent différer que du plus au moins. Si nous avions sur les fièvres des différens climats, des ouvrages aussi détaillés et aussi exacts que ceux que nous avons sur celles de l'Europe, nous serions bien avancés dans cette recherche.

2°. *Marche des symptômes et leur dépendance mutuelle.*

En suivant l'exemple donné par Baldinger, qui a fait une si heureuse application des connaissances physiologiques à l'explication des phénomènes des maladies, nous arriverons plus sûrement au véritable caractère de la fièvre jaune : nous découvrirons comment les symptômes s'enchaînent, se succèdent ; comment ils dépendent les uns des autres, et quels sont ceux qui doivent être regardés comme essentiels (*a*).

Il est impossible d'expliquer les phénomènes pathologiques, autrement que par leurs rapports de ressemblance ou de succession avec d'autres phénomènes mieux connus, ou par la sympathie des organes, sujet sur lequel nous n'avons pas de données fixes.

Chacun des grands systèmes de l'économie

(*a*) Non qu'il soit très-facile de démêler cet enchaînement. Rien ne peut nous apprendre d'une manière positive, a dit *Barthez* *, pourquoi un phénomène en suit nécessairement et constamment un autre ; la difficulté devient plus grande lorsqu'il y a une multitude de symptômes avec des complications plus ou moins nombreuses.

* Nouveaux Élémens de la Science de l'Homme, Discours prélim. page 6.

animale est sujet à des maladies particulières qui se communiquent plus ou moins rapidement de l'un à l'autre, suivant l'importance des fonctions de celui qui est lésé, le nombre et l'étendue de ses rapports : ces lésions peuvent être primitives ou secondaires ; c'est des premières, lorsqu'elles sont vives et profondes, que dépendent communément les symptômes caractéristiques, et les formes déterminées que prend la maladie.

Les organes ayant entre eux des rapports, des connexions plus ou moins immédiates, l'affection de l'un se communique à l'autre, elle y produit du trouble. C'est ainsi, qu'à la faveur de la sympathie bien connue, qui existe entre l'estomac et la tête, entre l'estomac et les tégumens, entre ceux-ci et la sécrétion de l'urine ; on peut, jusqu'à un certain point, se rendre raison des principaux phénomènes pathologiques de la fièvre jaune, tels que le vomissement, la céphalalgie, la suffusion ictérique, la suppression d'urine, etc.

Les plus importans à étudier de ces rapports, pour arriver au siége principal de la maladie, sont ceux qui indiquent la dépendance mutuelle des symptômes ; car les phénomènes pathologiques, comme tous les autres faits de la nature, tiennent l'un à l'autre par une suite continue de rapports nécessaires qu'il est essentiel, mais très-difficile de pouvoir distinguer. Sarcone a très-

bien exprimé cette idée en disant qu'en médecine, comme dans les autres branches de la physique, les faits présentent une chaîne d'objets successifs qui dépendent l'un de l'autre, et qui servent d'origine à de nouveaux faits (1).

N° XXXIV.

Que la nature et l'intensité des accidens de la fièvre jaune, qui se rapprochent souvent de ceux résultant de l'empoisonnement par des substances minérales, ne nous trompent pas sur leur cause et sur la nature de la maladie. Le professeur Chaussier (2), dit avoir vu la dégénérescence spontanée et accidentelle des humeurs, dans quelques affections bilieuses, donner naissance à des symptômes tels qu'on les croyait le résultat de l'empoisonnement. « La fièvre jaune » est, dit-on dans le même opuscule, de toutes » les maladies qu'on a décrites, celle qui pro- » duit les altérations organiques les plus analo-

(1) *Sarcone*, Istor. ragionat. deuxième Partie, page 341. « In medicina, come nel resto de grandi affari della » natura, tutto è una calena di successivi offeti, ciascuno » de quali, siccome da un altro dipende, cosi quasi sempre » ad un altro serve di origine. »

(2) Consultations méd. lég. publ. par M. *Chaussier*. Paris, an X.

» gues à celles observées chez un homme mort » empoisonné par le sublimé (1) ». Tous les médecins qui ont traité des fièvres bilieuses très-intenses dans les climats chauds ont dû être frappés de cette ressemblance.

M. Dalmas, qui regarde la fièvre jaune comme éminemment nerveuse, convient pourtant que s'il est une affection générale à laquelle on puisse la rapporter c'est à l'inflammation de l'estomac (2).

N° XXXV.

Le dégoût, l'inappétence, les nausées, la sécrétion augmentée de la bile, des fluides muqueux et pancréatiques, sont le résultat de l'irritation de la tunique interne de l'estomac, de l'exaltation de la sensibilité organique et de sa contractilité insensible; les vomissemens, le sentiment de constriction qu'on éprouve dans cet organe, les douleurs déchirantes vers cette région, prouvent l'augmentation de la sensibilité animale, de l'irritabilité et l'aberration de toutes les propriétés vitales.

Nous verrons tous les symptômes se lier inti-

---

(1) Consultations méd. lég. publ. par M. *Chaussier*, page 40.

(2) Recherches sur la Fièvre jaune, p. 16. *Dalmas*.

mément à la lésion profonde des organes gastriques ; ainsi les céphalalgies sus-orbitaires sont un effet sympathique assez constant de l'irritation de l'estomac.

Le professeur Richerand (1) a remarqué « que » la fièvre bilieuse l'accompagne d'un mal de » tête atroce ; il a cela de particulier, qui le » fera toujours distinguer de celui qui a lieu » dans les fièvres inflammatoires ; c'est que son » siège est à la partie antérieure de la tête, dans » la région frontale au-dessus des orbites ». Cette irritation de l'estomac est si violente, si rapide et si délétère, qu'elle suffit pour déterminer dans moins de quarante-huit heures une inflammation gangréneuse, capable d'altérer profondément le tissu de la tunique interne de ce viscère comme le démontre l'autopsie cadavérique.

Ne soyons pas surpris qu'un pareil désordre, dans un organe aussi sensible, dont les relations sont si étendues, transmis au cerveau par le système nerveux, cause un grand trouble dans les fonctions auxquelles préside ce dernier organe ; c'est ce trouble qui a fait regarder, par quelques médecins, cette maladie comme essentiellement nerveuse ; il serait effectivement diffi-

(1) Mém. de la Soc. méd. d'émul., Recherches sur les fièvres bilieuses, deuxième année, page 35.

cile, comme le remarque M. Dalmase (1), de se rendre raison de cette multitude d'accidens divers dont la réunion semble impossible, sans supposer une altération profonde du principe vital résidant dans les nerfs ; mais cette altération n'est pas ordinairement simultanée avec celle de l'estomac : cette dernière précède le désordre de l'encéphale.

Les médecins de tous les âges ont été frappés de l'influence remarquable qu'exerce l'estomac sur le cerveau. L'un de ceux qui, dans ces derniers temps, a fait le plus d'honneur à la médecine par l'heureux emploi des connaissances philosophiques et médicales à l'étude de l'homme moral, Cabanis (2), a dit « que de tous les organes essentiels, le cerveau, considéré comme » réservoir commun de la sensibilité, paraît être » celui qui partage le plus vivement et le plus » promptement toutes les dispositions de l'estomac, toutes les impressions que ce viscère est » susceptible de recevoir ». Stoll (3), dont l'autorité est d'un si grand poids lorsqu'il s'agit d'observation, « a remarqué que dans les fièvres bi-

(1) Mémoire cité, page 11.

(2) Rapport du Physique et du Moral de l'Homme, t. 2, page 508.

(3) Méd. prat. t. 2, page 89.

» lieuses les affections de la tête, provenant du » vice de l'estomac et des intestins, étaient plus » graves et plus douloureuses que celles qui » étaient produites par un vice du cerveau lui- » même ». Ailleurs ce médecin dit qu'il y a un mal de tête qui accompagne presque toutes les maladies bilieuses; il semble au malade que sa tête va se fendre (1). Le même auteur et Sydenham ont vu la frénésie dépendre d'un embarras gastrique, et céder à l'administration des vomitifs suivis d'une évacuation de bile abondante.

N° XXXVI.

Le délire, la somnolence, la stupeur, la crainte, l'abattement, les convulsions, le trouble dans les organes des sens, les aberrations de la sensibilité, et tous les accidens nerveux qui ne se manifestent guère qu'à la fin du premier et plus souvent dans le second stade de cette maladie, sont le produit de la réaction de l'encéphale sur les autres systèmes, et probablement aussi l'effet de l'action directe de la cause irritante sur les nerfs de l'estomac.

Dans cette période de la fièvre jaune il n'y a plus de concert, plus d'harmonie entre les différentes parties qui sont sous l'influence du cer-

(1) Méd. prat. t. 1, page 26.

veau, plus de centre d'action ; le ressort qui réglait leurs mouvemens une fois dérangé, le désordre fait des progrès rapides.

Le principe vital qui sert de lien commun, de soutien à toutes nos parties, qui tend à s'opposer à l'action des agens destructeurs, est sans force et sans point d'appui; aussi cette maladie, arrivée à ce degré, offre-t-elle l'exemple d'une décomposition prompte.

Ces signes d'une malignité portée au plus haut point ne se montrent que lorsque la maladie est très-avancée. Cette observation que tout le monde a faite, paraît aussi avoir fixé l'attention de M. Dufour (1).

N° XXXVII.

La faiblesse et l'irrégularité du pouls, les pétéchies, les hémorragies passives, et tous les signes de putridité dont nous avons fait mention, indiquent une atteinte grave portée à l'irritabilité musculaire et à l'action du système sanguin.

Ces symptômes ne se manifestent ordinairement que dans la seconde période de cette maladie ; n'indiquent-ils pas un affaiblissement général de la vie organique et de la force motrice ? ne peuvent-ils pas être regardés comme des effets

(1) Histoire de la Maladie régnante à Livourne en 1804.

assez ordinaires de l'irritation morbifique de l'estomac; elle suffit pour déterminer en moins de vingt-quatre et trente-six heures la gangrène dans la membrane interne de ce viscère. « Tout an-
» nonce, dit Marcus (1), un venin morbifique si
» subtil, qu'il peut dans quelques instans agir sur
» toute l'économie animale. L'élément de cette
» contagion paraît être absorbé avec une égale
» facilité par la peau et l'estomac. »

Le docteur Fordyce (2), dans sa troisième dissertation sur les fièvres, remarque que beaucoup de ces maladies sont à tort qualifiées de putrides, puisqu'elles ne le sont pas essentiellement, et qu'elles ne le deviennent que par l'effet des progrès naturels de la maladie et par suite de l'affaiblissement de l'irritabilité musculaire. J'ai souvent remarqué que la gangrène extérieure survenue à la suite des plaies, donnait lieu à la plus grande partie des symptômes adynamiques.

La pratique de la médecine prouve journellement que la putridité se joint à un grand nombre de maladies, qu'elle les complique, les modifie, sans en changer l'essence primitive, qui s'en trouve seulement altérée; c'est un nouvel élé-

(1) Third. Dissertation on Fever.

(2) Annales de Littérat. méd. tome 11. Juillet 1810, page 14.

ment ajouté à l'affection principale ; il en est pourtant qui semblent dégénérer entièrement de caractère; cette conversion s'observe plus particulièrement dans les fièvres bilieuses, qui, d'après la remarque de Stoll (1), ont une grande disposition à devenir putrides, quand la matière biliforme plus abondante, plus âcre, mêlée plus intimément au sang, n'est pas évacuée par les couloirs convenables. La même opinion se trouve exprimée à l'Aph. 510.

Pringle (2), après avoir décrit la fièvre des hôpitaux, dit « qu'il ne faut pas être surpris de » trouver ses signes et son pronostic communs à » d'autres fièvres, lorsqu'elles sont avancées, » parce que si elle dure long-temps elle corrompt » les humeurs, affecte le cerveau et les nerfs, » à peu près de la même manière que celles qui » tirent leur origine de l'infection ». Quoi qu'il en soit de cette explication, ce que dit ce praticien si justement célèbre, s'applique à la fièvre jaune, laquelle parvenue à son apogée s'associe à d'autres symptômes qui dépendent des désordres qu'elle a produits.

Il est si vrai que la putridité n'est pas un symptôme essentiel à la fièvre jaune, qu'on a

(1) *Stoll*, Aphor. p. 363.

(2) Ouvrage cité, t. 2, p. 106.

observé cette maladie dans la *baie de la Cul* sans qu'il y en eût la moindre trace ; que M. Gilbert en a rencontré bien des exemples au Cap ; que M. Lassus, chirurgien en chef à Santo-Domingo, m'a assuré que pendant qu'il était dans la partie française de cette île, c'était presque toujours sans aucuns des signes qui caractérisent l'adynamie qu'elle s'était offerte à son observation, surtout hors des hôpitaux.

La génération des maladies, l'influence morbifique d'un système altéré sur tous les autres, est encore enveloppée de trop de ténèbres pour que nous puissions être bien fixés sur la manière dont l'affection se transmet de l'un à l'autre, sur les circonstances qui favorisent cette transmission et le temps nécessaire pour qu'elle ait lieu.

N° XXXVIII.

Ces accidens peuvent-ils encore être considérés comme dépendant de l'irritation des organes gastriques ? L'action du plus important de ces organes sur l'économie ne tient pas seulement aux effets nutritifs dans lesquels pourtant il joue le principal rôle, elle dépend primitivement de sa sensibilité particulière, de ses nombreuses sympathies.

L'affection nerveuse la plus légère et la plus

fugitive de l'estomac, a dit Cabanis (1) d'après tous les bons observateurs, suffit souvent pour résoudre à l'instant les forces motrices, ce qui ne peut guère se concevoir qu'à la faveur de l'action nerveuse aussi prompte dans ses effets, qu'inconnue dans sa nature et dans sa manière d'agir.

L'estomac a de tous temps été regardé comme l'un des organes sur lequel les miasmes contagieux exercent préférablement leur action; sans doute, parce qu'il est un des principaux foyers de la vie et de la sensibilité, l'un des plus *impressionnables* et le plus exposé aux influences atmosphériques.

On ne saurait douter que certaines contagions ne semblent avoir une préférence marquée pour le système digestif, telle que celle de la peste, de certains typhus avec ou sans pétéchies, de la fièvre jaune, tandis que d'autres se portent aux tégumens comme les fièvres exanthématiques essentielles, la rougeole, la scarlatine et la variole.

Les vomissemens, quelle que soit la nature des matières rejetées par cette voie, dépendent bien évidemment de l'irritation plutôt que de l'état de plénitude; les stries sanguinolentes qu'on y remarque tiennent à la même cause. Ceux qui

(1) Ouvrage cité, page 579.

savent que cet accident est fréquent à la suite de l'empoisonnement, ne seront pas surpris de le voir ici (*a*).

N° XXXIX.

Quelle peut être la cause immédiate d'une semblable irritation des organes gastriques ? Quand nous ne pourrions pas la découvrir, son existence n'en serait pas moins prouvée : il n'en serait pas moins démontré par l'expérience de tous les temps, comme l'a remarqué le professeur Le Roy (1), qu'elle se représente souvent dans d'au-

---

(*a*) J'ai trouvé avec plaisir, long-temps après avoir livré mon Mémoire à la Société de médecine, dans l'ouvrage du docteur *Thomassin* *, des idées semblables aux miennes. Ce praticien pense aussi, et répète dans vingt endroits de son livre, pages 123, 130, 162, 178, dans sa préface, etc. que le principe ou la base de la fièvre jaune est une phlogose du système gastro-hépatique, qui étend ses irradiations aux parties voisines, et qui exerce sur l'économie animale une influence générale analogue à celle que produisent toutes les phlegmasies fortes et meurtrières. L'auteur dit, à la page 73, « que la fièvre bilieuse, » la fièvre ardente et la fièvre jaune, ne sont qu'une même » maladie, qui ne diffère que par son intensité ».

* Sur la fièvre de Livourne de 1804; sur la fièvre jaune d'Amérique, etc.

(1) Du Pronostic dans les maladies aiguës, page 2 et suivantes.

tres fièvres pestilentielles contagieuses. Il est fort ordinaire de voir les causes déterminantes de ces maladies porter leur impression funeste sur l'estomac ; mais quelle est dans la fièvre jaune la cause la plus vraisemblable de cette irritation ? Stoll dit (1), « que la matière bilieuse peut de-
» venir mortelle de différentes manières, soit en
» enflammant l'estomac et les intestins sur les
» parois desquels elle s'épanche, soit sans qu'au-
» cune inflammation précède, en les affectant
» d'une sorte de gangrène ou de sphacèle ; l'in-
» flammation produite par cette bile âcre est
» vraisemblablement d'une espèce particulière et
» maligne bien différente de celle que l'on doit
» appeler bénigne, et qui guérit aisément par
» les saignées, les émolliens et les délayans ».

Le professeur Dumas (2), en parlant de la bile, observe que celle qui est âcre, irrite fortement les parties qu'elle touche, et qu'elle y développe les accidens nerveux les plus terribles.

Le même praticien assure, dans un autre ouvrage (3), que son influence sur l'estomac est telle, que son excès suffit pour y produire une

---

(1) Ouvrage cité, page 122.

(2) Princ. de physiol. t. 4, page 587.

(3) Doctrine générale des Maladies chroniques, p. 425.

vive irritation et même un genre particulier d'inflammations.

Hildenbrand (1) attribue le passage si commun des fièvres bilieuses à l'état putride et nerveux, ou leur complication avec ces deux ordres de fièvres, à l'absorption de la bile dans les secondes voies. De toutes nos humeurs, dit Zimmerman, la bile est la plus susceptible de dépravation, surtout dans l'été ; on sait, ajoute-t-il, qu'elle devient si acrimonieuse, si pénétrante, qu'elle fait dans le corps tout l'effet d'un poison ; effectivement il en résulte des inflammations, des ulcères, la gangrène (2). Si la bile n'est pas plus abondante en été, dit Pringle (3), elle est au moins plus disposée à la corruption que dans les autres saisons.

Sans parler particulièrement de la bile, les humeurs de l'estomac sont susceptibles d'acquérir un tel degré de dépravation que Morgagni (4) a rencontré des sujets chez lesquels le vomissement de ces matières occasionnait des érosions à l'œsophage. Le même auteur rapporte (5) que

(1) Du Typhus contagieux, traduit par *Gase*, p. 94.

(2) Traité de la Dyssent. par *Zimmerman*, page 43 et suivantes.

(3) *Pringle*, ouvrage cité, page 142, t. 1.

(4) De sedibus et causis morbor. epist. 59, n° 21.

(5) *Ibid.* numéros 17 et 18.

deux pigeons légèrement blessés par un bistouri imprégné de la bile d'un jeune homme mort d'une fièvre tierce avec convulsion, périrent, et qu'un coq qui avait avalé de la mie de pain trempée dans ce suc, périt aussi dans les convulsions.

Il faut quelquefois si peu de chose dans l'estomac de l'homme pour y produire de grands désordres, que nous ne devons pas être surpris de l'état dans lequel on le trouve sur les cadavres des sujets morts de la fièvre jaune. Pour prouver sa grande susceptibilité, Boerhaave cite l'expérience de Bellini, qui a vu un demi-grain de jaune d'œuf pourri produire des éblouissemens, des vertiges, des angoisses inexprimables, enfin tous les symptômes de fièvres nerveuses.

Les matières jaunes et noires rendues par le vomissement ont beaucoup d'analogie avec la bile; elles sont huileuses, poisseuses, surtout lorsque la maladie a fait des progrès; elles laissent sur le linge des taches presque indélébiles; exposées au feu elles dégagent du gaz hydrogène sulfuré. Des expériences directes prouvent qu'elles contiennent une matière résineuse, et d'autres produits semblables à ceux qu'on obtient de l'analyse de la bile (1).

(1) Stubbius efirthe, ou Malign. Fever, page 37.

Ces faits suffisent pour prouver les altérations nuisibles dont la bile est susceptible, les suites fâcheuses que peut avoir son séjour dans l'estomac ; c'est au moins la conséquence assez naturelle qu'il est permis d'en tirer.

La jaunisse, comme l'ont remarqué Bontius (1) et Lind (2), complique presque toutes les maladies aiguës, des climats situés entre les tropiques, où la bile acquiert plus d'activité, où elle paraît secrétée en plus grande abondance.

L'irritation des organes gastriques, qui en est la suite, s'oppose à l'excrétion libre de cette humeur, par le spasme qu'elle détermine dans ses canaux ; d'où son absorption par les sympathiques et la teinte jaune de toutes les parties où ils sont répandus.

N° XL.

La diminution dans la sécrétion des urines est un phénomène nerveux aussi constant que difficile à expliquer, soit qu'on ait recours, pour s'en rendre compte, à une aberration de la sensibilité, mais c'est un fait assez obscur lui-même qui n'explique rien ; soit, comme nous l'avons

(1) *Bontius*, de Medicin. Indo.

(2) *Lind*, Essai sur les Maladies des Européens dans les pays chauds.

indiqué, qu'on la fasse dépendre de l'influence des tégumens sur les reins et la fonction à laquelle ils sont destinés ; il est certain pourtant que la peau est souvent dans un état de sécheresse et de chaleur qui interdit toutes ses fonctions, et qu'il y a dans d'autres cas une transpiration excessivement abondante, qui donnerait une explication naturelle de la diminution dans la sécrétion des urines.

L'on sait que dans l'ordre naturel et le plus ordinaire, les reins semblent être des organes qui peuvent suppléer jusqu'à un certain point aux fonctions de la peau, ce qui suppose dans ces organes des rapports plus ou moins éloignés dont l'existence suffit pour rendre ce phénomène facile à concevoir. Il le devient encore davantage dans les cas où il y a des sueurs copieuses et continuelles.

Ce que nous venons de dire sur la suppression, considérée comme l'un des symptômes caractéristiques de la fièvre jaune, ajoute un dégré de probabilité de plus à notre opinion sur la nature bilieuse de cette maladie. On sait que dans toutes les fièvres de cet ordre ce symptôme est constant et qu'il ne varie que par le dégré. Stoll, que je ne me lasse pas de citer, parce que son ouvrage est un recueil de faits précieux, assure qu'un « signe auquel il savait distinguer les fièvres gas-

» triques lorsque les autres lui manquaient, c'é-
» taient des urines en petite quantité d'un jaune
» très-foncé (1) ». L'indication tirée de leur couleur serait souvent trompeuse dans la fièvre jaune, où elles sont très-variables plus ordinairement limpides dans le début, et chargées, brunâtres vers la fin.

L'exercice de la médecine prouve que cette limpidité des urines s'observe également au commencement des fièvres bilieuses comme l'ont remarqué Houiller (2), Duret (3), Grimaud (4) et d'autres médecins de réputation.

La couleur foncée des urines que nous avons notée comme propre à l'état et au déclin de cette fièvre, est quelquefois assez forte pour imprimer aux linges sur lesquels elle tombe une teinte safranée.

M. Fourcroy (5) avait, il y a long-temps, trouvé, en traitant par l'alcool, le résidu d'urines semblables rendues dans une fièvre bilieuse, une

---

(1) *Stoll*, ouvrage cité, t. 1, p. 50.

(2) Oper. pract.

(3) Annot. cap. de Ict.

(4) Traité des Fièvres, t. 2, page 244.

(5) Mém. de la Société royale de médecine, pour les années 1782 et 1783, première Partie, page 488.

matière résineuse d'un brun verdâtre, pareille à celle qu'on obtient de l'analyse de la bile.

L'exactitude de ces résultats, sur lesquels on avait élevé des doutes, a été confirmée par les expériences de M. Clarion (1) chef de la pharmacie impériale.

N° XLI.

L'on doit être porté à conclure que la marche de cette maladie, l'ordre dans lequel se développent ses symptômes, la nature de ceux qui signalent son invasion, leur rapidité, leur intensité, leur ressemblance avec la gastrite, prouvent une irritation profonde et délétère, fixée principalement sur la membrane muqueuse de l'estomac. Le spasme de cet organe, les vomissemens répétés en épuisant, par des efforts inutiles et déréglés, ce qui reste de force nerveuse en altère encore la source, et achève de jeter le trouble, la débilité dans toutes les parties du système vivant, d'interrompre l'harmonie et l'accord qui doit régner entre elles.

A ce désordre, effet de l'irritation peuvent se rapporter, comme nous avons tâché de le prou-

---

(1) Journ. de méd. chirurg. pharmac. t. 10, messidor an XII.

ver, tous les autres accidens qui viennent compliquer cette fièvre et en masquer le tableau. L'époque la plus ordinaire de leur manifestation justifie ma manière de les envisager.

Je ne dissimule pourtant pas que, dans bien des circonstances, la fièvre jaune ne présente un des nombreux exemples de l'économie animale dans lequel on voit les phénomènes pathologiques s'entrelacer, se croiser, se confondre en quelque sorte, et devenir alternativement effet et cause, sans pouvoir démêler clairement celui dont un ou plusieurs autres ne sont que la conséquence. Ce qui prouve, pour le dire en passant, la liaison des fonctions, leur dépendance mutuelle et la difficulté de considérer trop isolément les lésions des divers systèmes.

N° XLII.

3°. *Durée de cette fièvre.*

La durée de la fièvre jaune se rapproche beaucoup de celle des fièvres bilieuses. Dans le plus grand nombre de cas elle se juge du 7 au 9, rarement elle va jusqu'au 11. Lorsqu'elle a une marche très-rapide, et qu'elle laisse peu d'intervalle entre l'instant de son invasion et celui de la mort, alors elle a beaucoup de rapports avec le *cholera morbus* qui, dans nos climats, fait quelquefois périr dans vingt-quatre heures,

comme j'en ai vu trois exemples. Le professeur Pinel le range parmi les embarras gastriques.

La rapidité plus grande de la fièvre jaune est loin de détruire l'analogie que nous avons trouvée entre elle et la fièvre bilieuse très-intense.

La nature se montre plus énergique et plus active entre les tropiques ; cette énergie productive ne se borne pas aux plantes, elle s'étend aux animaux dont les espèces sont plus fortes, plus grandes, plus vigoureuses et croissent plus rapidement.

La destruction des êtres vivans s'y opère aussi avec une activité proportionnée à celle de leur accroissement. La nature pressée d'agir détruit avec célérité afin de reproduire plus promptement ; l'homme est soumis à l'influence de ses lois ; elles ne se bornent pas à régler les phénomènes de la vie dans l'état de santé, elles président aussi au développement et à la marche des phénomènes pathologiques. J'ai toujours été surpris de la rapidité des maladies dans ces climats, et de la lenteur des convalescences.

L'observation des maladies aiguës qui surviennent dans les temps secs et chauds, dit le docteur Barbier (1), prouve qu'elles ont une marche

(1) Traité d'Hygiène appliquée à la Thérapeutique, t. 1, page 100.

très-rapide ; elles offrent au moment de leur invasion un appareil menaçant de symptômes graves. « Les médecins nouvellement arrivés » dans les climats chauds, ajoute-t-il plus bas, » sont frappés de la violence avec laquelle dé- » butent les maladies, et de la rapidité de leur » marche ».

La fièvre jaune d'Espagne parcourait pourtant ses différentes périodes avec une promptitude aussi grande au moins que celle qu'on lui observe en Amérique.

N° XLIII.

Les mouvemens de la vie dans l'état maladif seraient sans doute assujétis à des lois à peu près aussi régulières qu'elles le sont dans l'ordre naturel, si on ne les troublait pas dans leur marche, si on n'en intervertissait pas la direction.

Nous ne connaissons pas encore assez les premières de ces lois et les modifications dont elles sont susceptibles dans les différens climats, pour bien apprécier l'ensemble des conditions nécessaires et sous l'influence desquelles le trouble pénètre dans nos organes, modifie, abrège ou prolonge la durée de la maladie. Nous ne pouvons savoir à quoi attribuer toutes les anomalies qui surviennent dans la fièvre jaune, et qui peuvent masquer son caractère sans la dénaturer.

Les mêmes variétés s'observent dans les maladies bilieuses.

Il n'y en a peut-être pas une autre, dit Stoll, « qui se plaise à des variations aussi multipliées, » qui se modifient d'autant de manières, étant » d'un caractère vraiment prothéiforme (1) », et ailleurs « on voit clairement, d'après tout ce » qui précède, combien la famille des maladies » bilieuses est étendue, combien leurs variations » et leur complication avec d'autres sont multi- » pliées ». Quarin (2) dit aussi que le caractère insidieux leur est propre ; il n'y a pas de praticien un peu exercé qui n'ait eu occasion de reconnaître leur fréquence, et sous combien d'aspects différens elles se montrent dans la pratique. Selle (3) en a aussi fait la remarque.

N° XLIV.

4°. *Ses causes, tant générales que particulières.*

L'importance de l'étude des causes des maladies a été bien appréciée par tous les praticiens qui ont obtenu l'estime de leurs contemporains

---

(1) *Stoll*, Aphor. 305 et 375.

(2) Traité des Fièvres, etc. par *J. Quarin*, t. 2, page 3.

(3) Rud. pyrétol. méth. p. 108.

et mérité celle de la postérité ; celles dont je vais m'entretenir sont les causes essentielles ou matérielles, les seules dont un médecin sage doive s'occuper sérieusement, celles qui conduisent à la connaissance approfondie des maladies et aux moyens curatifs ; celles qu'il n'est pas permis d'ignorer, et sans l'appréciation desquelles on risque souvent de s'égarer. Le judicieux Zimmerman (1) a dit, qu'un médecin qui ne connaît pas les causes des maladies, ou qui ne peut, au moins avec une certaine probabilité, en déterminer la nature, n'est pas capable de les guérir.

Celles auxquelles on a attribué la fièvre jaune sont en très-grand nombre ; nous allons les parcourir successivement afin de fixer la part que chacune d'elles peut avoir à son développement.

Ces causes sont générales, locales ou individuelles prédisposantes et efficientes, sans nous astreindre à parcourir cette division scolastique.

Nous tâcherons de ne rien omettre d'intéressant.

Cette maladie peut naître spontanément, ou par voie de contagion ; il ne sera pas ici question de cette dernière cause ; je me borne à l'indiquer.

La chaleur tient incontestablement le premier

---

(1) Traité de l'Expérience en médecine, t. 2, p. 3.

rang parmi les causes prédisposantes de cette maladie. Son influence sur la production des maladies bilieuses n'avait pas échappé au génie observateur des médecins de l'antiquité ; mais nulle part elle n'est aussi bien marquée, aussi évidente que dans la fièvre jaune.

Elle a pris naissance au Mexique, entre le 10 et le 25e dégré de latitude septentrionale, et au Brésil vers les 12 et 15e dégré de latitude méridionale ; elle fut long-temps bornée à ces contrées et aux Antilles. Maintenant quelques médecins prétendent qu'elle s'étend depuis le 23e dégré de latitude sud jusqu'au 46e de latitude nord. M. Humbolt, d'après des recherches plus récentes et très-exactes, la restreint à des limites moins étendues. Elle va dans l'Amérique septentrionale jusqu'à Boston, qui se trouve par les 42° 21′ 11″ et même un peu au-delà ; mais il y fait fort chaud dans l'été.

C'est sous le ciel brûlant de la zône torride que cette maladie est fréquente ; c'est là qu'elle revient annuellement ; c'est là qu'on peut dire qu'elle est endémique, puisqu'elle reparaît avec la saison chaude et cesse avec elle ; c'est ainsi que la considère le professeur Le Roy (1).

---

(1) Mél. de phys. et de méd. premier Mémoire sur les Fièvres aiguës, page 221.

A la Vera-Crux, située par les 19° 11′ 52″ de latitude septentrionale, où le *vomito* a fait plus de ravages qu'en aucun autre lieu du monde, les chaleurs sont excessives, les environs d'une aridité extrême, couverts d'un sable mouvant qui s'amoncèle dans différens endroits; il y forme des petits monticules de douze à quinze mètres de hauteur, lesquels réfléchissent une chaleur si considérable, que, le thermomètre centigrade enfoncé dans ce sable pendant les mois de juillet et d'août s'élève, dit M. Humbolt, de 48° à 50°: C'est aussi la saison où la fièvre jaune est dans toute sa force.

Il y a partout une liaison bien sensible entre la marche de cette maladie et les variations de la température atmosphérique. On la voit naître à la Vera-Crux avec les vents de S. E. qui forment l'été de ces climats, s'accroître successivement avec les chaleurs, pour diminuer quand les tempêtes du nord, qui en forment l'hiver, approchent; cesser entièrement lorsque le thermomètre se tient au-dessus de 23 ou 24°. Si les brises du N. E. soufflent plus long-temps, la maladie arrive plus tard et est moins dangereuse; le contraire a lieu si ce sont les vents de S. E. Ces derniers soufflent depuis mars jusqu'en septembre. S'ils continuent au-delà de ce terme,

la fièvre jaune dure plus long-temps et quelquefois ne disparaît pas.

Elle semble bornée aux rivages de la mer, sans jamais s'étendre à une grande distance dans l'intérieur des terres. Comme le sol va toujours en s'élevant, la température s'abaisse proportionnellement, aussi ne trouve-t-on pas cette fièvre au-delà de douze à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer; il semble, comme l'a judicieusement remarqué M. Humbolt, qu'il y ait là une sorte de limite ou de barrière qu'elle ne peut franchir.

Cette différence ne surprendra pas en réfléchissant qu'un sol bas, à l'abri d'une partie des vents par les élévations qui l'environnent, est ordinairement travaillé par des chaleurs étouffantes, tandis que les montagnes qui sont au-dessus du niveau de tout ce qui les entoure, outre la température moins élevée, sont encore rafraîchies par les vents qui y abondent de tous côtés sans obstacles.

Les habitans du grand plateau du Mexique, où la température est de 16 à 17° au-dessus de zéro, et où elle baisse quelquefois jusqu'au point de la congélation, n'y ont jamais eu la fièvre jaune, quoiqu'ils soient par la latitude de la Vera-Crux; car Mexico se trouve par les 19°,

25′, 50″. Lorsqu'ils descendent du plateau pour venir dans le littoral, ils y sont plus exposés que les Européens, parce que ces derniers en passant lentement et graduellement aux latitudes australes en souffrent moins que ceux chez lesquels ce changement se fait brusquement et dans quelques heures.

N° XLV.

La ville du Cap, île Saint-Domingue, où cette fièvre fut si funeste, est située par les 19°, 46′, 30″ de latitude N : il y fait une chaleur dévorante, l'on y respire un air étouffant; elle avait en outre des causes locales, résultat inévitable de l'incendie de cette grande ville et des malheurs de la guerre, ce qui dut contribuer à lui donner plus d'intensité.

M. Trabuc, chirurgien en chef de l'armée du général Leclerc, a observé qu'en l'an 11, la maladie fut moins générale et moins dangereuse que l'année précédente, à cause des brises et des pluies fréquentes qui rafraîchirent l'atmosphère ; le thermomètre se maintint de 3 à 5° plus bas qu'en l'an 10 (1).

Elle avait commencé dans les mois de mes-

(1) Journal des Officiers de santé de Saint-Domingue. Floréal, page 175 ; et prairial, page 238.

sidor et thermidor, sous l'influence d'une température sèche et tres-élevée.

M. Repey, officier de santé, entretenu, de la marine, observa à la Guadeloupe, située par les 15°, 59′ de latitude N, où cette maladie a été très-meurtrière, qu'elle diminua et prit un caractère moins fâcheux lorsque les brises de l'O., dont on était privé depuis long-temps, ramenèrent la fraîcheur (1).

L'on s'est aussi convaincu aux États-Unis qu'elle suivait, pour son intensité, comme pour le nombre de ceux qui en étaient attaqués, les progrès de la chaleur. Il résulte cependant des observations du docteur Carey (2), que les semaines, où l'élévation du thermomètre a été le plus considérable, n'ont pas toujours été celles où il est péri le plus de monde. Les habitans sont si persuadés de cette influence nuisible qu'ils redoutent les feux de la canicule, et que si leurs vœux étaient exaucés, cette saison serait promptement remplacée par le froid qui les affranchit de ce fléau.

---

(1) *Repey*, Dissertation inaug. sur la Fièvre jaune. *Montpellier*, 1807.

(2) Descript. of the malignant Fever of Philadelp. 1794.

N° XLVI.

Lorsque la fièvre jaune a paru épidémiquement sous des zones tempérées dans notre hémisphère, c'est toujours après y avoir été apportée ; elle ne s'y est développée que sous l'influence d'une température brûlante : c'est dans de semblables circonstances que celle qui ravagea Cadix en 1800 s'est manifestée. Depuis le 20 mai que les pluies cessèrent dans l'Andalousie, les chaleurs furent toujours en augmentant.

Dans la première moitié de juillet le thermomètre de Farhenheit se maintint à 85°, et dans le mois suivant il s'éleva au-dessus de 87. Dans le mois d'août il régnait en outre un vent sec et chaud, dont les habitans de Cadix souffrirent beaucoup pendant quarante jours ; ils en étaient si accablés, dit *don Francisco Amleo* (1), qu'ils ne trouvaient de calme que dans le bain ; c'est dans ce même temps que la fièvre jaune y fut introduite et s'y répandit. Elle s'est étendue à Malaga et à Séville dans des circonstances semblables.

---

(1) Précis histor. de la Maladie qui a régné en Andalousie en 1800.

La chaleur, dit aussi M. Palloni, dans la description qu'il nous a donnée de l'épidémie de Livourne, fut la principale cause de son développement (1).

N° XLVII.

La petite île de la Tortue, séparée de celle de Saint-Domingue par un étroit canal, distante du Cap de quatre ou cinq lieues, fut pendant quelques temps exempte de la fièvre jaune, autant par son isolement que parce qu'elle est très-boisée, et journellement rafraîchie par des brises qui y rendent la chaleur moins incommode que sur la grande terre.

Des recherches exactes prouvent que les brises sont devenues rares dans les parties de Saint-Domingue, de la Martinique et de nos autres colonies, dont la cîme des mornes a été, par d'imprévoyans Européens, dépouillée des forêts qui les couronnaient, qui arrêtaient les nues, aspiraient les vapeurs, servaient de conducteurs à l'humidité; aussi le sol y est-il devenu plus aride, les maladies bilieuses plus fréquentes comme l'a remarqué M. Moreau de St. Méry (2).

---

(1) Palloni sulla malathia febrile dominante in Livorne, 1804.

(2) Description de la partie française de Saint-Domingue, t. 2.

On a trop étendu entre les tropiques le précepte très-sage de déboiser un pays pour le sanifier. C'est là qu'il faut respecter les sommets des monts, si l'on ne veut s'exposer à être privé des brises, des fontaines et des ruisseaux qui vont porter la fraîcheur, la fertilité et la salubrité dans les plaines.

Les troupes, qui à l'instant de leur débarquement dans ces régions, furent de suite placées sur des mornes, et isolées, se trouvèrent à l'abri de la fièvre jaune. Un fort détachement de la 66e demi-brigade cantonnée, à son arrivée à la Guadeloupe, sur le morne des bananiers, n'y perdit personne tant qu'il conserva cette position, et qu'il communiqua peu avec la ville.

Don Francisco Balmis (1) a fait la même remarque dans l'île de Cube. Ceux qui se tiennent sur les mornes pendant la durée de l'épidémie, sont épargnés.

Les habitans fortunés des États-Unis préviennent la maladie en se retirant à l'approche des grandes chaleurs dans leurs maisons de campagne.

---

(1) Epidémie d'Espagne, p. 163.

N° XLVIII.

Les vaisseaux mouillés dans la rade du Cap, dont la température est de 3 à 6° moins élevée que celle de la ville, étaient exempts de la maladie tant qu'on retenait les équipages à bord, et qu'on rendait les communications difficiles. Cet avantage n'était pas dû seulement à la température moins élevée, ainsi que nous le dirons ailleurs.

Les vaisseaux de guerre qui partaient des colonies pour repasser en Europe avec des hommes attaqués de fièvre jaune la voyaient diminuer à mesure que l'on s'élevait dans le nord pour chercher les vents variables. Elle cessait entièrement à la hauteur de Terre-Neuve. Le *Héros*, le *Zélé*, le *Foudroyant*, l'*Aigle*, etc. perdirent les colonies à cette hauteur, vers le 48e dégré de latitude, de vingt-cinq à soixante-dix hommes, pendant que dans le reste de la traversée, qui est au moins aussi longue, il en mourait à peine quatre ou cinq, excepté pourtant dans quelques circonstances où les retours ont eu lieu dans le temps des plus grandes chaleurs de l'été; lorsque la maladie ne s'était pas entièrement éteinte, en approchant de nos côtes, elle prenait une nouvelle activité, se communiquait à ceux qui ne l'avaient pas encore eue; c'est en s'entretenant

ainsi, et en prenant une nouvelle force aux atterages, qu'elle est arrivée dans la rade de Brest, où elle a fait périr plusieurs personnes dans le lazaret qu'on avait établi pour recevoir tous les malades venant des Antilles.

Ce qui prouve bien encore que la fièvre jaune ne se propage que dans une température chaude et calme, c'est qu'elle ne s'est pas montrée en Angleterre, quoiqu'il y ait peu de contrées qui s'y soient trouvées plus exposées depuis notre révolution. Lind avait fait la même remarque à l'hôpital dont il était chargé près Portsmouth. Les malades attaqués de fièvre jaune étaient, sans aucun danger, débarqués à leur retour d'Amérique à la fin de l'automne, et aucun d'eux ne répandit la maladie.

N° XLIX.

L'influence de la chaleur sur la marche et le développement de cette fièvre n'est pas moins bien marquée aux États-Unis, où elle disparaît avec l'été, pour ne revenir que l'année suivante, et quelquefois au bout d'un temps plus long, mais toujours dans la saison chaude ; on l'a même vue, pendant les mois où elle est dans toute sa force, perdre beaucoup de son activité et cesser entièrement par l'effet des vents de N. E. ; c'est

à l'excès de la chaleur, dit M. Dalmas, (1) combinée avec l'altération de l'air atmosphérique, qu'il faut rapporter la naissance et le retour de la fièvre jaune dans les zones tempérées, où elle acquiert, suivant lui, un caractère épidémique qu'elle n'a pas aux Antilles et sous la zone torride; il pense que la raison de ce phénomène tient à l'air atmosphérique, qui doit être regardé comme l'agent principal de sa communication, et qui étant moins vicié aux îles, est la cause de cette différence.

Mais peut-il l'être nulle part aux États-Unis, autant qu'il l'était au Cap après l'incendie de cette ville, où toutes les causes d'insalubrité se trouvaient réunies? au contraire, il n'en existait aucune à Cadix, lorsqu'elle s'y est manifestée avec tant de violence.

Le docteur Warren, qui avait fait un long séjour à la Barbade, la plus saine, peut-être, de toutes les Antilles, dit, dans le Traité qu'il nous a laissé sur la fièvre jaune, qu'elle y fut toujours introduite par importation, et qu'on n'aurait pu en soupçonner d'autre cause, puisqu'on n'y trouve ni lacs, ni marais, ni aucune source de miasmes putrides; que l'air y est très-

(1) Recherches histor. et médicales sur la Fièvre jaune, pag. 24 et 30.

pur : cela prouve en faveur de son importation, mais cela démontre aussi que les vapeurs marécageuses et l'humidité sont inutiles à son développement. Si elles jouaient un aussi grand rôle qu'on le prétend, comment pendant les vingt-cinq ou trente années qui ont précédé 1793, ne s'en est-on pas ressenti aux États-Unis, quoique les causes d'insalubrité fussent en plus grand nombre qu'à cette dernière époque, où l'hygiène publique a été perfectionnée ? aussi la dyssenterie et les fièvres d'un mauvais caractère sont-elles devenues bien plus rares qu'autrefois, tandis que le *vomito* est plus commun ; enfin, pourquoi s'est-elle long-temps bornée aux villes commerciales, et ne s'étend-elle qu'à une petite distance des bords de la mer ? Les mêmes causes d'insalubrité existent dans l'intérieur des terres.

N° L.

La chaleur, mais surtout l'humidité, réunies aux miasmes des marais et aux vapeurs qui s'élèvent des matières animales et végétales en putréfaction, ont pourtant été regardées, par les médecins des États-Unis, comme les causes uniques de la fièvre jaune.

Ils ont été jusqu'à nier l'influence de la chaleur, regardée par eux comme une cause accessoire et secondaire, l'humidité et les vapeurs

en étant la cause principale. Cette opinion a été, comme beaucoup d'autres, adoptée et répétée sans un examen assez réfléchi ; peut-être est-elle plus vraisemblable le long des côtes de l'Amérique septentrionale, où différentes causes locales favorisent la génération des fièvres putrides; mais dans ces lieux-là même, la fièvre jaune ne s'y montre que dans les saisons les plus chaudes et les plus sèches, lorsque l'atmosphère est étouffante et tranquille. C'est sous l'influence d'une semblable température que M. Valentin (1) l'a vue naître à Norfolck en 1795; elle avait été précédée d'une chaleur excessive, de grandes sécheresses, sans aucune ventilation. L'année suivante elle reparut dans la même ville avec des symptômes moins alarmans ; elle n'y fut pas aussi meurtrière, et pourtant, ajoute le même auteur, « cette année fut si pluvieuse, » que les terres basses et tout le plat pays furent » inondés ».

Enfin, et c'est toujours le témoignage de M. Valentin que j'invoque, l'un de ceux qui font jouer un grand rôle à l'humidité et aux miasmes des marais, dans la production de cette maladie, ce praticien ajoute « qu'en 1797 la sécheresse fut si remarquable et tellement constante pendant les

(1) Traité de la Fièvre jaune, etc. page 85 et suivantes.

mois de juillet, août, septembre et octobre, que nous eûmes la plus grande difficulté à nous procurer de l'eau, toutes les pompes étant à sec; les chaleurs étaient excessives, et semblables à celles de la zone torride; la fièvre jaune se déclara épidémiquement avec fureur, et offrit des symptômes plus malins et plus insidieux que les années précédentes. » N'est-ce pas là une preuve irréfragable de la part très-grande qu'ont la chaleur et la sécheresse dans la production de cette fièvre, qui ne manque jamais de disparaître à l'arrivée des pluies?

Ce qui a le plus contribué à donner de l'intensité à la dernière épidémie du Cap est, suivant M. Gilbert, la température extraordinairement sèche qui a régné pendant plusieurs mois. Cette remarque n'avait pas échappé à l'observation de Pouppé-Desportes; il avait observé que la saison des pluies avait été suivie, dans les années 1733 et 1734, d'une sécheresse extrême, avec des vents de sud; la fièvre jaune fut excessivement meurtrière jusqu'en 1738, que la température devint très-modérée. Le nombre des malades diminua, et ils guérirent presque tous. A la vérité quelques brumes, et de légères pluies, suivies de chaleurs très-fortes, paraissent donner plus d'activité à la fièvre jaune, et faire dominer les symptômes adynamiques.

Le voisinage des marais produit les mêmes effets; mais plusieurs de ces circonstances n'existaient pas dans des lieux où la maladie a été très-générale et très-dangereuse; et dans d'autres endroits où on ne l'a jamais observée, elles sont réunies au plus haut dégré. N'existaient-elles pas avant 1793, dans plusieurs villes des États-Unis où on n'avait jamais vu cette fièvre, et où les moyens de salubrité étaient plus négligés qu'aujourd'hui? Elle y revient néanmoins assez régulièrement depuis cette époque, quoique les fièvres putrides et la dyssenterie, maladies à la production desquelles les miasmes qui s'élèvent des eaux stagnantes et de la décomposition des corps organisés, contribuent beaucoup, y soient infiniment plus rares qu'autrefois. Si ces mêmes causes étaient susceptibles de faire naître la fièvre jaune, comme on le prétend, elle y serait plus rare aujourd'hui qu'alors : c'est le contraire.

Sans doute qu'après une chaleur et une sécheresse considérables, il reste encore beaucoup d'humidité dissoute dans l'atmosphère, surtout dans le voisinage de la mer. On a remarqué qu'auprès de la ligne, l'évaporation est plus forte que partout ailleurs (1).

---

(1) *Cotte*, Leçons élémentaires de physique, d'astronomie, etc. p. 164 et suiv.; Mémoire de la Société royale de médec. ann. 1784-1785, première Partie, page 204.

Il est vraisemblable que cette humidité et les émanations marécageuses produites par la décomposition des matières végétales et animales exaltées par un haut dégré de chaleur, entrent pour beaucoup dans les changemens physiques que ce climat introduit dans l'organisation des nouveaux habitans; car l'humidité atmosphérique est d'autant plus grande que l'on s'avance davantage vers l'équateur, comme l'a démontré M. Péron, naturaliste de la dernière expédition aux Terres australes. Ce laborieux zoologiste, enlevé trop tôt aux sciences naturelles, dont il eût peut être reculé les bornes, avait constaté que, sous la ligne, l'hygromètre se soutient presque toujours à l'état de saturation extrême; mais si l'humidité et les effluves des marais contribuaient aussi efficacement que la chaleur à la génération de la fièvre jaune, loin de disparaître comme elle le fait dans la saison des pluies, elle devrait acquérir plus d'intensité, se montrer dans les lieux marécageux et très-insalubres, où on observe d'autres maladies graves qui en diffèrent beaucoup.

Pour nier la grande influence de la chaleur dans la production de cette fièvre, on a été jusqu'à dire qu'elle seule n'était jamais une cause de maladie, et qu'elle ne coutribuait presque en rien à la formation de la fièvre jaune.

La première de ces propositions n'est pas moins

inexacte que l'autre ; elle est démentie par les maladies dangereuses que produisent en Egypte les ardeurs du soleil et les vents brûlans du désert, par celles auxquelles les mêmes causes donnent lieu, à la pointe méridionale de l'Afrique, en Abyssinie et dans les déserts de l'Arabie, où il y a si peu d'humidité que les cadavres, loin de se putréfier, se dessèchent et se momifient en quelque sorte. Thevenot (1) rapporte qu'à *Bassora*, à la suite des chaleurs étouffantes de l'été, on voit beaucoup de personnes saisies de violens maux de tête et de convulsions, pour avoir dormi au grand air.

Tout le monde connaît les suites si promptement mortelles du vent brûlant du désert, nommé *Vemoun*, que le chevalier Bruce (2) nous a si bien peint et auquel il fut exposé.

Sans aller chercher des exemples dans les climats lointains et sous des latitudes élevées, n'a-t-on pas remarqué en Europe que des maladies pestilentielles avaient paru dans des étés secs et chauds, sans qu'on pût les attribuer à d'autres causes (3) qu'à cette chaleur sèche.

---

(1) Voyage au Levant, page 313.

(2) Voyage aux Sources du Nil, etc. tom. 4, p. 630.

(3) Diemer Broeck de Pest, lib. 1, cap. 8.

Les anciens, si justes appréciateurs des phénomènes de la nature connaissaient bien les effets fâcheux de cette chaleur dévorante.

Sirius ardor,
Ille sitim morbosque ferens mortalibus agris,
Nascitur, et lævo contristat lumine cœlum.

N° LI.

La chaleur favorise singulièrement la naissance et la marche des maladies contagieuses. Samoelowitz (1) a remarqué, dans la peste de Moscow, que les cuisiniers, les orfèvres, les boulangers, et tous ceux qui, par état, sont forcés de rester près du feu, en furent les premiers attaqués.

Par opposition, on a observé aux États-Unis, que les hommes qui vivent habituellement au milieu des vapeurs qui s'élèvent des matières animales, même altérées, tels que les bouchers, les tanneurs, les corroyeurs, les fabricans de chandelles, de savon, etc. sont exempts de la fièvre jaune, quoique plus exposés aux fièvres putrides; ce sont effectivement les professions qui y disposent le plus fortement. Ambroise Paré avait déjà remarqué, dans la peste qui régna

(1) Mémoire sur la Peste qui, en 1771, ravagea l'empire de Russie.

à Paris en 1565, que les maisons des tanneurs, celles des corroyeurs eurent moins à souffrir.

Si la fièvre jaune et la fièvre putride étaient semblables, elles n'auraient pas de causes différentes; ce qui favorise l'action de l'une ne s'opposerait pas au développement de l'autre. Les hommes occupés aux professions que nous avons indiquées n'en seraient pas exempts.

Plusieurs des pays placés sous l'équateur, quoique très-chauds et assez humides, sont cependant regardés comme les plus sains de la terre, lorsqu'ils sont, comme le Tunkin, la Cochinchine, le royaume de Camboge et d'autres parties de l'Asie méridionale, rafraîchis par des pluies habituelles; c'est le résultat des observations de différens voyageurs et de plusieurs missionnaires dignes de foi, qui ont fait un long séjour dans ces climats (1), et qui ont pu se convaincre que les pluies, en modérant la chaleur, sanifient ces régions brûlantes.

---

(2) *Consultez* l'état actuel du Tunkin, par M. de la *Bissachère*, et publié par *Galignani*, t. 2. *Paris*, an XII. (La Relation de *Pierre Lambert* dans la Cochinchine, en 1659, publ. en 1666, par *Bourgers*, missionnaire); Voyage de Barrow dans la même partie. *Paris*, 1807, traduct. de *Malte-Brun*.

N° LII.

Je ne prétends pas nier l'influence pernicieuse de l'humidité réunie aux miasmes des marais, exaltée par une grande chaleur ; je serais démenti par l'expérience. Ces causes peuvent bien, dans quelques parties de la Nouvelle-Angleterre, faire dominer le caractère putride, mais ce n'est qu'accidentellement, puisque la fièvre jaune peut exister et existe effectivement sans elles ; si elles jouaient un rôle aussi important qu'on l'assure, pourquoi observerait-on plus tôt cette fièvre à Malaga, à Cadix, dans un climat sec et aride, qu'autour des marais Pontins, où il ne fait guère moins chaud, puisque le thermomètre monte à 23 et 24°, et d'où s'élèvent des vapeurs funestes à ceux qui les respirent le soir ? Comment n'en rencontre-t-on pas dans les îles de la Zélande, regardées à juste titre comme l'un des lieux les plus malsains de l'Europe, celle de Walcheren où l'on voit beaucoup de marais coupés d'une multitude de canaux, de fossés remplis d'eau stagnantes et de matières végétales en décomposition, d'où naissent des émanations qui corrompent promptement l'air qu'on y respire, dans laquelle les chaleurs des mois d'août, de septembre et d'octobre sont plus fortes vers le milieu de la journée, que dans le midi de la France,

et où règnent des fièvres d'un mauvais caractère, qui ne ressemblent point à la fièvre jaune ? elles diffèrent même beaucoup des fièvres bilieuses très-intenses.

Pendant cinq ans de séjour dans cette île, je n'ai eu que peu d'occasion d'observer ces dernières fièvres franches et simples ; les rapports qui m'étaient envoyés chaque mois par les chirurgiens-majors me prouvaient qu'elles y étaient rares.

Jamais on n'a dit que les vapeurs des marais et l'humidité donnassent particulièrement lieu aux fièvres méningo-gastriques, et nous avons prouvé que c'était le caractère de la fièvre jaune.

Les grandes crues du Nil sont, pour les habitans de cette contrée, non-seulement le gage de l'abondance, mais encore celui de la santé. Le *causus* y est d'autant plus grave que la chaleur et la sécheresse y sont plus fortes ; ce n'est que dans la saison où elles règnent, que les maladies gastriques dominent (1).

N° LIII.

Si maintenant nous portons nos regards entre les tropiques, nous verrons les endroits où cette

(1) Encyclop. méthod. article méd. *Afrique*, par *Hallé*.

constitution chaude et humide jouit de toute son énergie, où elle exerce toute sa force, affligés fréquemment, non de la fièvre jaune, comme cela devrait être si cette constitution la faisait naître, mais d'autres maladies très-dangereuses avec lesquelles on ne peut la confondre.

A Batavia, ville située par les 6°, 12′ de latitude sud, et coupée d'une multitude de canaux remplis d'eaux stagnantes, plus de la moitié des Européens succombent dans l'année, à des fièvres putrides rémittentes, à des fièvres putrides malignes, etc.

La côte occidentale du Mexique en est exempte, quoiqu'elle ne soit pas moins humide que la côte orientale. On y rencontre, dit M. Humboldt, des fièvres gastro-adynamiques très-dangereuses. A Acapulco les habitans sont tourmentés par des ouragans fréquens; ils respirent un air embrasé et vicié par les émanations putrides qui s'exhalent des mares voisines, dont l'eau croupissante disparaît chaque année et laisse à nu la vase, dans laquelle pourrissent une innombrable quantité de poissons et d'insectes.

Les vapeurs olivâtres qui s'en élèvent sont si épaisses, que le soleil a de la peine à les traverser et à les dissiper; cependant on n'y a jamais vu le *vomito*, si commun sur la côte orientale. Il y

règne des fièvres biblioso-putrides qui attaquent les étrangers.

Je pourrais multiplier les exemples analogues; mais je crois que ceux-ci suffisent pour prouver que l'on fait jouer un trop grand rôle à l'humidité et aux miasmes des marais, dans la production de la fièvre jaune.

C'est toujours dans les climats chauds et sous l'influence d'une constitution sèche et brûlante, qu'elle s'est manifestée et qu'elle a atteint son apogée.

M. Coray (1) dit, à la vérité, qu'au Sennaar, où le chevalier Bruce a fait un assez long séjour, climat chaud et humide, on y trouve la fièvre jaune; mais je ne l'ai pas bien reconnue dans la relation de ce célèbre voyageur. Si nous avons tant insisté sur ce point, c'est que nous pensons qu'on ne saurait trop multiplier les faits lorsqu'il s'agit de détruire des erreurs accréditées.

N° LIV.

Mais enfin n'y a-t-il pas dans l'atmophère des causes directes de cette fièvre; si elles existent, quelles sont-elles? Les vapeurs qui s'élèvent des bords de la mer n'en contiennent-elles pas le

(1) *Hippoc.* Traité des Airs, etc. t. 2, page 34.

germe ? Il est constant que dans tous les lieux où elle s'est montrée jusqu'à présent, aux Antilles, aux Etats-Unis, au Mexique, en Espagne, elle s'est toujours bornée au littoral, ne s'étendant pas au-delà de quinze à vingt lieues dans l'intérieur des terres. M. Volney (1) prétend l'avoir rencontrée à une plus grande distance dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, sur les bords du lac Erie; mais ce voyageur célèbre n'a-t-il pas été trompé par quelques rapports qui ne suffisent pas pour établir l'identité.

D'ailleurs ce lac et plusieurs autres qui sont dans son voisinage, sont si étendus, qu'en retrouvant la fièvre jaune sur ses rives, cela n'infirmerait pas ce que nous avons dit de ses dispositions à ne se montrer que sur les bords de la mer.

Il paraît certain que les affections bilieuses et les calculs biliaires sont plus communs, (abstraction faite de toute autre cause particulière), sur le rivage de la mer et des grands lacs; c'est au moins le résultat des observations de M. Imbert (2), consignées dans les actes de Leipsick.

---

(1) Tableau du Sol de l'Amérique septentrionale, t. 2, p. 310.

(2) Comment. *Leipsick*, t. 7, p. 28.

Zimmerman (1) assure également que ceux qui habitent à Venise sur les bords des canaux, et ceux qui demeurent dans le voisinage de la mer Caspienne, sont sujets à la jaunisse et à des maladies bilieuses. La même remarque a été faite par Chardin (2), relativement aux fièvres si communes sur les rives du golfe Persique.

En partant d'une constitution chaude et humide, le savant Coray (3) dit, dans ses notes sur Hippocrate, qu'elle tend à altérer la bile et à donner lieu à la putridité bilieuse ; « c'est surtout le système hépatique qui paraît être l'origine et qui devient le foyer principal des maladies. C'est-là que règnent les hépatiques et la fièvre jaune. »

Le docteur Rush (4) observe que les fièvres bilieuses sont devenues plus fréquentes en Pensylvanie qu'elles ne l'étaient autrefois. Il attribue ce changement à l'établissement des étangs, des moulins, et à la destruction des forêts.

Quel rapport peut-il y avoir entre ces affec-

---

(1) Traité de l'Expérience en médecine, t. 2, p. 394.

(2) Voyage en Perse, etc. t. 5, p. 297.

(3) Transact. de la Société philosoph. de Philadelphie, t. 2.

(4) Traité d'*Hippocrate*, des Airs, des Eaux, etc. t. 2, p. 34.

tions gastriques, le trouble dans la sécrétion de la bile et les vapeurs qui s'élèvent de la mer ?

Est-ce une cause analogue qui, sous les tropiques fait naître la fièvre jaune ?

Ces vapeurs associées aux miasmes qui s'élèvent du rivage de la mer et du sein de la terre, fortement échauffées par un soleil brûlant, contiennent-elles le germe de cette fièvre ? Les expériences et toutes les tentatives que l'on a faites à ce sujet, n'ont donné aucun résultat satisfaisant.

N° LV.

La nature des miasmes, ces corpuscules invisibles qui altèrent l'atmosphère que nous respirons, sans que nos sens puissent les apercevoir, que la physique expérimentale et la chimie moderne n'ont encore pu saisir, dont les plus laborieux investigateurs de la nature ne peuvent même démontrer l'existence ; leur nature, dis-je, nous est inconnue. MM. Humboldt et Gay-Lussac ont expérimenté qu'un air en apparence très-pur, occasionne quelquefois des maladies fâcheuses. MM. Thenard et Dupuytren ont démontré que deux millièmes d'hydrogène sulfuré, suffisent pour asphixier un chien qui les respire. Tous les eudyomètres imaginés jusqu'à ce jour, pour connaître la pureté de l'air, nous in-

diquent seulement les proportions d'oxigène qu'il contient ; mais c'est-là le point le moins important à connaître pour l'histoire des maladies.

Les autres instrumens nous font connaître ses qualités physiques et nous laissent dans une ignorance complète sur l'existence et la nature des émanations nombreuses qui l'altèrent, puisque l'air le plus infect, pris au coucher du soleil sur les marais Pontins et celui du sommet des Alpes, n'ont pas offert de différences sensibles.

Ce résultat inattendu auquel Cavendish fut conduit par ses ingénieuses expériences, nous ôte pour long-temps l'espoir d'être fixé sur les causes générales de l'insalubrité.

Arrêtons-nous là, où le flambeau de l'expérience ne peut nous éclairer.

Passons maintenant aux causes particulières et individuelles qui paraissent favoriser le développement de cette maladie :

Elles peuvent se rapporter,

A. Au tempérament ;
B. Au sexe ;
C. A l'âge ;
D. A la manière de vivre ;
E. A l'état de l'âme ;
F. A l'habitude.

N° LVI.

A. L'observation de tous les temps apprend que tel ou tel tempérament influe plus ou moins sur la production de certaines maladies ; elle prouve que les sujets chez lesquels la fibre vivante réunit la force à la sensibilité et où elle est susceptible d'une réaction vive et continue, sont ceux qui ressentent le plus promptement et avec énergie, les effets des miasmes contagieux.

On a reconnu que les hommes robustes, ceux d'un tempérament sanguin, les bilieux, chez lesquels le foie et les organes de la génération exercent une grande influence sur les autres systèmes, étaient plus tôt et plus gravement affectés par la fièvre jaune, que ceux d'une constitution lympathique, plus tôt encore que les personnes affaiblies.

Il ne faut pas donner trop d'extension à cette proposition, si l'on ne veut être démenti par l'expérience.

C'est une erreur de croire que tous ceux qui ont une blenorrhagie, un cautère ou un ulcère en seront exempts, je me suis plusieurs fois convaincu du contraire.

Il paraît qu'en général ils résistent plus longtemps à l'épidémie des colonies avant d'en être atteints. Cette observation est conforme à celle

de *Zacutus Luzinatus* (1), de *Sennert* (2), d'*Ettmuller* (3), de *Diemerbrœek* (4) et de *Vicq-d'Azir* (5) qui ont constaté que dans les maladies contagieuses, les pestes et mêmes les épizooties, les hommes et les animaux auxquels on a pratiqué des exutoires en sont souvent à l'abri.

La différence qu'on remarque entre l'intensité de la fièvre jaune, chez le bilieux et chez le pituiteux, ne dépend-elle pas de ce que chez le premier, la bile est plus active et secrétée en plus grande quantité ?

Les anciens colons doivent l'avantage d'en être exempts à l'acclimatement, dont l'effet est de changer la constitution. Les forces digestives et les forces motrices s'énervent, le tempérament primitif s'altère pour faire place à un tempérament lymphatico-nerveux acquis, aussi sont-ils assez généralement mous, étiolés, sans énergie et très-irritables.

---

(1) Opera. prax. Hist. lib. 4, cap. 27, page 605.

(2) Opera. de febr. lib. 4, cap. 5, t. 1, p. 1810.

(3) Opera. med. coll. pract. sect. 15, cap. 12, t. 2.

(4) Traité de la Peste, livre 2, chap. 8.

(5) Moyens curatifs et préservatifs contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes, t. 1, p. 60.

N° LVII.

B. Les femmes, dont la constitution se rapproche assez de celle que nous indiquons, comme propre aux anciens colons, sont un peu moins exposées à cette maladie, il en meurt proportionnellement moins. M. Humboldt assure que celles qui débarquent à la Vera-Crux, ou qui descendent du plateau central du Mexique courent moins de danger que les hommes. La même remarque a été faite dans nos colonies ; elle s'est vérifiée d'une manière plus générale dans l'épidémie d'Espagne ; ainsi à Cadix, en 1800, sur 5810 morts, il n'y eut que 1577 femmes. A Séville, sur 11013, il y en avait 3672, et partout où la fièvre jaune a paru, le nombre des femmes attaquées de cette maladie, a été moins considérable.

Cook (1) et Barrow (2), l'auteur du voyage de lord Macarteney, ont aussi remarqué que les fièvres malignes de Batavia étaient moins funestes aux femmes qu'aux hommes.

---

(1) Premier Voyage autour du monde.

(2) Voyage en Chine, t. 2, page 59.

N° LVIII.

C. Ce que nous venons de dire, de la prérogative dont jouissent les femmes d'être un peu moins disposées à contracter la fièvre jaune, s'applique encore avec plus d'exactitude aux enfans qui ont un tempérament analogue à celui du sexe, et dont le foie, malgré son volume relatif plus considérable, n'a qu'une très-petite partie de l'influence qu'il exercera avec l'âge sur l'ensemble des fonctions. Quelle que soit la cause de cette différence, il est bien certain que nous perdions, proportion gardée, moins de mousses et de novices que de matelots.

N° LIX.

D. L'influence du régime sur la formation de cette maladie ne peut être révoquée en doute. On a toujours vu ceux qui se livraient sans retenue à l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, des fruits du pays, succomber plus promptement que ceux qui usaient avec modération de bons alimens. L'abus des nourritures échauffantes, salées, fumées, fortement épicées, des huileux et de toutes les substances irritantes, dont on est obligé de se servir pendant la traversée, y dispose puissamment. Cette nourriture est encore plus propre à favoriser la forma-

tion de cette maladie dans les pays méridionaux.

Les anciens avaient remarqué que l'usage des alimens salés et échauffans introduisait dans les humeurs un grand degré d'acrimonie ; c'est pour cette raison que l'*éléphantiasis*, maladie presque inconnue aux anciens scythes, qui faisaient un grand usage de lait, n'était si fréquente à Alexandrie que parce que ses habitans se nourrissaient habituellement de diverses espèces de salaisons, fortement épicées (1).

Ici l'analogie tirée de l'anatomie pathologique comparée viendrait, s'il était nécessaire, à l'appui de notre assertion. La bile s'épaissit chez les animaux qui sont privés de végétaux frais.

Glisson (2) est le premier qui ait fait mention des nombreuses concrétions biliaires que l'on trouve pendant l'hiver et la saison sèche dans le foie et la vésicule du fiel des bœufs, qui sont réduits aux nourritures échauffantes, telles que le foin, l'avoine, la paille, etc. Ces faits sont maintenant connus des bouchers qui savent que c'est du mois de novembre à celui de mars que l'on rencontre ces calculs chez les ruminans ; passé ce temps on n'y en trouve plus, lorsque

---

(1) *Galen.* de curat. ad Glaucon, lib. 2, t. 4, page 219.

(2) *Glisson*, Oper. anot. hepat. cap. 7, t. 2.

ces animaux vont paître l'herbe fraîche qui est pour eux un doux laxatif.

Les eaux saumâtres que l'on boit dans les terrains bas, près de l'équateur où l'eau de mer est plus salée, où celle des lacs et des fleuves contient une grande quantité de sel, où comme l'observa Thévenot (1) dans l'Arabie et à Bassora il suffit de creuser à deux brasses pour avoir de l'eau salée : ces eaux, dis-je, ne peuvent-elles pas entrer pour quelque chose dans la production de cette fièvre, puisqu'elle ne se montre que dans le voisinage de la mer ?

L'excès des boissons rafraîchissantes telles que les limonades, les orangeades n'est pas exempt d'inconvéniens. L'abus des plaisirs vénériens, et tout ce qui tend à favoriser la débilité des organes gastriques, facilite le développement et la marche de la fièvre jaune.

N° LX.

E. Une cause prédisposante assez énergique de cette fièvre, c'est la crainte et toutes les passions tristes qui agissent avec énergie sur des hommes transplantés loin de leur patrie, de leur famille,

---

(1) Suite du Voyage au Levant, page 310. *In*-4°. Voyez *Shaw*, Voyage en Barbarie, etc. t. 1, p. 295, traduction française.

dont ils sont séparés par le vaste océan, qui semble, en leur ôtant l'espérance de les revoir, faire naître la nostalgie. Cette maladie, dont les effets débilitans sont d'affaiblir les propriétés vitales, de porter plus particulièrement leur impression sur l'irritabilité musculaire, d'occasionner un resserrement dans l'organe cutané, et la concentration des forces et des humeurs de la circonférence au centre ; ce dernier phénomène, si bien apprécié par la Case et Bordeu, n'avait pas échappé à l'œil observateur de Bichat. Il a dit « que la peur affectait primitivement l'es-
» tomac comme le prouve le resserrement que
» l'on éprouve alors dans cette région (1) ». Je crois que le système hépatique en est au moins aussi promptement et plus fortement troublé, ou qu'elle agit simultanément sur tout le système gastrique, ne sait-on pas que l'ictère succède quelquefois, à un violent accès de colère, à un chagrin vif et cuisant, à des peines cachées, à une terreur profonde, etc.

On remarque dans toutes les épidémies que ceux qui redoutent le plus d'en être attaqués, sont ceux qui y succombent les premiers, malgré

---

(1) *Bichat*, Recherches physiol. sur la vie et la mort, page 79.

les précautions qu'ils prennent pour s'y soustraire.

Rivière, en s'exagérant cette influence de la crainte, assure que dans la peste de Leipsick elle contribua beaucoup à la propager.

Il est certain que dans nos colonies la frayeur, et surtout celle de contracter la fièvre jaune, aura été funeste à plusieurs de ceux qui étaient obligés de s'approcher des hôpitaux, et de donner leurs soins aux malades; par opposition il est probable que plusieurs malades ont dû leur rétablissement plus prompt, et peut-être en partie leur guérison à leur translation à bord au moment du départ, et à l'espérance de revoir dans peu les objets de leurs affections.

N° LXI.

F. Les différentes causes prédisposantes, dont nous venons de faire l'énumération, ne sont pas tellement particulières à la fièvre jaune, qu'elles ne puissent convenir à d'autres maladies.

Elles sont ordinairement sans effets si, par une modification particulière des organes, les sujets qui y sont exposés n'ont été en quelque sorte disposés à recevoir leur impression nuisible; ou s'ils y sont devenus insensibles par l'effet de l'habitude, c'est par cette dernière rai-

son que, dans le plus grand nombre des cas, les négres et les anciens colons la bravent impunément.

L'homme jouit du privilège de vivre et de se pérpétuer sous toutes les latitudes; mais il achète d'abord cette faculté au prix de sa santé, et ne la recouvre qu'après avoir éprouvé dans son tempérament, dans ses organes, des modifications qui ne s'opèrent jamais sans trouble, et dont le résultat, lorsqu'il n'y succombe pas, est de le mettre sans danger en rapport avec le nouvel ordre de choses dans lequel il va vivre; c'est ce qui constitue l'acclimatement.

Qu'importe alors l'insalubrité des lieux où nous vivons, le long séjour en rend nulles toutes les impressions, ou les affaiblit tellement qu'on ne s'en aperçoit pas, tant est grand, sur l'organisation vivante, l'empire irrésistible du temps et de l'habitude; c'est ce qui a fait dire à Hippocrate, « qu'on était moins incommodé des choses » auxquelles on est depuis long-temps accou- » tumé, quoique plus nuisibles, que de celles » dont on n'a pas l'habitude » (1).

Bichat a trop restreint l'influence de cette dernière, en la bornant, comme il l'a fait, à la vie animale; elle modifie également la plus grande

(1) *Hippocr.* Aphor. lib. 2, n° 50.

partie des fonctions qui président à la vie organique ; elle semble nous soustraire aux lois de la nature pour nous assujétir aux siennes.

C'est à elle que nous devons l'inappréciable avantage de vivre sous les latitudes les plus opposées, de braver impunément, comme l'a dit M. Alibert, l'insalubrité des saisons, l'inclémence des élémens, le souffle impur des vents délétères, et les miasmes corrupteurs qui s'élèvent sous nos pieds et planent sans cesse sur notre tête.

Cette faculté relativement à la fièvre jaune, est-elle la même pour celui qui se trouve dans un autre pays que le sien et dans lequel cette maladie règne ? Se conserve-t-elle long-temps ? Il est certain que les habitans de la Vera-Crux, qui restent sans danger dans leur ville pendant l'épidémie, sont exposés à la contracter s'ils vont à la Havane ou dans une autre colonie, et réciproquement de ces derniers s'ils vont à la Vera-Crux.

J'ai long-temps douté de l'exactitude de ce fait, lors-même qu'il m'était assuré par un médecin qui avait exercé plusieurs années dans l'île de Cube. Il ne fallait rien moins, pour lever mes doutes à cet égard, que l'autorité de M. Humboldt, étayée de celle de M. Michaux (1) et de

(1) Voyage à l'orient des monts Alleghanys, page 10.

celle de M. Robin (1), qui ont fait des remarques analogues. Le docteur Pugnet (2) a aussi constaté que les habitans de Sainte-Lucie, qui vont dans les îles voisines, sont exposés à contracter la fièvre jaune, dont ils sont exempts chez eux.

Dans toutes les villes de l'Amérique septentrionale, les habitans aisés sont obligés, pour s'y soustraire, de se retirer dans leurs maisons de campagne; mais s'ils reviennent à la ville avant que la maladie ait cessé, ils courent plus de danger que s'ils ne l'avaient pas abandonnée.

Cependant, parmi les anciens colons français réfugiés aux Etats-Unis, il y a eu peu de victimes de la fièvre jaune, quoiqu'ils ne prissent aucunes précautions pour l'éviter, comme le disent MM. Valentin et Dalmas.

N° LXII.

Un phénomène bien digne d'attention, relativement à cette maladie, dont je ne sache pourtant pas qu'aucun médecin ait fait mention, c'est

---

(1) Voyage dans l'intérieur de la Louisiane et de la Floride, t. 1, page 166.

(2) Recherches sur les fièvres d'un mauvais caractère, p. 346.

qu'elle ne devient générale et n'attaque indistinctement tous les habitans d'une contrée, qu'au-delà des tropiques, où son caractère contagieux n'est plus guère contesté.

En examinant comparativement le climat et les grands phénomènes météorologiques sous l'une et l'autre de ces latitudes, peut-être découvrirons-nous la raison de cette différence? Alors nous aurons fait un pas de plus dans la recherche des causes générales de cette fièvre.

Entre les tropiques et sous la zone torride, où, comme l'ont remarqué plusieurs physiciens et dernièrement M. Humboldt, la température ne varie que de quelques degrés, excepté sur les montagnes, où la pression barométrique, les courans électriques, les pluies, les orages, les marées, la direction des vents, et où tous les autres phénomènes météorologiques se succèdent avec une immuable uniformité pendant toute une saison, sans que cet ordre de succession, aussi constant qu'inaltérable, soit jamais troublé comme il l'est dans nos climats tempérés.

L'homme ainsi habitué à des impressions semblables, toujours uniformes pendant six mois, et à une température qui ne varie que de quelques degrés, supporte difficilement les moindres variations dans l'atmosphère, s'il s'éloigne de chez

lui, tandis qu'en y restant il a peu à redouter des chaleurs auxquelles il est accoutumé.

C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer la facilité qu'ont les habitans de la Vera-Crux, à contracter le *vomito* lorsqu'ils vont à la Havane. Ce changement suffit pour accroître leur impressionnabilité.

La susceptibilité des hommes de ces contrées est telle, qu'à Guayaquil, dont la température se maintient constamment entre 28 et 32 degrés, les habitans se plaignent lorsqu'elle baisse jusqu'à 24 degrés.

Des changemens qui seraient nuls pour un habitant des zones tempérées, produisent chez eux des altérations sensibles : est-ce à la suppression subite de la transpiration qu'il faut les attribuer ? L'on sait depuis Sanctorius (1), qu'en été et dans les pays chauds, cette suppression a de bien plus grands inconvéniens que dans l'hiver et dans les régions froides ou tempérées. Le refroidissement de l'organe cutané est regardé par plusieurs médecins, comme une des causes efficientes de la fièvre jaune ; il doit agir avec plus d'énergie sur des hommes dont les pores sont toujours ouverts et la transpiration très-abondante, qui doivent en s'éloignant, résister, non-seulement au chan-

(1) *Sanctorius*, medic. stat. sect. 2, Aph. 35.

gement de température, mais encore aux impressions nouvelles dues à la différence des *circumfusa*.

Dans l'Amérique septentrionale, comme à Philadelphie, New-Yorck, l'on voit succéder à un été presqu'aussi chaud que celui des Antilles, (le thermomètre s'y maintient à 24 degrés) un hiver qui approche de celui du nord de l'Allemagne : à Cadix et à Malaga la chaleur de l'été ne s'éloigne guère de 22 à 24 degrés, mais le froid de l'hiver est souvent assez rigoureux pour que le mercure descende jusqu'au-dessous de zéro, ce qui donne toujours une différence de 20 à 24 degrés au moins, entre l'une et l'autre saison. Celle de nos colonies ne va pas au-delà de 5 à 6 degrés ; celle du Mexique est encore moindre. N'est-ce pas à cette uniformité d'impressions que les nègres, les colons, les habitans de la côte du Mexique, doivent l'avantage d'être exempts de la fièvre jaune, maladie ordinaire à leur pays ; tandis qu'en Europe et aux Etats-Unis, où l'on peut la regarder comme exotique, il succède aux chaleurs de l'été, un froid très-piquant qui semble retremper la constitution de ses habitans, et les rendre susceptibles de la contracter ?

Les mutations opérées dans l'économie animale par ces grandes variétés de température, sont cause de la susceptibilité des individus de

ces régions, à contracter de nouveau cette fièvre.

Toutes les parties vivantes qui étaient dans un état d'inertie et de relâchement, recouvrent par suite de l'impression du froid, leur vigueur tonique, mais aussi une constitution toute prête à recevoir l'impression fâcheuse d'une température élevée.

Chaque hiver s'oppose à l'altération lente et continuelle qui résulte d'une chaleur forte et permanente.

Cette fièvre, une fois introduite dans un pays, devient d'autant plus générale et plus funeste qu'il y a moins d'uniformité dans la température, et une différence plus grande entre les saisons.

Au Mexique, comme aux Antilles, quelque nuisible que soit la chaleur et les autres causes d'insalubrité, on cesse d'y être sensible par l'effet de l'habitude.

En Espagne, comme dans l'Amérique septentrionale, où il y a une différence considérable entre l'une et l'autre saison, nos organes conservent une susceptibilité qui les dispose à contracter des maladies, à la production et au développement desquelles la chaleur a la plus grande part.

N° LXIII.

5°. *Manière d'agir de ces différentes Causes.*

Essayons de déterminer de quelle manière la chaleur, que nous regardons comme la principale de ces causes, agit dans la production de cette fièvre, en observant qu'il faut faire autant d'attention à la durée de son application qu'à son intensité, et qu'on ne doit pas attribuer isolément la fièvre jaune à telle ou telle de ces causes. C'est la combinaison de plusieurs d'entre elles qui forme le véritable point de vue sous lequel nous devons les considérer.

La chaleur paraît indispensable à la génération et à la propagation des miasmes contagieux; le froid leur est contraire, il les anéantit tout-à-fait, s'il est considérable. Le calorique dispose le corps à recevoir la matière contagieuse; il augmente son activité, favorise son expansion, la met en mouvement, la porte à se répandre et à se propager; aussi se communique-t-elle promptement en été et dans les climats méridionaux : cette disposition est surtout évidente pour la fièvre jaune, qui, pour son développement, exige une température plus élevée.

N° LXIV.

La lumière contribue-t-elle à sa formation? Peut-elle être considérée comme une de ses causes? Cette question ne peut être d'une grande utilité.

L'on sait que la lumière et le calorique agissent simultanément, et que dans une multitude de circonstances leurs effets sont semblables et doivent se confondre, comme l'a démontré l'un de nos plus grands chimistes (1).

Un observateur très-distingué, le comte de Rumford (2), qui a fait du calorique l'objet particulier de ses recherches, attribue les changemens opérés dans les corps exposés aux rayons solaires, à l'action seule du calorique et non à sa combinaison avec la lumière, comme d'autres physiciens le pensent. On ne peut cependant douter qu'elle n'en exerce une très-évidente sur les corps organisés, indépendamment de la chaleur; l'une et l'autre, si elles durent un peu de temps ou si elles ont beaucoup d'intensité, occasionnent, chez ceux qui n'y sont pas accoutumés, une débilité excessive.

---

(1) *Bertholet*, Statique chimique, t. 1, page 133.

(2) Mémoire sur la Chaleur. *Paris*, an XIII.

M. John Howship (1) a vu à Minorque, de jeunes soldats, nouvellement arrivés d'Angleterre, tomber tout à coup dans les rangs, accablés par la chaleur du soleil.

L'insolation peut donner lieu, d'après Selle (2), à une sorte d'apoplexie solaire. Derham rapporte dans sa Théologie physique, que le 8 juillet 1807 la chaleur fut si forte qu'elle fit périr dans une province d'Angleterre plusieurs moissonneurs et même des bœufs.

La chaleur paraît d'abord agir sur tout le système, ainsi qu'une puissance stimulante, dont les effets ne tardent pas à jeter la force motrice dans l'épuisement, comme le prouvait la faiblesse, le tremblement des membres, la pâleur de ces jeunes militaires et de ces cultivateurs qui restaient plusieurs jours dans un état de langueur, lorsqu'ils n'avaient pas succombé tout à coup.

L'effet simultané de la lumière et du calorique, sur l'européen arrivant entre les tropiques, est d'exciter d'abord les propriétés vitales, de précipiter la respiration, d'activer la circulation;

---

(1) Réflexions et Observations concernant la chaleur solaire, Annales de littérature médic. *Kluiskens*, mars 1811.

(2) Pyrétolog. page 138.

mais surtout celle du système capillaire, ce que prouve la vitesse du pouls, la rougeur et la turgescence de l'organe cutané, le gonflement des veines extérieures, etc.

Si la chaleur continue, les forces constamment appelées et disséminées au dehors, ne peuvent acquérir l'énergie qui naît de leur concentration, et par fois de leur balancement alternatif entre le centre et la circonférence.

Pour que la respiration se fasse librement il faut qu'une quantité donnée d'air atmosphérique pénètre les poumons dans un temps déterminé; si celui que nous respirons est très-rarifié par la chaleur, il devient plus rare, il en entre donc moins dans le même espace de temps; et pour que l'équilibre se maintienne, les respirations doivent être plus fréquentes, ce qui les rend pénibles.

Un autre produit de l'influence des climats chauds, c'est le relâchement des solides; la fibre musculaire semble s'alonger, elle perd son ressort, son irritabilité, son énergie; la peau ne conserve qu'une petite partie de la tonicité, si nécessaire à l'exercice de ses fonctions, devenue par l'irritation qu'elle éprouve dans le commencement l'aboutissant vers lequel se dirigent les forces, les humeurs et le torrent des oscillations : cette vicieuse direction s'accompagne de

sueurs continuelles et très-abondantes, lesquelles ne tardent pas à épuiser les nouveaux arrivés; cet épuisement contribue encore à les accroître : le moindre travail, la plus légère fatigue les rend excessives; le repos absolu et le sommeil ne les suspendent même pas entièrement. Tous les fluides semblent abandonner le centre pour se porter à la circonférence, où il se fait une exhalation considérable aux dépens de toutes les autres sécrétions qui diminuent proportionnellement. Ces phénomènes sont suivis de faiblesse d'estomac, d'inappétence, et d'un commencement d'irritation dans ce viscère, tant par ces différentes causes, que par le défaut de sérosité, ce qui augmente l'énergie des sucs gastriques et bilieux.

Le divin vieillard a fait cette remarque sur l'influence des climats chauds; il dit « que la » partie la plus aqueuse et la plus ténue du sang » et de la bile se consume, et qu'il n'en reste » que la partie la plus épaisse et la plus âcre : » or, une pareille disposition des humeurs pro- » duit ces maladies »; il vient de parler de fièvres ardentes et d'affections mélancoliques (1).

De tous ces accidens découlent les mauvaises

(1) *Hippocrate*, des airs, des eaux et des lieux, trad. de *Coray*, p. 61, n° 67.

digestions ; la nutrition et l'assimilation se font mal, le chyle n'est pas bien élaboré, la respiration, comme nous l'avons dit, est moins libre, moins étendue, d'où hématose incomplète, sang moins oxigéné, moins excitant ; d'où encore trouble dans les sécrétions et les excrétions, humeurs mal élaborées, peu animalisées, carbonisation plus grande du sang. Le système pulmonaire destiné peut-être avec le foie à débarrasser ce fluide de cet excès de carbone, ayant peu d'action, il faut que le foie acquière un surcroît d'énergie d'où résulte une sécrétion plus considérable de bile et des qualités plus stimulantes dans cette humeur.

Lorsque le fluide atmosphérique, dit le docteur Barbier (1), reste « sec et chaud, les ma-
» ladies bilieuses deviennent dominantes. Les
» symptômes qui les caractérisent annoncent un
» développement des propriétés vitales de l'ap-
» pareil hépatique et une congestion sanguine
» formée sur cette partie. Aussi le foie est-il
» dans une sorte d'orgasme, la sécrétion de la
» bile plus active et excessivement abondante » ;
il s'en fait des évacuations spontanées. L'effet d'une grande chaleur produit peut-être sur les sécrétions et excrétions animales des effets

(1) Ouvrage cité, t. 1, page 102.

analogues à ceux qu'elle opère sur les sucs des végétaux. On a remarqué que lorsque l'air est sec et chaud la proportion des principes volatils résineux et extractifs augmente considérablement, les mêmes plantes aromatiques qui donnent alors beaucoup d'huile essentielle en fourniraient peu si l'air était humide et froid.

N° LXV.

Les faits les plus certains et les observations les plus multipliées nous ont appris que l'action augmentée des organes accroît aussi proportionnellement l'énergie et l'activité des fluides qu'ils élaborent, qu'elle les dispose à des altérations plus promptes et dénature l'ordre de leur influence sur le système, et qu'à son tour l'extrême vitalité de ces humeurs ou l'excès des qualités qui leur sont propres, augmente la sensibilité des organes et leur action, laquelle se trouve toujours relative à l'énergie de leurs stimulans. Cette disposition explique la fréquence des maladies bilieuses dans les pays chauds et la naissance de la fièvre jaune entre les tropiques, ses ravages dans les saisons chaudes chez les sujets qui ne sont pas habitués à cette température.

N° LXVI.

Un officier de santé, entretenu, de 1re classe, au port de Rochefort, M. Brochot (1) a donné dans sa thèse une explication assez ingénieuse des changemens que produisent les climats chauds sur l'espèce humaine, et de leur influence sur la production de la fièvre jaune : la quantité d'air inspiré dans un temps donné est moindre sous les tropiques, par conséquent moins d'oxigène absorbé, la décarbonisation du sang étant en raison directe de cette quantité d'air inspiré doit aussi être moindre sous l'équateur ; c'est à cet excès de carbone que M. Brochot attribue la fièvre jaune. Si les nègres en sont exempts, ils doivent, dit-il, cet avantage à la couleur de leur peau, qui absorbe, avec la lumière, le calorique et l'oxigène.

Les belles expériences d'Herschel ont effectivement prouvé que les rayons lumineux étaient conducteurs du calorique. L'union de ces deux fluides est si intime qu'il est encore douteux, pour beaucoup de physiciens, s'ils ne forment pas un seul et même corps, confondu par plu-

(1) Considérations générales sur quelques maladies particulières aux marins, par M. *Brochot. Montpellier*, an 1811.

sieurs propriétés communes. La peau devient ainsi pour eux un organe oxigénant supplémentaire, qui remplace en partie les poumons et maintient les fonctions dans l'équilibre. Ces mêmes nègres transplantés au nord deviennent sujets aux maladies inflammatoires dépendant d'un excès d'oxigène.

Outre les erreurs dans lesquelles on risque de tomber en faisant des applications trop rigoureuses des lois physico-chimiques à l'économie animale, il y en a ici une contre les principes les plus modernes de la première de ces sciences : il résulte des expériences récentes faites par MM. Leslie (1) et Rumford (2) sur le calorique, qu'un corps noir placé dans une atmosphère, dont la température est plus basse que la sienne, émet plus de calorique qu'il n'en absorbe, les échanges sont à son désavantage ; c'est le cas où se trouve le nègre transplanté dans les pays froids, lequel, loin d'avoir plus d'oxigène, d'après l'hypothèse de ce jeune médecin, devrait au contraire en perdre par cette voie ; c'est par cette raison que les vêtemens noirs sont plus froids, en hiver et à l'ombre, que les blancs. Ce dernier fait

(1) Traité élémentaire de phys. par *Haüy*, t. 1, p. 111.

(2) *Rumford*, Mém. sur la Chaleur. *Paris*, an XIII.

conduirait à une conséquence toute contraire à celle que M. Brochot en déduit pour l'accommoder à son hypothèse.

Puisque les corps noirs perdent plus de calorique qu'ils n'en absorbent, les nègres devraient être dans le nord sujets à des maladies dépendant du défaut d'oxigène ; car d'après le raisonnement rapporté, ils en perdent par l'organe cutané, tandis qu'ils en absorbent par cette voie dans les pays méridionaux ; mais comme toutes les conjectures déduites des lois physiques que l'on propose pour expliquer les phénomènes pathologiques, quoiqu'assez ingénieuses, sont plus ou moins vagues et peu satisfaisantes, on est bien libre de choisir ou d'en imaginer de nouvelles.

Ce que nous avons dit de l'influence du tempérament, de l'âge, de la manière de vivre sur la production de la fièvre jaune, n'a pas besoin d'autre explication.

N° LXVII.

6°. *Sa terminaison.*

Pour traiter méthodiquement les maladies, comme pour les bien connaître, et pour être en état d'asseoir son pronostic, il est nécessaire de savoir de quelles manières elles se terminent

lorsque la nature est abandonnée à elle-même, et quelle est leur solution spontanée la plus avantageuse.

Lorsque la fièvre jaune a une issue heureuse, c'est le plus ordinairement par une diarrhée modérée de matières bilieuses qui survient du 5 au 7, ou du 7 au 9 avec rémission, moiteur générale à la peau, urines plus abondantes.

L'ictère qui commence à se dissiper à cette même époque, présage une guérison prochaine.

Une abondante excrétion d'urine épaisse et sédimenteuse est un signe favorable, qui rarement juge seul cette maladie.

Les sueurs sont quelquefois critiques, lorsque la maladie n'est pas très-grave, et lorsqu'elles surviennent le quatrième ou le septième jour, qu'elles s'accompagnent de soulagement, que la chaleur diminue et que la fièvre est moins forte. C'est ainsi que se terminait celle observée à bord de plusieurs bâtimens dans la baie de la Cul; mais il faut se défier de cette évacuation s'il y a des symptômes adynamiques, si elle est trop abondante ou partielle.

Les hémorragies qui surviennent dès le début procurent quelquefois du soulagement, mais jugent rarement et encore d'une manière incomplète. Une des terminaisons les plus avantageuses, mais la plus rare, est celle qui a lieu par des érup-

tions cutanées, par des espèces de furoncles ou des dépôts superficiels ; il est rare dans ce cas que les malades soient exposés à des rechutes. La convalescence est plus sûre sans être plus longue.

N° LXVIII.

7°. *Pronostic.*

Cette partie importante de la science médicale, celle qui caractérise plus particulièrement le grand médecin, cette sorte de divination qui, par les leçons du passé, lui apprend ce qu'il doit craindre ou ce qu'il peut espérer de l'avenir, et lui fait d'avance annoncer ce qui sera par ce qui a déjà été, mérite bien que nous en fassions mention. J'y insisterai avec d'autant plus de plaisir, que j'ai été à portée de faire des remarques qui prouvent l'exactitude rare et l'éternelle vérité de plusieurs sentences du vieillard de Cos. L'on me pardonnera d'en citer quelques-unes, en les rapprochant des observations récemment faites sur la fièvre jaune ; c'est prêter un nouvel appui à l'exactitude de ces dernières.

Cette fièvre paraît soumise à l'influence des jours critiques, comme le démontre la lecture des observations particulières, desquelles il résulte que, dans les cas les plus ordinaires, elle se juge du 5 au 7, ou du 7 au 9.

Le pronostic à porter, d'une maladie qui a fait périr au Cap les cinq sixièmes de ceux qui en étaient attaqués, qui enleva dans une saison les trois quarts de l'armée anglaise, qui sur trois mille sept cents hommes de troupes débarquées à la Guadeloupe sous les ordres du capitaine-général Richepense, en moissonna deux mille neuf cents, qui à Cadix en 1800 enlevait vingt malades sur cent, quarante en 1804, le même nombre à Xérès, et soixante pour cent à Séville en 1801, qui fait ordinairement périr dans moins de sept jours, quelquefois en soixante heures et même dans six ou sept, comme le rapporte M. Berthe (1); le pronostic d'une pareille maladie, dis-je, ne peut qu'être très-fâcheux, quoiqu'elle ne se présente pas partout avec un caractère aussi alarmant.

Dans l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu à la Vera-Crux, sur vingt-sept mille neuf cent vingt-deux malades entrés dans un espace de temps assez long il n'en est mort que cinq mille six cent cinquante-sept. Il est vrai qu'ils n'étaient pas tous atteints de fièvre jaune.

La proportion des morts est plus considérable dans la Pensylvanie et la Virginie; elle l'est en-

(1) Ouvrage cité, page 79.

core bien davantage dans la Caroline, surtout pour les étrangers. M. Michaux (1) rapporte que dans l'année de son arrivée à Charlestown en 1802 les quatre-cinquièmes moururent : (elle n'était pas aussi funeste pendant que j'y étais).

L'altération profonde des organes gastriques rend cette maladie extrêmement dangereuse, parce que la nature ne peut, comme le remarque Barthez (2), exciter le concours puissant et simultané des forces vitales d'un organe si important, dont la puissance est altérée, concours nécessaire pour opérer la solution de la maladie.

Le pronostic est d'autant plus fâcheux, qu'il y a un plus grand nombre de fonctions et d'organes lésés ; que l'action des puissances nuisibles et délétères a été plus forte, et que le sujet a été plus long-temps soumis à l'action des causes prédisposantes.

Lorsqu'aux violentes douleurs de tête, à celles de l'épigastre par lesquelles débute la fièvre jaune, se joignent celles des reins avec des yeux enflammés, le premier degré est plus court ; mais les malades courent un plus grand danger.

« Les maladies qui s'annoncent par de très-

(1) Ouvrage cité, page 9 et suiv.

(2) Nouv. élém. de la Science de l'Homme.

» vives douleurs de reins sont extrêmement dan-
» gereuses (1) ».

Les vomissemens qui n'étaient pas suivis de soulagement étaient d'un fâcheux présage (*a*).

Lorsqu'elles débutent par le vomissement de matières noires suivies ou accompagnées de hoquet, les malades vont rarement jusqu'au second jour, et ne passent pas le troisième (*b*).

Les déjections noires, poisseuses, fétides, sont du plus mauvais présage dans le commencement. M. Dalmas (2) n'en a jamais vu, soit aux États-Unis, soit à Saint-Domingue, échapper à ce symptôme joint à la suppression d'urine (*c*).

La suppression subite de la diarrhée, vers le troisième ou quatrième jour, est du plus mauvais augure; elle est souvent suivie d'un état

---

(1) Coaques, sect. 3, n° 6.

(*a*) Le vomissement qui tourmente inutilement le malade, sans lui procurer aucun soulagement, est nuisible et symptomatique. *Le Roi*, Pronos. page 154.

(*b*) Tout vomissement noir est un signe des plus fâcheux. Coaq. sect. 3, numéros 14 et 16. Le hoquet et les yeux enflammés, après le vomissement, sont d'un mauvais augure. Aphor. 3, sect. 6 et 7, n° 59.

(2) Mém. cité, page 76.

(*c*) Les déjections les plus funestes sont les noires. Prénotions, n° 52. Coaq. sect. 3, n° 384.

comateux ou de délire. Une fausse apparence de bien-être, venu presque subitement sans avoir été préparé, n'annonce rien que de très-fâcheux, dans le cours ou vers la fin de la première période (*a*); c'est un calme trompeur et perfide. On y était souvent trompé dans le commencement. Le chirurgien-major du vaisseau le *Héros* perdit ainsi plusieurs malades qu'il avait cru hors de danger. Les selles crues, qui ne procurent pas de soulagement aggravent le danger; leur suppression subite n'est pas moins fâcheuse. J'ai observé, dans cette maladie, que des organes, qui ont des fonctions analogues, ou qui doivent tendre simultanément à une fin commune, rompent la mutuelle dépendance qui les lie et agissent dans un sens inverse; ce qui présage toujours une issue fâcheuse.

Ceux au contraire qui sont entre eux dans une espèce d'antagonisme et qui doivent successivement et alternativement entrer en fonctions, d'après la doctrine de l'Antagonisme, si bien appréciée par Metzger (1), intervertissent cet ordre, et l'équilibre est totalement rompu entre les principaux systèmes.

(*a*) Ne vous fiez pas au mieux qui arrive sans cause manifeste. Aphor. 27, sect. 2; et Coaq. sect. 1, n° 26.

(1) Adversaria med. de antag. naturæ solemnit.

La diminution dans la sécrétion des urines ou leur suppression totale, a eu lieu chez tous ceux qui sont morts (*a*).

L'état comateux doit inspirer de justes alarmes; il est difficile d'en retirer ceux qui s'y trouvent plongés, et il est rare qu'ils n'y succombent pas.

Les sueurs générales avec chaleur et soulagement n'annoncent rien de fâcheux; mais les sueurs froides et partielles sont un présage funeste (*b*).

L'hémorragie nasale qui survient spontanément dans la première période de la fièvre jaune, n'est, quoiqu'ait dit Stahl (1) de cette évacuation, que très-rarement salutaire. Celle qui arrive dans la seconde période est presque toujours un signe fâcheux (*c*).

Lorsque la jaunisse se manifeste dès l'invasion, c'est un signe funeste (*d*).

(*a*) La suppression d'urine, dans les maladies aiguës, est d'un présage fâcheux. Coaq. sect. 3, n° 306.

(*b*) *Gruner* a remarqué que les sueurs froides, qui ne dépendent pas d'un état nerveux, sont un signe de gangrène qui présage la mort prochaine. *Semeioticæ pathologicæ*, p. 11.

(1) Colleg. casuale, cap. 1.

(*c*) L'hémorragie nasale qui ne procure pas de soulagement, et un symptôme grave. Aphor. 7, n° 9.

(*d*) La jaunisse qui accompagne les fièvres aiguës, est

Les terreurs sinistres qui s'emparent de l'esprit des malades étaient d'un mauvais augure.

Ceux qui dans les premiers jours de l'invasion furent vivement frappés de l'idée qu'ils n'y survivraient pas, ont rarement échappé au danger qu'ils redoutaient (*a*).

Le hoquet, les agitations convulsives et partielles des membres annonçaient une fin peu éloignée (*b*).

L'aphonie précède quelquefois la mort de peu d'instans (*c*).

Lorsque la fièvre devait avoir une issue funeste, les malades périssaient avant le septième jour; passé cette époque, l'on pouvait concevoir des espérances fondées. Stoll (1) fait la même

---

d'un très-fâcheux augure, lorsqu'elle paraît dans le temps de crudité avant le septième jour, à moins qu'il ne survienne un flux, soit par les selles, soit par les urines, ou un saignement de nez très-abondant. Aphor. 62 et 64, sect. 4.

(*a*) Dans toutes les maladies aiguës, les idées tristes et affligeantes indiquent un grand danger. Sect. 3, n° 106. Coaq.

(*b*) Les convulsions sont infiniment plus dangereuses dans le fort ou vers la fin des maladies aiguës, que dans le commencement. Coaq. sect. 2, n° 1.

(*c*) Lorsqu'un malade affaibli perd la parole, c'est un indice de mort. Coaq. sect. 1, numéros 346 et 348.

(1) Aphor. 483.

remarque relativement au *causus* qui fait souvent périr au troisième ou au quatrième jour, et s'étend rarement au-delà du septième.

N° LXIX.

Autopsie cadavérique.

L'autopsie cadavérique confirme encore notre opinion sur la nature de cette fièvre. Constamment l'on a trouvé la membrane interne de l'estomac et celle du duodénum d'un rouge plus ou moins foncé avec des taches brunes gangreneuses et quelquefois de l'érosion; enfin, toutes les traces d'une irritation vive et profonde. Son aspect se rapproche de l'état dans lequel elle se présente à la suite de l'empoisonnement produit par les substances minérales.

Cette analogie est si frappante sur quelques cadavres, qu'elle a fait dire à plusieurs médecins de Philadelphie et de New-York, que l'effet de l'arsenic ou du poison le plus âcre ne serait pas plus considérable (1).

Tout le monde s'accorde à y reconnaître un désordre produit par l'inflammation et la gangrène de la tunique interne de l'estomac. L'on rencontre dans les fièvres bilieuses très-intenses

(1) *Valentin*, Traité de la Fièvre jaune, page 180.

de nos régions septentrionales des lésions semblables (1). Stoll en avait été frappé, et il les attribuait, comme nous l'avons rapporté, à la quantité et à la qualité irritante de la bile.

Forestus, Sennert, Spigel, Bianchi, Vandermonde et autres rapportent des exemples de sujets morts à la suite de fièvres bilieuses et sur le cadavre desquels on a trouvé la tunique interne de l'estomac noire et gangrenée.

L'intérieur de l'estomac contient un liquide brunâtre ou d'une couleur approchante, quelquefois poisseux, d'autres fois fluide, mêlé de flocons bruns; chez d'autres sujets, l'on rencontre une matière semblable à du marc de café délayé ou tenace.

La vésicule du fiel est par fois remplie de bile épaisse, noire, malgré les vomissemens fréquens; souvent elle est vide. Rien de constant dans l'état du foie; il est assez ordinairement engorgé et phlogosé, quelquefois en suppuration. Je n'ai pas trouvé de différence sensible sur plusieurs autres cadavres.

Le cerveau n'offre le plus souvent aucune espèce de lésion au moins apparente. On rencontre pourtant quelquefois de légères traces

(1) Médec. prat. t. 1, p. 174.

d'inflammation avec engorgement des sinus et des veines du plexus choroïde.

L'épanchement séreux et sanguinolent trouvé à l'ouverture du crâne d'un personnage important, se présente assez rarement (1), et chez ce malade il en avait imposé pendant les trois ou quatre premiers jours pour une fièvre lente nerveuse.

La vessie urinaire est toujours dans un état de vacuité, resserrée sur elle-même, renfermant une petite quantité d'urine noirâtre, sanguinolente, présentant, à sa face interne, des traces de phlogose, surtout vers son bas-fond.

La putréfaction s'empare promptement des cadavres, mais cette circonstance est à peu près générale dans les pays chauds, surtout entre les tropiques, lorsque la mort n'est pas accidentelle.

Remarquons, avant de terminer cet article, 1°. que les taches gangreneuses de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins ne ressemble point à celles que l'on observe sur le cadavre des hommes morts de fièvre adynamique. Celles-ci sont ordinairement extérieures, elles ont un aspect tout différent. 2°. Que la lésion

(1) Moniteur du 17 nivôse an II.

des organes gastriques s'accorde avec les symptômes de la maladie. 3°. Enfin qu'il est commun de ne trouver sur le cadavre des sujets morts de fièvre ataxique, aucun rapport entre l'altération organique, lorsqu'il y en a, et les dérangemens morbifiques observés pendant la durée de la maladie.

N° LXX.

9°. *Convalescence.*

Nous trouverons encore dans l'examen et la durée de la convalescence, de nouvelles preuves du génie bilieux de cette fièvre; toutes les circonstances qui tendent à la prolonger, à la rendre pénible se trouvent réunis ici. L'affaiblissement du système gastrique, par l'effet de la chaleur et des autres causes prédisposantes et efficientes, telles que l'action délétère des miasmes, l'irritation de l'estomac, les sueurs, etc., sont autant de causes qui prolongent l'état de langueur des fonctions; aussi les convalescens restaient-ils dans une sorte d'ivresse, dans un état de malaise; les forces reviennent lentement.

Les vésicatoires laissent quelquefois des ulcères difficiles à cicatriser. La convalescence suit, en sens inverse pour le retour à la santé, la même marche que la maladie.

Les symptômes ataxiques et adynamiques sont ceux qui disparaissent les premiers.

Les organes digestifs, qui ont été les premiers affectés, sont aussi les derniers à se rétablir, et ceux qui méritent toute l'attention du médecin.

J'ai vu des personnes, après plus de cinq mois, avoir des digestions laborieuses et pénibles, et une telle susceptibilité, que les plus légers écarts dans le régime provoquaient le vomissement.

Après avoir tracé l'histoire générale de la fièvre jaune, donné quelques observations particulières, indiqué son origine, et avoir été successivement conduit à la détermination de son caractère, 1°. par l'examen que j'en ai fait dans les différens pays où elle s'est présentée, et sa comparaison avec les maladies qui lui ressemblent ou qui ont des rapports avec elles ; 2°. par la nature et l'examen analytique et comparatif de chacun des sympômes qui la distinguent ; 3°. par sa durée ; 4°. par sa terminaison ; 5°. par son pronostic ; 6°. par la convalescence ; 7°. par l'ouverture des cadavres, qui achève de confirmer le caractère éminemment gastrique, particulier, que nous lui avons assigné.

J'aurais pu m'étayer encore du goût des malades pour les substances acides, de l'analogie qu'il y a entre le traitement qui réussit le mieux dans le début de la fièvre jaune, et celui que

l'on recommande dans les fièvres bilieuses ; mais comme il en sera question plus bas, je me dispense d'en parler, et crois avoir satisfait, autant que le permet l'état actuel de nos connaissances, au premier point de la question proposée et avoir fait un grand pas pour la solution des autres.

CHAPITRE V.

DEUXIÈME QUESTION.

Quels sont les Symptômes qui caractèrisent essentiellement cette Fièvre?

N° LXXI.

Avant de les indiquer, rappellons que nous avons dit que le caractère de cette fièvre est de ne pouvoir se développer qu'à une température très-élevée, de disparaître lorsque celle-ci s'abaisse, de ne pas s'écarter des rivages de la mer, d'épargner les personnes qui en ont été atteintes et celles qui ont fait un séjour aux colonies. Si à ces données, sur l'exactitude desquelles on peut compter, on ajoute les traits principaux du tableau que nous avons tracé, on aura tous ses signes distinctifs.

N° LXXII.

Les symptômes les plus constans, ceux qu'on observe partout à des degrés plus ou moins intenses, que j'ai toujours rencontrés, mais pas tous à la fois sur le même malade, et sur le compte

desquels les nombreux rapports qui me sont parvenus s'accordent, ainsi que les ouvrages publiés sur cette matière.

Ces symptômes sont : 1°. la céphalalgie sus-orbitaire ; elle se borne ordinairement au lieu indiqué par son nom.

Ce symptôme n'est pas tellement propre à cette maladie qu'on ne l'observe dans plusieurs autres affections, mais alors il est accompagné d'autres phénomènes qui empêchent de s'y méprendre et de confondre des lésions différentes, parce qu'elles ont quelques points de contact ; 2°. les douleurs épigastriques ; le siège de celles-ci est moins limité mais non moins constant, elles s'étendent souvent jusqu'aux hypocondres, mais la sensibilité est plus vive dans l'épigastre ; 3°. les vomissemens sont les signes le plus constant ; ils se présentent sous trois états ; dans le premier, ce sont des douleurs modérées avec quelques nausées et de légers vomissemens ; dans le second, ils sont immodérés et donnent lieu à des évacuations cholériques abondantes et promptement pernicieuses ; le troisième est caractérisé par une irritation excessive, des douleurs intolérables et des efforts inutiles, sans rien rejeter que quelques matières brunes ; 4°. la couleur brune des matières rendues par le vomissement ; mais souvent elles sont jaunes, verdâtres, etc. ;

5°. si la jaunisse n'existe pas toujours, au moins est-il si rare de ne pas la rencontrer, qu'on peut la regarder comme un signe des plus certains : quelquefois il n'y a qu'une légère teinte, bornée à la cornée, le plus ordinairemrnt elle est bien distincte ; plus rarement la peau est d'un jaune brun, elle ressemble à la jaunisse qui, suivant les anciens, avait son siége dans la rate, d'où le nom de *melas-icterus splenitius*, par lequel ils la désignaient ; 6°. les selles loin d'être incolores, comme dans la jaunisse essentielle, sont brunâtres, et même tout à fait noires et fétides ; 7°. la suppression d'urines accompagnée de tension dans la région hypogastrique, est l'un des symptômes les moins variables.

N° LXXIII.

L'enduit muqueux et jaunâtre de la langue, qu'on observe ordinairement, est commun à une multitude de maladies.

La sécheresse de cette partie, celle de la peau, la chaleur brûlante le long du pharynx et de l'œsophage, ont lieu chez beaucoup de malades ; mais ces signes ne sont ni constans ni particuliers à cette fièvre.

La rougeur de la face et des yeux manque rarement, mais on la retrouve dans des fièvres très-différentes de celle-ci.

Les autres signes tirés de l'état du pouls, de celui de la respiration, des selles et de la couleur des urines, et des lésions de la sensibilité et de l'irritabilité, n'ont rien de bien particulier dans la fièvre et ne peuvent être regardés comme signes caractéristiques. La résolution presque totale des forces, la fétidité des excrétions alvines, les hémorragies passives, les taches pétéchiales, les convulsions et le coma qui se présentent souvent dans la troisième période de cette maladie, annoncent évidemment l'adynamie et l'ataxie, mais ne constituent pas la fièvre jaune qui existe sans eux et dont ils ne sont qu'une complication.

CHAPITRE VI.

TROISIEME QUESTION.

La Jaunisse et le Vomissement noir, doivent-ils être regardés comme des symptômes essentiels ou caractéristiques de cette maladie, ou seulement comme des symptômes accidentels?

N° LXXIV.

Nous avons à peu près résolu cette question en décrivant la fièvre jaune, en traitant de sa nature et de ses symptômes caractéristiques. Avouons pourtant que les signes que nous avons donnés comme essentiels, ne sont pas tous, dans la rigueur de l'expression, des signes pathognomoniques.

Les seuls qui paraissent mériter ce titre, sont la jaunisse, le vomissement noir, la suppression d'urines; encore ne faut-il pas prendre à la lettre cette expression, quoique ce soit ainsi que les considèrent la plus grande partie des médecins; d'autres, en plus petit nombre à la vérité, ne regardent pas la jaunisse et le vomissement noir comme signes pathognomoniques : ils objectent

que cette fièvre existe quelquefois sans eux ; mais ces exceptions sont si rares qu'elles ne doivent pas infirmer le principe qui fait regarder ces symptômes comme essentiels et comme indispensablement attachés à l'irritation particulière *sui generis* de l'estomac, irritation qui forme, suivant nous, le caractère essentiel de la fièvre jaune, (*a*).

Nous observons que ce n'est ni la présence ni l'absence d'un ou deux signes, pris isolément, qui doit nous mettre en état de statuer sur l'existence ou la non existence d'une maladie interne, de la nature de celle-ci.

C'est de leur réunion, du concours de la plupart de ceux que nous avons indiqués, qu'on doit déduire son caractère et la place qu'elle doit occuper dans une classification méthodique. Agir autrement, ce serait s'exposer à commettre des

---

(*a*) Je sens bien dans quelle erreur l'on risque de tomber, en voulant rattacher une multitude de phénomènes pathologiques qui se lient et s'enchaînent, comme je l'ai indiqué, et finissent par être tour à tour effet et cause, à un seul et unique principe; mais l'examen des corps organisés et les lois qui régissent les corps inorganiques, ne nous prouvent-elles pas la fécondité de la nature, par le petit nombre de causes premières, d'où dépendent une innombrable quantité d'effets?

méprises, et se priver d'une partie des ressources que fournit la séméiotique.

J'observerai à ce sujet que les maladies sont rarement isolées, et distinctes dans la nature, comme nous les séparons avec une rigoureuse précision dans nos livres ; elles ne peuvent non plus se caractériser dans tous les cas par un ou deux symptômes, abstraction faite de tous les autres ; il faut leur réunion pour en prendre une bonne idée ; c'est une des raisons qui doivent faire préférer les descriptions aux définitions toujours extrêmement imparfaites.

Le professeur Le Roy a dit, en parlant des fièvres malignes (1), qu'on ne pouvait les reconnaître qu'à l'ensemble des signes qui annoncent un danger manifeste, et qu'il était inutile d'en chercher de pathognomoniques.

Cette assertion est généralement exacte ; elle prouve que cet excellent praticien sentait qu'il est des maladies qu'on ne peut caractériser par un ou deux de leurs symptômes. Cette vérité est surtout applicable à la maladie qui nous occupe.

M. Valentin (1) assure qu'il a vu mourir de la

---

(1) Ouvrage cité, second Mémoire sur les fièvres aiguës, page 281.

(2) Ouvrage cité, page 170.

fièvre jaune des malades qui n'avaient de jaune que la sclérotique, et même d'autres sans la moindre nuance jaunâtre, mais qui avaient eu des vomissemens. Ces exceptions sont fort rares; il suffit qu'elles aient existé pour prouver que ce n'est ni dans le vomissement noir, ni dans la suffusion ictérique, ni dans la suppression d'urines, pris isolément, qu'il faut trouver le caractère propre, le signe pathognomonique de cette fièvre, puisque ces phénomènes peuvent se présenter séparément dans d'autres maladies, et que leur existence n'a pas toujours été bien constatée dans tous les cas de fièvre jaune; c'est donc, nous le répétons encore, la réunion, l'ensemble des symptômes dont nous avons fait l'énumération, qui doit nous faire connaître cette maladie.

CHAPITRE VII.

QUATRIÈME QUESTION.

Cette fièvre est-elle contagieuse ?

N° LXXV.

Cette question de fait, qui semblerait devoir être aussi facile à résoudre qu'elle paraît simple au premier aperçu, est pourtant devenue d'une solution extrêmement embarrassante.

L'expérience, qui sur les points les plus contestés, ramène ordinairement les esprits aux mêmes sentimens et fait cesser toutes les discussions, a été invoquée pour soutenir des opinions diamétralement opposées, tant il est quelquefois difficile de savoir en profiter, et d'étudier la nature sans interpréter son langage au gré de nos vues particulières.

Pourquoi ce problème d'un si grand intérêt est-il resté jusqu'ici insoluble? C'est parce qu'on n'a jamais été fixé sur ce qu'on devait entendre par contagion, sur la véritable acception de ce mot, toujours pris dans un sens plus ou moins

limité ; c'est que les données en ont été trop vagues ; c'est que les conditions n'en n'ont jamais été toutes prises en considération, ce qui l'a fait jusqu'ici rester indéterminé et dans un état d'incertitude qui semble autoriser plusieurs solutions opposées, également bonnes en apparence, lorsqu'on néglige plusieurs considérations importantes, mais en effet très-défectueuses, lorsqu'on veut faire attention à toutes les conditions propres à l'éclairer.

N° LXXVI.

Si nous en croyons Lind, Blanc, Hillary, Chisholm, Wright, Linning, Curry, Makiltrick, Girtaner, Rush, Cullen, Berthe, Pugnet, Marcus, elle est éminemment contagieuse. En nous en rapportant à ce qu'ont dit Moultrie, Hutchinson, Deveze, Valentin, Dalmas, Smith, Savaresy, Bally, nous lui refuserons ce caractère.

D'autres médecins ont cru pouvoir concilier les deux opinions, en disant qu'elle n'était pas essentiellement contagieuse, mais susceptible de le devenir ; c'est celle qu'ont adoptée MM. Gilbert, Clarck, Humboldt et autres. Cette divergence, relativement à un point de fait, tient à notre ignorance sur la nature des maladies contagieuses, sur les différentes espèces de contagions, sur le *contagium*, ou les miasmes conta-

gieux, sur leur mode de communication ; elle n'existerait pas, si l'on eût fixé d'abord avec précision l'idée qu'on attachait au mot contagion, si on l'eût pris dans une acception plus générale qu'on ne le fait ordinairement, comme s'il n'était applicable qu'aux fièvres pestilentielles du levant ; mais ici, plus que dans aucune autre question pathologique, on a commencé par raisonner et conclure avant d'avoir rassemblé les faits et réuni tous les motifs de la conclusion. Cette mauvaise manière de philosopher, n'est pas particulière à ceux qui ont agité la question relative à la contagion de la fièvre jaune, elle se représente dans toutes les maladies que l'on a regardées comme contagieuses.

Nous serions plus avancés que nous ne le sommes, sur ce sujet important, si ceux qui l'ont traité avaient été bien pénétrés de cette grande vérité énoncée par Condillac (1) ; « que » la source de nos erreurs est dans l'habitude » où nous sommes de raisonner sur les choses » dont nous n'avons pas d'idées, ou dont nous » n'avons que des idées mal déterminées ».

Tout ce que l'on a dit contre la contagion de la fièvre jaune, c'est toujours en la comparant

(1). Essai sur l'origine des connaissances humaines, page 232.

à la peste, comme s'il n'y avait pas d'autres maladies fébriles contagieuses, comme si celles qui ne le paraissent pas essentiellement n'étaient pas susceptibles de le devenir dans quelques circonstances, ainsi que l'expérience le prouve; car, enfin, les maladies les plus éminemment contagieuses n'ont-elles pas commencé par se développer spontanément d'une manière endémique, épidémique ou sporadique chez les premières personnes qui en ont été affectées, sans le secours d'aucune espèce de contact. Ce qui est arrivé une fois ne peut-il pas se renouveler? N'est-on pas disposé à le présumer, en se rappelant que certaines maladies contagieuses ont disparu ou abandonné une contrée pour faire place à d'autres? C'est ainsi que la lèpre autrefois si commune est devenue extrêmement rare. La syphilis, regardée dans le seizième siècle comme contagieuse par le simple contact, ne se propage plus de cette manière et avec autant de facilité. L'apparition en Italie des fièvres pétéchiales et miliaires ne date, si nous en croyons Fracastor (1) et d'autres médecins, que d'une époque récente et bien connue; c'est en 1505 et en 1528 qu'elles furent observées la première fois. Quelques médecins

(1) De Morbis contagiosis, lib. 2, cap. 6.

regardent ces fièvres comme un peu plus récentes (1).

N° LXXVII.

Ce caractère contagieux est-il tellement inhérent à quelques maladies, qu'il ne puisse être altéré, modifié ou même tout-à-fait détruit ? Une maladie contagieuse dans un climat ne peut-elle pas cesser de l'être dans un autre, ou éprouver des changemens qui la rendent presque méconnaissable ?

N'a-t-on pas une preuve des altérations diverses que le climat produit dans les maladies, en comparant le *silbens* des Ecossais, la maladie du Canada, le *scherlievo* observé depuis peu par le docteur Bagneris dans les provinces Illyriennes (2), avec la maladie vénérienne que nous avons journellement sous les yeux ? Ces trois affections, quoiqu'elles appartiennent à la syphilis, en diffèrent, non-seulement par plusieurs symptômes, par leur marche, mais encore par la manière dont elles se propagent.

Ne faut-il pas, dans la plupart des cas, des dispositions individuelles pour contracter les

---

(1) Fanton de antiquit. et progr. miliarium allioni de miliar. virgine, naturâ.

(2) Journal général de médec. t. 42, pag. 3 et suivantes.

maladies les plus manifestement contagieuses, comme on l'observe pour la rougeole et la petite vérole, que l'on n'a qu'une fois dans la vie ? Ne sait-on pas que de plusieurs jeunes gens qui auront été, presque dans le même instant, voir une fille infectée, les uns auront contracté la vérole pendant que les autres ne s'en seront pas ressentis ? Pendant combien de temps les miasmes contagieux conservent-ils la faculté de se communiquer ?

Combien peuvent-ils rester sur notre corps, après y avoir été déposés, sans s'y développer ? Quelles sont les conditions de l'économie vivante, favorable à ce développement ? Leur action s'étend-elle à une grande distance du foyer dont ils prennent naissance ?

La solution de toutes ces questions intéressantes, sur lesquelles l'ancienne Société royale de médecine avait inutilement appelé l'attention des gens de l'art, rendrait cette partie de notre travail plus facile par l'analogie qu'ont entre elles les diverses contagions ; mais ne pouvant, ni ne devant entrer dans tous les détails qu'elles exigeraient, je me bornerai à extraire d'un mémoire inédit que j'ai composé sur ce sujet, ce qui me paraîtra indispensable pour asseoir ma marche dans la solution de cette partie du Programme.

L'on ne saurait prendre trop de précautions lorsqu'il s'agit d'un point fortement contesté et que l'on combat une opinion qui compte de nombreux partisans.

N° LXXVIII.

Le mot contagion porte avec lui l'idée d'un germe qui, transmis d'un sujet malade à un sujet sain, communique à celui-ci la même affection, soit que d'après l'étymologie du mot, il soit parvenu par contact immédiat, ou par une voie moins directe.

Les maladies contagieuses sont donc celles qui ont la faculté de se transmettre d'un sujet malade à un individu sain favorablement disposé pour les recevoir, et dont les miasmes peuvent se transporter à des distances plus ou moins éloignées, sans perdre la faculté de se reproduire en se communiquant.

Si la fièvre jaune réunit ces conditions, elle doit être regardée comme contagieuse. Commençons par l'examen des faits.

N° LXXIX.

Lind (1), qui la rangeait dans cette classe, dit, pour le prouver, que les habits d'un jeune

(1) Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, pag. 177 et suivantes.

homme mort de la fièvre jaune à la Barbade furent portés à Philadelphie. A l'ouverture que l'on fit de sa malle, au moment même de sa réception, toutes les personnes présentes contractèrent la maladie qui se propagea ensuite de proche en proche à un grand nombre d'autres habitans.

Dans le mois d'avril de l'année suivante, dit le même auteur, après la cessation totale de l'épidémie, deux gardes-malades, qui étaient dans la même chambre, en furent attaqués.

Après d'exactes recherches on reconnut qu'elles avaient recélé des effets appartenans à des hommes morts de la fièvre jaune.

Celle qui régna à Cadix en 1764, dont le même auteur nous a transmis l'histoire, était éminemment contagieuse pour tous ceux qui n'avaient pas été aux Antilles : le bâtiment qui l'y apporta venait de l'Amérique, il avait perdu du monde pendant la traversée : le capitaine n'en dit rien pour ne pas être assujéti à la quarantaine.

La maladie commença par le cabaret où les matelots étaient logés, de là aux maisons voisines occupées par la classe indigente ; elle fut près d'un mois bornée à ce quartier avant de s'étendre dans le voisinage.

Le docteur Aréjula, qui était à Cadix lorsque celle de 1800 s'y est manifestée, dit qu'elle y avait été apportée.

C'est aussi ce qu'assure le docteur Souerampe de Séville (1) : ce dernier ajoute qu'elle commença par un quartier très-fréquenté des matelots, et qu'ensuite elle se communiqua au reste de la ville.

M. Berthe reconnaît à cette fièvre une faculté contagieuse très-active, indépendante de toutes les causes locales qui pouvaient exister dans cette ville.

S'il en était autrement, si elle n'avait été qu'épidémique, comme on l'a prétendu, comment les personnes qui ne sortirent pas de leurs maisons s'en seraient-elles préservées ? Comment un régiment de dragons tout entier en aurait-il été exempt par l'effet seul de l'isolément et d'une séquestration sévère (2).

Comment, pendant le temps qu'elle moissonnait les habitans de Malaga, ceux de Médina-Sidonia, petite ville voisine, parvinrent-ils à s'y soustraire pendant tout le temps qu'ils eurent la précaution de tenir les portes de la ville fermée ? Lorsqu'ils furent obligés de se relâcher de cette sévérité, la maladie s'y manifesta avec assez de fu-

---

(1) Recueil périodique de la Société de méd. t. 9, p. 268; et t. 10, page 264.

(2) Journal de médec. chirurg. pharm. etc. Ventôse, an XI.

reur, pour y faire périr sept cent cinquante malades sur douze mille; mais grâce aux sages mesures adoptées par le gouverneur et à sa vigilance éclairée, pour en surveiller l'exécution; il est parvenu à la restreindre à un seul quartier (1). Comment les villes d'Eaja, Cordoue, moins salubres que Cadix, s'en seraient-elles préservées par ces mêmes précautions? Comment jusqu'ici ne s'est-elle montrée que dans des lieux où des vaisseaux l'ont apportée des contrées où elle régnait? Celles de Malaga et de Gibraltar, en 1800 et 1803, furent introduites par des bâtimens venant d'Amérique; celle de Livourne, en 1804, par un navire parti d'Espagne, etc.

Celle qui désola Cadix en 1800, fut apportée par le bâtiment sur lequel M. Valientès, intendant de la Havane, repassa en Europe. Il est constant qu'elle régnait dans cette dernière ville lors du départ de cet administrateur, et qu'elle existait également aux États-Unis où il relâcha; il n'est pas moins bien prouvé qu'elle se communiqua à l'équipage de la corvette le *Dauphin*, sur laquelle il était embarqué; que rendu à Cadix, l'hôtel et le quartier qu'habitait l'intendant, furent les lieux où elle commença à se montrer:

(1) Recueil périodique de la Société, etc. t. 41, p. 319.

d'autres croient qu'elle fut apportée par un vaisseau américain qui déposa ses marchandises dans un magasin, rue de Sopranis, d'où elle se répandit, après avoir fait périr les ouvriers qui y travaillaient et les habitans du voisinage. Si l'on diffère sur le nom du bâtiment, on est d'accord sur l'origine étrangère de cette fièvre et sur tous les autres points, c'est l'essentiel.

N° LXXX.

N'a-t-elle pas, quant à son développement, sa marche, sa propagation, son danger, tous les caractères contagieux ? Si l'on en doute, qu'on porte ses regards sur les registres mortuaires, dans tous les lieux où elle a régné; l'on verra qu'à Cadix, sur 48,520 malades, il en est mort 9,977; à Séville, sur 76,000, 20,000 périrent; à Xérès, sur 30,000 il en succomba 12,000.

La proportion des morts ne fut guère moindre à Livourne, à Malaga, etc. Sur 164 malades entrés à l'hôpital Saint-Jacques, dans la première de ces deux villes, 56 moururent en quelques jours.

Au milieu de cette dépopulation effrayante, les personnes riches qui purent rester dans leurs maisons sans aucune espèce de communication avec les malades, en furent exemptes. On ne mit

les villes voisines à l'abri de ce fléau dévastateur, qu'en établissant un cordon de troupes pour interdire les communications avec les lieux infectés, comme on le pratique dans les fièvres pestilentielles; cette mesure eut les résultats avantageux qu'on s'en promettait, lorsqu'on ne la prit pas trop tard. Borne-t-on ainsi les maladies épidémiques? Peut-on les isoler? non.

N° LXXXI.

La commission éclairée que le Gouvernement français envoya en 1805, pour examiner cette maladie, ne la regarde pourtant pas comme essentiellement contagieuse (1); mais comme il y avait des observations positives qui militaient trop fortement en faveur de la contagion; « elle a dit » qu'elle l'était seulement dans les lieux où elle » exerçait ses ravages, car il a été prouvé par des » faits nombreux, que des personnes infectées » n'avaient pas communiqué la maladie dans les » villages où elles s'étaient retirées (2) ». Je le crois sans peine. Toutes les fois que l'on prenait des précautions, et l'on était trop intéressé à le faire pour

(1) Elle était composée de MM. *Bally*, *Duméril* et *Nysten*.

(2) Opinion sur la contagion de la fièvre jaune. *Bally*.

y manquer volontairement, la maladie ne se communiquait pas ; mais quand on les a omises elle s'est propagée dans le voisinage : d'ailleurs ce ne sont là que des observations négatives qui ne peuvent infirmer les faits positifs que nous avons cités et ceux que nous rapporterons encore. Les mêmes exceptions se représentent dans les maladies pestilentielles les plus évidentes ; il n'en faut donc rien conclure contre le caractère contagieux de la fièvre jaune, avouée même des membres de cette commission, avec une restriction à la vérité un peu subtile ; car en le bornant, ainsi qu'on le fait, aux lieux où cette maladie est dans toute sa force, où elle exerce tous ses ravages, c'est laisser, je crois, beaucoup de vague, puisqu'avant d'être parvenue à ce point où l'on convient qu'elle est contagieuse, elle a dû commencer sur un petit nombre d'individus qui l'ont communiquée à d'autres, et ainsi successivement elle est devenue générale sans avoir acquis de nouvelles propriétés. Tout le monde ne peut en être attaqué à la fois, dans le même instant ; il faut qu'elle ait un commencement, qu'elle s'accroisse et se propage. Pour se communiquer du premier au second, cela n'en suppose pas moins la faculté contagieuse que si c'était au dix millième. Je ne nie pas qu'au bout d'un certain temps elle ne s'accroisse, parce que les médecins, les chirur-

giens, les savans, les effets des malades, contribuent à la transporter d'un lieu dans un autre.

Les hôpitaux deviennent des foyers d'où elle se répand et dans lesquels elle peut acquérir plus de virulence, mais non changer de caractère.

N° LXXXII.

J'ai trouvé dans toute l'Espagne la nature contagieuse de cette fièvre, avouée et reconnue par le Gouvernement comme par les médecins qui, d'un commun accord la regardent comme étrangère à leur pays, et croient qu'elle y a été apportée et qu'elle s'y est propagée par la voie de la contagion (1).

En revenant des États-Unis en Europe, en 1806, je débarquai à Bilbao; nous fûmes tous soumis à une quarantaine qui me parut extrêmement désagréable : autant pour en abréger la durée que pour mon instruction, je fis valoir auprès du médecin qui présidait la commission de santé, que j'avais connu à Cadix, toutes les raisons favorables à la non contagion; il répondit à tous mes argumens, d'abord par la rigueur des ordonnances qu'il ne pouvait enfreindre, ensuite il justifia cet excès de précautions par une multi-

(1) *Consultez* l'ouvrage du docteur *Rexano*, cité plus haut, et celui de MM. *Gonzalez* et *Villalba*.

tude de faits concluans qui ne souffraient pas d'objections : tout ce que je pus obtenir, plus de son obligeance que par conviction, ce fut d'abréger la quarantaine des passagers de vingt jours, parce que nous n'avions pas de malades, encore cette faveur ne s'étendit-elle pas à l'équipage et à sa cargaison.

J'ai lu, dans un Rapport présenté à son Excellence le duc de Dalmatie, commandant le quatrième corps de l'armée d'Espagne, par les officiers de santé principaux de ce corps, « que la » maladie qui vient de se manifester dans le » royaume de Murcie, est la fièvre jaune, qu'elle » est éminemment contagieuse, qu'elle attaque » tous les âges, tous les sexes, n'épargne ni » le riche ni le pauvre. »

» La contagion a été portée à Véra par don » Rodrigue, qui est mort le jour de son arrivée; » elle s'est rapidement propagée dans divers » quartiers de la ville, et, du 29 septembre jus- » qu'au 25 octobre, il y a eu trois cent soixante- » onze malades » (1).

---

(1) Moniteur du mercredi, 25 décembre, an 1811.

N° LXXXIII.

Pendant l'épidémie de Livourne, dit le docteur Palloni (1), les habitans qui n'eurent aucun contact avec les personnes infectées, ceux qui ne pénétrèrent pas dans les quartiers où la fièvre s'était déjà développée, en furent garantis. Les navires venant de cette ville furent assujétis à Marseille à une quarantaine rigoureuse; par l'heureux effet des précautions sanitaires, sur l'exécution desquelles on ne se relâcha pas, la maladie ne se communiqua qu'à quelques personnes qui allèrent à bord frauduleusement.

N° LXXXIV.

La ville de Brest, située beaucoup plus au nord que Cadix, par les 48° 25′ 14″ de latitude, a pourtant eu des preuves non équivoques du caractère contagieux de la fièvre jaune. Lorsque cette maladie était dans toute sa force au Cap, et qu'il revenait beaucoup de vaisseaux à Brest, un employé des douanes fut placé à bord de l'un de ceux qui avaient perdu du monde pendant la traversée; pendant le temps de son séjour à bord, cet homme, pour s'opposer au débarque-

(1) Mémoire cité sur la fièvre de Livourne, an 1804.

ment frauduleux de différentes marchandises coloniales, se coucha dans leur voisinage ; il y contracta une fièvre jaune dont il mourut dans moins de trois jours. M. Duret, chirurgien en chef de la marine, avait vu le malade ; il en fit faire l'ouverture sous ses yeux, et l'on trouva toutes les traces que laisse après elle cette fièvre.

Deux autres employés dans les mêmes circonstances furent également attaqués de la maladie des colonies ; elle eut chez l'un d'eux une issue aussi funeste que chez le précédent ; il succomba le cinquième jour ; l'autre fut plus heureux, il en réchappa ; tous les deux furent traités par MM. Pichon, second médecin de la marine, et Rouchemont, officier de santé, entretenu, de seconde classe, qui avaient été à même de constater l'identité qu'il y avait entre leur maladie et la fièvre jaune des colonies.

Il y en eut plusieurs autres exemples au Lazaret établi sur l'île de Trébéron, dans la rade de Brest ; nul doute que les sages mesures proposées par le conseil de santé de ce port, dont l'exécution stricte fut ordonnée par le conseiller d'état, préfet maritime, n'aient contribué à prevenir son introduction dans cette partie de la France.

N° LXXXV.

M. Humboldt, en parlant de cette fièvre, s'exprime d'une manière non équivoque. Il assure, « qu'entre les tropiques son caractère » non contagieux est presque universellement » reconnu; aux États-Unis, ce caractère est déjà » contesté par la Faculté de médecine de Phila- » delphie et par quelques médecins particuliers. » Enfin, en avançant au N. E., comme en Es- » pagne, nous trouvons la fièvre jaune indubita- » blement contagieuse (1) ». Cette dernière assertion ne trouve plus guère de contradicteurs; mais pour atténuer les conséquences qu'on est en droit d'en tirer en faveur de notre opinion, on objecte que la maladie d'Espagne n'est pas la même que la fièvre jaune d'Amérique, qu'elle est plus dangereuse et plus promptement funeste qu'au Mexique et aux colonies : cette dernière objection manque d'exactitude quant aux colonies; ne sait-on pas d'ailleurs que l'invasion de toutes les maladies contagieuses, qui arrivent dans un pays nouveau, est toujours désastreuse, et beaucoup plus qu'elle ne l'est dans celui d'où ces maladies tirent leur origine?

---

(1) Journal général de médecine, mars 1811, t. 40.

La petite vérole n'a-t-elle pas été plus funeste dans les pays où nous l'avons portée, qu'elle ne l'était chez nous; n'en est-il pas de même de plusieurs autres maladies contagieuses?

Nous allons examiner si, à bord des vaisseaux, nous ne trouverons pas de nouvelles preuves du caractère contagieux de cette maladie; c'est-là, surtout à la mer, que l'on peut tenir un compte exact de tout ce qui s'introduit, que l'on est à même de suivre pas à pas les traces de la contagion, que l'on peut observer son introduction, son développement et sa propogation, sans qu'aucune cause étrangère, aucun contact particulier, puissent obscurcir et troubler ces recherches.

Owen (1) a très-judicieusement remarqué que toutes les fois que des maladies contagieuses s'étaient manifestées à bord des vaisseaux on avait reconnu facilement qu'elles y avaient été apportées du dehors, et de quelle manière elles s'y étaient introduites et propagées. Ensuite nous la considérerons aux Antilles, et nous ferons voir que la proposition de M. Humboldt, relative à sa non contagion entre les tropiques, n'est pas rigoureusement exacte. Nous n'émettrons qu'avec beaucoup de défiance une opinion différente de celle de ce savant observateur.

---

(1) Dissert. inaug. de contagione.

N° LXXXVI.

Le *Mars*, qui repassait en Europe au mois de vendémiaire an XII, avec cent cinquante convalescens de la fièvre jaune et quelques malades, fut pris et conduit à la Jamaïque ; on lui mit un nouvel équipage pour le conduire en Angleterre avec tous ses convalescens : au bout de huit jours de navigation deux des prisonniers furent attaqués de fièvre jaune, l'un mourut le cinquième jour, l'autre le huitième. La maladie se communiqua à l'équipage et fit périr plus de quarante hommes, tandis que tous les passagers en furent exempts, probablement parce que la plupart avaient déjà payé le tribut.

La corvette la *Mutine* ou la *Badine* (je ne me rappelle plus laquelle), avait été destinée à transporter dans différens points de l'île Saint-Domingue des troupes, parmi lesquelles il y avait des malades. L'équipage de cette corvette ne tarda pas à être attaqué de la fièvre jaune, presque tout succomba : on fut forcé de le renouveler plusieurs fois, et enfin de renoncer quelques temps à ce bâtiment pour le faire blanchir et sanifier.

A bord du *Mont-Blanc*, mouillé en rade du Cap, un blessé couché, malgré les représentations du chirurgien-major, dans le voisinage

d'un homme attaqué de la fièvre jaune, la contracte et meurt le troisième jour. Dès ce moment elle se répandit à bord.

Un soldat de la *Foudroyante*, qui donnait des soins au tonnelier, son ami, ne tarda pas d'en être atteint; le mousse qui les servait eut le même sort, ainsi que les autres personnes de la cambuse, dans laquelle couchait ce tonnelier.

Nul part le caractère contagieux ne s'est montré d'une manière aussi évidente qu'à bord des vaisseaux le *Dugay-Trouin*, le *Héros*, l'*Aigle*, le *Zélé* et l'*Union*.

Les bâtimens qui eurent le moins de malades furent ceux qui purent se dispenser d'envoyer les équipages à terre, ou au moins qui rendaient la communication rare et difficile. Ceux qui ne firent qu'un court séjour aux colonies, et qui purent l'interdire en totalité n'en eurent aucun.

C'est à des précautions semblables que la *Diligente* et d'autres bâtimens durent l'avantage d'en être exempts : les frégates la *Comète* et la *Fraternité* jouirent du même bonheur pendant un assez long séjour au Cap, jusqu'au moment où elles reçurent l'ordre de transporter des troupes dans d'autres parties de la colonie; il y avait parmi elles des malades qui répandirent la contagion à bord.

La *Comète* transporta des convalescens du Cap

dans l'île de la Tortue, distante de quatre ou cinq lieues ; le court séjour qu'ils firent à bord communiqua l'épidémie, dont cette frégate ne s'était pas encore ressentie.

Le vaisseau le *Dugay-Trouin* était depuis huit mois à Saint-Domingue, sans que la fièvre jaune s'y fût manifestée ; il n'avait pas encore perdu un seul homme, lorsque l'amiral Latouche-Tréville, charmé de la santé de l'équipage, le chosit pour y placer son pavillon, ce qui nécessita avec la terre des communications fréquentes et presque continuelles; la contagion ne tarda pas à s'y manifester, et à emporter plus de trois cents hommes dans moins d'un mois (1). L'exactitude de ce fait m'a été attestée par M. Leloup, ancien chirurgien-major, employé à l'hôpital Saint-Bernard, auquel j'en dois plusieurs autres que je vais rapporter.

Pendant qu'il était sur la frégate la *Poursuivante*, stationnée au môle Saint-Nicolas, l'un des points le plus salubre de l'île, il y avait plus de trois mois que l'equipage de cette frégate était dans la colonie et jouissait de la meilleure santé; les habitans du môle, ainsi que la garnison,

---

(1) Dissertation sur la fièvre jaune. *Paris*, 1804, par M. *Prépetit*, page 26.

n'avaient pas encore eu la plus légère trace de l'épidémie, lorsque vers la fin de juillet 1800, on évacua, des hôpitaux du Cap, quinze cents malades et convalescens sur ceux du môle; l'équipage de cette frégate aida à leur transport. Un matelot qui avait porté un aspirant presque mourant, tomba gravement malade le soir même à huit heures, et périt le sur-lendemain avec tous les symptômes de la fièvre jaune.

Dans moins de huit jours il y en avait plus de soixante sur les cadres : le chirurgien-major ne fut pas plus épargné; elle se répandit dès ce moment et progressivement parmi la garnison et les habitans. M. Arrau, médecin de l'hôpital militaire, qui revenait d'Égypte, reconnut son caractère contagieux, et peut constater sa transmission dans le commencement; il y succomba lui-même après avoir échappé à la peste. A la fin d'août, la frégate la *Franchise* vint au môle; M. Pin, chirurgien-major, s'empressa de venir voir son collègue et son ami M. Leloup qui avait la fièvre jaune; il passa quelque temps dans sa chambre; il y fut pris de céphalalgie, et par suite, de tous les symptômes de l'épidémie auxquels il succomba le quatrième jour.

Le vaisseau sur lequel se trouvait M. Fauchon, ancien chirurgien-major, entretenu, de la marine au port de Brest, revenait en France après avoir

perdu beaucoup de monde au Cap et pendant sa traversée : arrivé à la hauteur du cap Finistère, il prit un grand bâtiment marchand qui sortait de la Méditerranée, et dont tout l'équipage se portait bien ; peu de jours après avoir été capturé, et qu'on y eut mis du monde, l'épidémie se manifesta à bord, et enleva presque tout son ancien équipage.

Lors de l'expédition des Anglais contre Saint-Domingue, il y avait dans le Port-au-Prince plusieurs navires richement chargés dont ils s'emparèrent ; quarante des plus grands et des plus beaux furent montés par des Anglais pour être conduits à la Jamaïque ; le calme les retint quelques temps dans le port, et tous les hommes embarqués sur cette flotte moururent ou furent plus ou moins malades ; on les renvoya à leur bord, où ils répandirent la contagion.

Dans une traversée très-courte, pour se rendre à la Jamaïque, il en périt encore un très-grand nombre. L'un des navires ne se serait peut-être jamais rendu à sa destination, ayant perdu une partie de son équipage, et ceux qui restaient étant hors d'état de manœuvrer, s'il n'eût été rencontré par un négrier, qui lui envoya des noirs et quelques autres personnes, qui périrent presque tous.

Les frégates anglaises la *Thétis* et le *Hussard*,

s'emparèrent, le 16 mars 1795, sous le cap de la Virginie, d'un navire français venu de la Guadeloupe; il était désolé par l'épidémie. La frégate le *Hussard*, qui avait amariné le bâtiment et pris l'équipage, en fut infecté; ce qui la força d'aller relâcher à Halifax, où M. Wilson, chirurgien-major, mit à terre quatre-vingt-trois malades de la fièvre jaune (1). Des quatorze hommes que le *Hussard* plaça sur sa prise, neuf périrent avant leur arrivée à Halifax.

Qu'opposeraient à cette masse de faits ceux qui prétendent que la fièvre jaune n'est due qu'aux effluves qui s'élèvent des eaux stagnantes et des marécages situés dans les climats chauds?

N° LXXXVII.

L'île de la Guadeloupe ne s'était pas encore ressentie de l'épidémie qui dévastait déjà Saint-Domingue, lorsque la frégate la *Clorinde*, expédiée de cette dernière île avec un détachement de deux cents grenadiers de la cinquante-sixième demi-brigade, sous les ordres du général Boudet, débarqua à la Pointre-à-Pitre.

Parmi les passagers, neuf étaient atteints de la fièvre jaune; ils furent mis à l'hôpital, et dans

(1) Dissertation citée de M. *Prépetit*, page 18 et suivantes.

moins de vingt jours leur nombre s'élevait à plus de cent.

La plupart des personnes qui communiquèrent avec l'équipage de cette frégate eurent le même sort. M. Rouvier, chirurgien-major d'une autre frégate, fut nommé d'une commission pour rechercher quelles pouvaient être les causes de cette maladie, et s'assurer si la mauvaise qualité des vivres n'y contribuait pas : il fut, le lendemain de sa visite, saisi de la fièvre jaune, quoiqu'il donnât, depuis plus d'un mois, ses soins aux malades de l'hôpital sans en avoir été indisposé.

A compter de cette époque, l'épidémie s'étendit avec une rapidité et un caractère de malignité tel que, sur quatre cents à cinq cents fiévreux l'on en perdait de trente à cinquante par jour.

Des deux cents grenadiers venus sur la *Clorinde*, il n'en restait pas huit au bout de deux mois, et des trois mille sept cents hommes commandés par le capitaine-général Richepense, il en mourut deux mille neuf cents dans les quatre premiers mois; cette officier-général en fut lui-même victime.

N° LXXXVIII.

Tout ce qui s'approchait des hôpitaux périssait avec une rapidité vraiment alarmante. Sur vingt-

sept officiers de santé employés dans l'hôpital il en mourut vingt dans le mois de thermidor, pendant que ceux qui étaient attachés aux régimens et qui n'étaient exposés qu'à l'intempérie du climat, ne succombaient pas, à beaucoup près, en aussi grand nombre. A quoi tient cette différence ? si ce n'est aux miasmes contagieux accumulés, concentrés dans l'hôpital, et qui par l'effet de cette concentration, acquièrent plus d'énergie et ont une sphère d'activité plus étendue et plus vive.

La même différence s'observait au Cap entre la mortalité des officiers de santé employés dans les hôpitaux et ceux qui restaient aux corps. La proportion des morts a été bien plus grande parmi les chirurgiens de l'armée que parmi les autres employés. Les hôpitaux étaient aux champs d'honneur, plus dangereux et plus sûrement funestes pour eux, que l'ennemi pour nos soldats.

Sur soixante-dix officiers de santé débarqués au Cap, le 5 frimaire, la moitié périt dans moins de deux mois (1). On les voyait se succéder avec une effrayante rapidité au lit des malades.

Je répéterai en faveur de la contagion, un fait dont j'ai déjà fait mention relativement à un détachement de la 66e demi-brigade, placé sur des

(1) Journal des Officiers de santé de Saint-Domingue.

mornes où il conserva sa santé tant qu'on le laissa dans ce poste et qu'on ne lui permit pas de s'en écarter; mais une révolte ayant eu lieu au bourg Saint-Anne, on l'y envoya pour rétablir et maintenir la tranquillité; ils y contractèrent la maladie règnante et périrent en partie.

Le docteur Balmis a fait la même remarque dans l'île de Cube (1).

Il est certain, qu'à Saint-Domingue, les nouveaux débarqués qui s'éloignaient des malades et qui pouvaient se retirer à la campagne, en étaient beaucoup moins maltraités.

Les îles des Saintes, voisines de la Guadeloupe, furent exemptes de l'épidémie jusqu'au moment où le général Ernouffe y envoya, d'après le conseil de M. Amic, médecin en chef de la colonie, la 26e demi-brigade stationnée à la Basse-Terre où elle perdit considérablement de monde. Ce corps porta avec lui le germe de la maladie dans cette île, laquelle, avant son arrivée, ne s'en était pas ressentie; elle s'y propagea rapidement, comme par-tout ailleurs, sous les latitudes élevées.

La frégate la *Libre* fut envoyée à la Havanne dans le temps où la fièvre se trouvait dans toute sa force; il n'y avait pas un seul malade à son

(1) Epidémie d'Espagne, page 163.

arrivée : la contagion ne tarda pas à s'y manifester avec le caractère le plus fâcheux, et à faire périr près de quatre-vingts hommes de l'équipage de cette frégate en moins de deux mois.

N° LXXXIX.

L'examen de cette fièvre sur les côtes orientales du Mexique paraît avoir fourni des argumens victorieux aux partisans de la non contagion.

Elle est regardée comme endémique sur le littoral. Il est certain, comme nous l'avons dit, qu'elle y revient tous les ans et qu'elle ne s'étend pas au-delà d'une certaine hauteur, à laquelle elle semble bornée par un cordon ou une sorte de limite qu'elle ne peut franchir. M. Humboldt, qui a fait cette remarque, observe que c'est à cette même hauteur que s'arrêtent les chênes méxicains qui ne peuvent végéter et croître dans une température plus élevée, favorable au développement du *vomito-prieto*. Notre célèbre voyageur, pour prouver que cette maladie est due à l'influence du climat, particulièrement à l'insalubrité de la Vera-Crux, et non à l'action du *contagium*, cite les faits suivans.

Les personnes qui viennent de l'intérieur du Mexique pour s'embarquer à la Vera-Crux sont dans l'usage, lorsque l'épidémie est dans toute

sa force, de séjourner à Xalapa ou dans son voisinage pour éviter l'insalubrité des bords de la mer jusqu'au moment du départ des navires qui doivent les transporter en Europe; lorsqu'il est arrivé ils se mettent en route à la fraîcheur de la nuit, dans une litière, traversent la Vera-Crux sans s'y arrêter, arrivent à la pointe du jour au port, s'embarquent à l'instant dans un canot qui les attend au môle pour les porter à bord.

Toutes ces précautions sont quelquefois inutiles; il n'est pas rare de voir ceux qui les prennent être néanmoins attaqués de la fièvre jaune, peu de temps après leur départ.

N'est-il pas aussi naturel, dans cette circonstance, d'attribuer la maladie aux miasmes existants à bord d'un vaisseau qui a séjourné dans le port où il a pris son chargement, que d'admettre dans l'atmosphère une matière excessivement subtile et très-active, qu'il suffit de respirer un instant pour en être infecté, lorsque l'on sait que les vapeurs délétères éloignées de leur foyer et disséminées dans l'atmosphère perdent de leur action, et qu'au contraire les étoffes et d'autres substances, sont d'excellents conducteurs du *contagium*, qui s'y attache et peut y rester un certain temps sans perdre ses propriétés?

M. Humboldt a si bien senti que l'explication que je donne devait paraître aussi plausible que

la sienne, qu'il ne manque pas d'ajouter que « ces faits paraissent au premier abord, parler » en faveur du système d'après lequel on regarde » la fièvre jaune comme contagieuse sous toutes » les zones » ; mais il croit y répondre en disant que ceux qui arrivent d'Europe et qui, pour se rendre dans l'intétieur du Mexique, prennent, pour traverser la Vera-Crux, les mêmes précautions, n'en sont pas toujours exempts.

Remarquons d'abord qu'il s'agit d'exceptions assez rares, dont on ne doit pas déduire une conséquence générale.

N'est-il pas aussi vraisemblable, lorsque quelques personnes contractent aussi la fièvre jaune, pour avoir traversé rapidement la ville dans une litière bien close, de l'attribuer à un contact particulier, soit avec les effets de la litière, ou avec quelqu'un qui aura été auprès des malades, que de la regarder comme l'effet de l'influence atmosphérique dans un passage aussi court ? je crois bien qu'elle y contribue pour beaucoup; mais il faut être plus long-temps exposé à son action pour s'en ressentir.

Enfin, depuis 1776 jusquen 1794, cette maladie n'avait pas paru à la Vera-Crux; « il n'y en » n'avait pas eu un seul exemple pendant ces » dix-huit ans, dit M. Humboldt, quoique le » concours des Européens et des Mexicains ve-

» nant de l'intérieur fût considérable, et que » les matelots, non acclimatés, se livrassent aux » mêmes excès qu'on leur reproche aujourd'hui ». Ce changement avantageux était produit par l'adoption de différentes mesures de police et de salubrité mises à exécution en 1775.

Son retour en 1794, malgré la continuation des mêmes précautions, coïncide avec l'arrivée de trois bâtimens de guerre, le vaisseau *Elmino*, la frégate la *Vénus* et l'hourque *Santa-Vibiana*, qui avaient touché à Porto-Rico, où le *vomito* régnait. N'est-ce pas encore le caractère et la marche d'une maladie contagieuse? Est-il possible sans prévention de la méconnaître? Ne doit-on pas être surpris que notre savant voyageur, en convenant de l'identité de cette maladie avec celle qui a régné en Espagne, regarde cette dernière comme contagieuse et refuse ce caractère à l'autre? Elle ne l'est pas effectivement au même degré, elle ne l'est pas non plus pour les anciens habitans; mais on ne peut guère douter qu'elle ne le soit pour les étrangers.

N° XC.

La nature contagieuse de cette fièvre est peu contestée aux États-Unis depuis que l'Université de médecine de Philadelphie s'est prononcée de

manière à ne pas laisser le moindre doute sur son sentiment.

Les magistrats ont depuis long-temps pris des précautions très-dispendieuses, tant pour le gouvernement que pour les particuliers; tels sont l'établissement des Lazarets, l'assujétissement à de longues quarantaines, la cessation de tout commerce.

Il n'est pas supposable que des magistrats éclairés, prudens, qui devaient veiller aux intérêts de leurs administrés comme à ceux du gouvernement, se fussent ainsi constitués en frais inutiles et eussent jeté l'alarme pour des craintes chimériques et mal fondées, s'ils n'avaient acquis la certitude de l'utilité des précautions adoptées.

Ils étaient convaincus que celle qui se manifesta à Portsmouth, en 1798, dans le quartier le plus sain, où depuis long-temps il n'existait aucune espèce de maladie, où on n'avait jamais eu la fièvre jaune, s'y montra immédiatement après l'arrivée d'un vaisseau venant de la Martinique, sur lequel un homme était mort dans la traversée et un autre arriva très-malade. Elle commença par attaquer les habitans de la maison du propriétaire du vaisseau, d'où elle s'étendit aux maisons voisines.

Elle fut introduite la même année à Philadelphie par le navire *Ladébera*, sur lequel il y avait deux matelots attaqués de fièvre jaune, qui l'avaient contractée, l'un au Port-au-Prince et l'autre à Jérémie, île Saint-Domingue, lesquels la communiquèrent à plusieurs personnes de l'équipage qui en moururent. Ce vaisseau, par une fausse déclaration, ne fut assujéti qu'à une quarantaine de dix jours, et répandit la maladie parmi les personnes qui furent à bord.

Il n'y avait aucune apparence de fièvre jaune à New-Bury-Port lorsque le vaisseau le *Sally* l'y répandit cinq jours après son arrivée. Je pourrais rapporter une multitude d'autres faits semblables qui prouvent la sagesse des magistrats, et la nécessité des précautions qu'ils ont adoptées.

Il est certain que les personnes riches qui, aux approches de l'épidémie, abandonnent la ville pour se retirer à la campagne pendant toute sa durée, en sont rarement atteintes à moins qu'elles n'y reviennent trop tôt.

Un séjour assez court suffit, comme le rapporte M. Dalmas (1), pour la leur faire contracter. Ce médecin cite pour preuves trois observations bien concluantes en faveur de la contagion,

(1) Mémoire cité, p. 37 et suivantes.

quoiqu'il ait embrassé l'opinion contraire, et qu'il convienne, avec plusieurs praticiens des États-Unis, MM. Caldwel de Philadelphie, Smith de New-Yorck, les éditeurs du *Medical repository* (1), de son analogie avec la peste; mais il ne sait « quel jugement porter sur ces » deux maladies, dont l'identité semble prouvée » par quelques symptômes en les considérant » sous le rapport de leurs causes, de leur mar- » che, de leur traitement ». (Page 60.)

Ceux qui ont été à portée de suivre avec soin l'apparition et la marche de la fièvre jaune à Saint-Domingue en l'an 10, assurent qu'elle fut apportée au Cap par des bâtimens étrangers (2).

N° XCI.

Si cette fièvre a été aussi funeste à bord des vaisseaux, lors même qu'elle n'y avait été apportée que par un ou deux individus, n'est-ce pas encore une nouvelle preuve de son caractère contagieux, parce que la difficulté de maintenir une grande propriété dans le voisinage des malades, la nécessité de se servir des mêmes effets,

(1) Volume 4, page 400.

(2) Journal des Officiers de Saint-Domingue. Floréal, an XI, page 169.

tels que couvertes, matelas, etc., l'impossibilté de changer de linge aussi souvent qu'il le faudrait, celle d'isoler les malades du reste de l'équipage, les communications indispensables entre eux, sont autant de causes qui doivent contribuer à propager les maladies contagieuses sur les bâtimens.

Un autre argument en notre faveur se déduit de l'avantage qu'on a d'être exempt de cette fièvre quand on en a été affecté, et de son analogie avec les maladies contagieuses fébriles, dont l'existence paraît détruire toute disposition à les contracter une seconde fois.

C'est un des traits principaux et caractéristiques de la fièvre jaune.

L'exemple du docteur Palloni (1), qui s'inocula lui-même cette maladie en mettant ses doigts infectés en contact avec l'intérieur de sa bouche, d'où résulta une inflammation au gosier, dans le lieu même où fut placé le *contagium*; cet exemple, dis-je, peut-il paraître d'un assez grand poids en faveur de notre sentiment pour être rapporté ?

---

(1) Mémoire cité.

N° XCII.

Pour ne laisser, s'il est possible, aucun doute sur ce sujet important qui a fourni matière à tant de discussions et de controverses, nous allons passer en revue les principales objections que l'on fait aux partisans de la contagion, en nous efforçant d'y répondre.

On a dit que cette fièvre n'était pas contagieuse, parce qu'elle n'attaque que les Européens, qu'elle épargne une classe nombreuse d'individus, les colons aux Antilles et aux Mexique, et partout les nègres, tandis que les maladies pestilentielles n'épargnent personne, à moins que ce ne soit individuellement.

Plusieurs de ces objections ne sont pas exactes, puisque les habitans des États-Unis, ceux même de la Vera Crux, qui se transportent dans d'autres colonies, n'en sont pas exempts.

Il paraît même que dans son origine aux Antilles elle n'était pas, comme à-présent exclusivement affectée aux nouveaux habitans; alors elle ne variait, comme nous l'avons rapporté, d'après Pringle, que par son intensité et la rapidité de sa marche.

Les nègres ne sont pas toujours épargnés.

M. Valentin (1) dit, qu'à Norfolk en 1800,

(1) Ouvrage cité.

à Charlstown en 1799, et en 1800 il en est mort plusieurs. L'on m'a assuré, dans cette dernière ville, que toutes les fois que l'épidémie y devient générale, il est rare qu'il n'en succombe pas un nombre plus ou moins considérable. Tout le monde sait qu'en Espagne et à Livourne elle n'épargnait que les anciens colons récemment arrivés d'Amérique.

N° XCIII.

L'expérience prouve qu'une certaine habitude, lentement et graduellement acquise, de recevoir l'impression des miasmes nuisibles, contribue beaucoup à garantir de leur influence. La fièvre jaune confirme ce résultat général.

Il y a dans l'histoire des maladies contagieuses une multitude d'exemples qui démontrent qu'on a vécu sans danger au milieu des pestiférés ; on les voit en Moldavie se promener ou rester chez eux, sans précautions comme sans crainte de la part de ceux qui les soignent.

Hildenbrand (1) a vu la fièvre pestilentielle sur les frontières de la Turquie ne consister que dans une légère stupeur avec douleurs abdominales, dont la durée n'allait pas au-delà de quatorze jours.

---

(1) Du typhus contag. p. 113.

Dans les pestes les plus meurtrières, il y a toujours un certain nombre de personnes qui n'en sont jamais atteintes.

Aucun des treize médecins envoyés par l'impératrice des Russies à Moscow, dans celle qui ravagea cette ville en 1771, ne contracta la maladie, quoiqu'elle y fût très-funeste, puisqu'elle enleva 133,299 individus (1).

Les médecins qui se rendirent à Marseille, par ordre du régent en 1720, furent aussi heureux. Le noble dévouement du prélat de cette ville ne lui fut pas funeste.

Le zèle aussi ardent, quoique moins connu, de M. le comte de Langeron, chef d'escadre, celui de l'échevin Estelle et de quelques autres magistrats n'eut aucun inconvénient pour leur santé.

L'absence totale de précautions de la part des Turcs pour se mettre à l'abri de la peste devrait avoir entièrement dépeuplé Constantinople depuis le temps que dure leur incurie à cet égard, et que cette maladie y revient chaque année. La population est cependant toujours la même, ce qui ne devrait pas avoir lieu si elle était aussi contagieuse et meurtrière pour eux, qu'elle l'est pour nous en Europe.

---

(1) Mém. sur la peste, par *Samoïlowitz*.

La maladie pestilentielle qui, en 1270, détruisit sur les côtes d'Afrique, près de l'ancienne Carthage, l'armée de Louis IX, qui enleva ce bon prince et l'un de ses fils, épargnait les habitans du pays; au moins les soldats d'Omar et Muley Moztania, souverain à Tunis, en furent exempts, tandis qu'elle moissonnait ceux qui étaient dans le camp de Saint-Louis.

On a vu en Angleterre une fièvre contagieuse, tellement particulière à cette nation que, si l'on en croit les historiens, elle attaquait non-seulement ceux qui s'étaient retirés à la campagne, mais encore les réfugiés en Ecosse, en Hollande et en France. Freind (1) qui cite ce fait le rapproche d'un analogue arrivé dans la peste de Constantinople en 543.

Sennert fait aussi mention d'une peste qui ravagea l'Italie, et pendant laquelle les Français, les Anglais, restèrent sans danger dans les lieux qu'elle désolait.

De ce que les anciens colons et les nègres sont ordinairement, par l'effet de l'habitude, à l'abri de la fièvre jaune; il n'en faut donc rien conclure contre son caractère contagieux, puisque les mêmes phénomènes se représentent dans

(1) Ouvrage cité, page 140.

des maladies auxquelles on ne conteste pas cette propriété.

N° XCIV.

Pour que l'action morbifique d'une matière contagieuse quelconque puisse exercer ses effets sur un corps en santé, il faut à celui-ci des conditions particulières, une certaine capacité, ou des dispositions individuelles, sans lesquelles l'infection n'a pas lieu ; c'est ce que le docteur Hildenbrand appelle dispositions nécessaires (1). Cette sorte de prédisposition ou d'opportunité favorise l'introduction et le développement du *contagium ;* sans elle son action serait nulle, comme la semence placée dans une mauvaise saison et dans un champ non préparé ne produit rien ; cette comparaison, qu'avait établie Menuret (2) entre les germes morbifiques et les semences végétales, n'est pas seulement ingénieuse, elle a un fond de vérité. L'essence des uns et des autres nous est aussi inconnue que leur manière d'agir : nous savons que la graine

(1) Histoire de la médec. part. III, page 64.

(2) Essai sur l'influence de l'air dans les maladies contagieuses, Mémoire couronné par la Soc. royale de médec. en 1781.

d'un végétal pour naître et se multiplier a besoin d'être placée dans un terrain et dans un temps propre à favoriser sa germination. De même le *contagium* a aussi besoin pour pouvoir se reproduire d'être appliqué à un corps convenablement disposé afin de s'y transformer, après des modifications successives et un travail organique intérieur, en une matière semblable susceptible de se reproduire en se communiquant.

La nécessité de cette prédisposition est prouvée, comme l'indique M. Dumas (1) par une multitude d'exemples, tant pour les maladies aiguës que pour les maladies chroniques. Les miasmes contagieux n'ont donc eux-mêmes qu'un effet subordonné aux dispositions particulières où le corps se trouve dans le moment de leur application. Van-Swiéten (2), après Pringle, Bartholin et autres praticiens, assure que outre la contagion il faut encore des causes prédisposantes pour que la maladie se développe.

---

(1) Malad. chron. page 478.

(2) Van-Swiéten, Comment. in Aphorism. Boerrh. page 1380.

N° XCV.

On ne manquera pas de citer des cas où la fièvre jaune paraît s'être manifestée chez des sujets presque isolés, de manière qu'il est difficile de découvrir comment elle y est parvenue; ce qui porte à penser qu'elle peut partout se développer sans le secours de la contagion; je réponds que ces faits négatifs, en petit nombre, ne sont pas bien constatés; mais que quand ils le seraient, ils prouveraient tout au plus qu'elle peut naître spontanément, ce dont nous ne doutons pas pour les climats situés entre les tropiques; mais on sait que les miasmes contagieux s'attachent aux étoffes, qu'ils peuvent y séjourner un temps dont on n'a pas déterminé la durée, et être portés à d'assez grandes distances, sans perdre de leur énergie; s'ils sont mis en contact avec une personne favorablement disposée pour leur développement, il pourra avoir lieu sans qu'on puisse savoir d'où vient la maladie à laquelle ils auront donné naissance. La peste et même la fièvre jaune nous en fournissent plusieurs exemples.

C'est un fait prouvé par l'expérience, dit Marcus (1), que le miasme de la fièvre jaune, comme

(1) Recherches sur la fièvre jaune, par *Marcus*, profes-

celui de la peste, peut rester caché et inactif pendant plusieurs années, jusqu'à ce que les circonstances propres à volatiliser le *contagium*, surviennent et disposent le corps à son absorption.

Il est probable que chaque malade, surtout dans les maladies contagieuses, est environné d'une atmosphère particulière plus ou moins étendue, suivant la nature de la maladie contagieuse, son intensité.

J'ai entendu dire à plusieurs personnes, que placées tout près du lit d'un malade affecté de fièvre jaune, elles n'avaient pas tardé à éprouver des maux de tête dont elles étaient exemptes placées à une plus grande distance. Je n'ai jamais pour moi, fait de semblables remarques, mais le docteur le Roy a plusieurs fois ressenti dans moins d'un quart d'heure, des douleurs de tête assez fortes, lorsqu'il s'approchait près des malades attaqués de fièvres malignes.

L'examen approfondi et impartial de l'histoire de cette maladie, dans les différentes villes où elle a commencé à se montrer, fait connaître les détours, les faux-fuyants et les mensonges mis en usage par les propriétaires et les capitaines

---

seur de médecine à Bamberg; Annales de littérat. médic. étrang. t. 11, page 64.

d esnaires marchands, pour cacher les morts qu'ils ont perdus pendant le voyage, afin de se soustraire à la quarantaine qui produit un retard quelquefois très-préjudiciable à leurs intérêts.

Cette cause peut cacher l'origine de cette fièvre, de manière à ce qu'on l'attribue à la seule influence du climat ou à des causes locales.

N° XCVI.

L'on a nié sa nature contagieuse, parce qu'au Mexique elle revient avec trop de constance aux mêmes époques, pour n'y être pas regardée comme endémique, qu'aux colonies elle est épidémique, et que, tenant à l'influence générale du climat, il n'y a pas besoin de recourir à celle d'un miasme particulier pour expliquer sa formation et sa propagation : en admettant comme prouvées, ces dernières propositions, qui sont précisément des points contestés, n'en faudrait-il encore rien conclure en faveur de la non contagion, car il est des maladies endémiques et épidémiques qui sont bien évidemment contagieuses.

Les maladies les plus contagieuses elles-mêmes sont, dans leur marche comme dans leur propagation, jusqu'à un certain point, soumises aux influences atmosphériques, comme l'avait

observé Richard Méad (1); ainsi la peste de Marseille, en 1720, diminuait subitement à une époque de l'année, pour reparaître dans une autre; elle cessa deux ou trois fois dans Alais, et reparut successivement, ce qui prouve évidemment, dit M. Poilroux (2), après Sauvager, qu'elle était autant entretenue par la constitution de l'air que par son caractère contagieux; cependant on part de-là, comme d'une chose contradictoire, pour se demander comment une maladie endémique, qui n'est pas contagieuse de sa nature, peut le devenir? Comment se fait ce changement, qu'on regarde comme impossible? Quand on ne pourrait s'en rendre raison, cela importerait assez peu à la vérité du fait, si elle était bien constatée, si des observations analogues militaient encore en sa faveur (*a*). Effecti-

(1) *Méad*, Dissert. de pestifer. contagionis natura.

(2) Mém. sur les maladies chroniques, couronné par la Société de Montpellier, page 15. *Paris*, 1812.

(*a*) Nous ne sommes pas assez affranchis en médecine, de la manie de ne croire que les choses que nous ne pouvons expliquer, et de révoquer en doute celles qui passent notre intelligence, comme si tel ou tel phénomène devait être nié parce que ses causes échappent à nos recherches.

« Nous sommes si éloignés de connaître tous les agens de » la nature, a dit le célèbre *Laplace* *, qu'il serait peu phi-

* Théorie analyt. des probabilités, etc. *Paris*, an XII. *In*-4.

vement, l'histoire de la médecine et l'expérience journalière, prouvent que dans plusieurs circonstances et par l'influence réunie du climat, de la saison, des localités, des dispositions individuelles, les maladies épidémiques sont devenues contagieuses.

Pourquoi répugner, a dit Mahon (1), à croire qu'un virus particulier puisse s'engendrer dans un pays, à une certaine époque, et par l'effet de causes le plus souvent inappréciables, mais dont

---

» losophique de nier l'existence des phénomènes, unique-
» ment parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de
» nos connaissances. Seulement nous devons les examiner
» avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'il paraît
» plus difficile de les admettre ; et c'est ici que l'analyse
» des probabilités devient indispensable pour déterminer
» jusqu'à quel point il faut multiplier les observations et
» les expériences. »

Il y a long-temps que le sceptique *Montaigne* a cherché à nous mettre en garde contre ce désir ambitieux, plus nuisible qu'avantageux aux progrès des sciences, lorsqu'il dit « qu'il voyait souvent les hommes aux faits qu'on leur
» propose, s'amuser plus volontiers à en chercher la raison
» qu'à en chercher la vérité ; ils laissent là les choses, et
» s'amusent à traiter les causes.

» Les effets nous touchent, mais les moyens nulle-
» ment *. »

* Essais de Montaigne, l. 3, ch. 2.

(1) Hist. de la médec. clin. p. 231.

la possibilité est facile à concevoir, lorsque d'autres faits analogues le prouvent : elle peut donc être endémique et très-peu contagieuse au Mexique et acquérir ce dernier caractère.

Parmi les maladies dépendantes de l'action de ces causes, il en est de contagieuses et d'autres qui ne le sont pas, mais qui peuvent le devenir.

La pratique ne nous présente que trop d'exemples de cette conversion dans les fièvres des prisons, dans celle des vaisseaux et des hôpitaux.

Zimmerman (1) a fait une remarque semblable, dans quelques dysenteries épidémiques, qui ne devinrent contagieuses que par l'accumulation des malades et leur rapprochement dans un espace très-resserré.

J'ai été à portée d'en vérifier l'exactitude pendant l'hiver de l'an II. (1794), dans la division du général Desboureaux, dont j'étais chirurgien en chef; cette division était baraquée devant Mayence; nous eûmes un grand nombre de dysenteries, qui prirent, dans le seul et mauvais local qui nous fut affecté pour hôpital, dans le village d'Obéringshem, un caractère vraiment contagieux, qui se communiquait rapidement aux blessés et aux autres malades placés dans le voisinage, tandis que ces mêmes hommes répartis

(1) Traité de la dysent. p. 319 et 330.

en petit nombre dans les hôpitaux plus vastes et mieux aérés de Binguen, Creutznack, Soubrenhem et autres, placés sous les derrières de l'armée, ne le communiquaient pas à ceux qui couchaient dans les mêmes salles, ce qui semble prouver que les maladies contagieuses ou non contagieuses de leur nature, peuvent tenir ce caractère des circonstances particulières où se trouvent les malades, de leur rapprochement plus ou moins grand, de l'emplacement des hôpitaux, etc. C'est la manière de voir du docteur Valentin (1) qui conçoit très-bien, « en parlant » de la fièvre jaune, qu'une maladie qui n'est pas » contagieuse dans l'origine, le devient quelque- » fois consécutivement ainsi que je l'ai exposé. »

N° XCVII.

Tous les praticiens ont été à même de se convaincre que les vapeurs qui s'élèvent du corps humain, même dans l'état de santé, à plus forte raison dans celui de maladie, abstraction faite de la diminution d'oxigène, sont funestes à ceux qui les respirent, beaucoup plus, je pense, que celles qui émanent de la décomposition putride des matières animales; car, sans adopter entiè-

(1) Mémoire cité, page 27.

rement quelques idées un peu paradoxales du docteur Chisholm (1), sur l'inomité des miasmes, des substances animales, on doit convenir que les vapeurs qui s'élèvent du corps des malades sont plus dangereuses : pour le prouver, je ne répéterai pas l'observation si souvent citée des soldats anglais, enfermés dans une étroite prison au Bengale, celle des assises d'Oxford, etc.

Cullen dit que les miasmes animaux qui ont séjourné dans un lieu peu aéré, acquièrent une telle virulence, que s'ils sont appliqués sur le corps d'une homme sain, ils produisent une maladie très-contagieuse. Cette assertion, qu'il donne comme le fruit de sa longue expérience, est-elle parfaitement exacte ?

Devons-nous admettre, avec les auteurs de l'Essai sur la contagion (2), comme causes de toutes les maladies contagieuses, un gaz animal, une vapeur spécifique particulière, que le docteur Mitchill croit être un gaz oxide d'azote, que l'on est autorisé à soupçonner, quoi qu'aucune expérience directe n'en prouve l'existence ? On ne peut s'empêcher de penser avec Sydenham,

(1) Ann. de littérat. méd. étrang. n° 74. 1811.

(2) Essai sur la contagion, par MM. *Cattel*, *Gardet*, p. 259.

qu'il existe réellement un gaz produit de l'animalisation, d'un travail organique et vital particulier, sans lequel il n'y a pas de germe de contagion. N'est-ce pas pour avoir outré ce principe de l'animalisation du *contagium*, que Kircher a imaginé les animacules comme causes de la contagion? Hypothèse que paraît avoir adoptée Linnée (1).

Un grand nombre de faits, dans l'examen desquels je ne dois pas entrer, me portent à regarder les miasmes contagieux comme un produit particulier de la vitalité dans l'état pathologique, ou comme le résultat d'une élaboration particulière des organes malades. Ce qui appuie ma manière de voir, c'est que l'air insalubre des marais les plus infects, que l'on ne peut respirer impunément pendant un temps très-court, ne s'attache jamais aux vêtemens et aux effets qui sont exposés à son contact, de manière à pouvoir produire, au bout de très-peu de temps, une maladie semblable à celle qu'il occasionne à ceux qui le respirent sur les lieux, tandis que ces mêmes malades réunis dans un petit espace, peuvent devenir, pour ceux qui les approchent, comme pour les étoffes de laine, de coton, des foyers

(1) Amœnit. acad. v. 5; Dissert. 82; Exanthemata viva.

d'où le *contagium* s'exhale pour s'attacher et être porté au loin, et communiquer la maladie à ceux qui sont exposés à son contact.

Les vapeurs qui s'élèvent des matières animales en putréfaction, lorsqu'elles sont concentrées, donnent lieu à des fièvres adynamiques; mais les effets qui y sont exposés n'ont jamais la faculté de produire cette maladie; ils peuvent conserver une odeur désagréable, mais c'est le seul inconvénient qu'ils aient pour la santé.

L'opinion de l'un de nos plus grands chimistes, n'ajoute-t-elle pas, autant par l'autorité de son nom, que par quelques expériences ingénieuses, un trait de vraisemblance de plus à notre manière de considérer le développement spontané de la contagion. Ce savant pense que la condensation de l'azote en est la cause; c'est une sur-azotation des principes animaux les plus subtils (1).

Si cette hypothèse, qui se rapproche de celle de Mitchill, se vérifiait, l'on ne serait plus surpris de rencontrer plus de maladies contagieuses dans les pays chauds où elles ont presque toutes pris naissance et d'où nous vient encore la peste; d'où la lèpre, la rougeole, la petite vérole, la syphilis tirent leur origine; où les solides et les

(1) Moyens de désinfecter l'air, par M. *Guyton-Morveau*, p. 246.

fluides sont plus animalisés, la proportion d'azote, dit-on, plus considérable.

S'il était permis de tirer quelques inductions des expériences curieuses de M. Nysten (1), sur les qualités de l'air respiré dans différentes maladies, l'on trouverait qu'elles semblent appuyer l'opinion de M. Guyton. M. Nysten a reconnu cette augmentation d'azote dans les fièvres adynamiques et dans les méningo-gastriques. Les urines et d'autres excrétions contenaient une plus grande proportion de matière animale dans l'une et l'autre maladie.

N° XCVIII.

Nous nous sommes un peu écartés de la question; revenons-y en remarquant qu'il ne répugne pas de croire que la fièvre jaune n'ait pu primitivement et ne puisse encore dépendre de l'influence du climat, sans qu'on ne doive rien en inférer contre son caractère contagieux; elle ne devait pas reconnaître d'autres causes chez les premières personnes qui en furent attaquées au Mexique.

On sait que dans les lieux où une maladie contagieuse a une fois régné avec un caractère général, elle peut éclater de nouveau, quand les

(1) Recher. de physiol. et de chimie, p. 193.

mêmes circonstances se renouvellent. Il y a pourtant maintenant bien des médecins qui pensent le contraire, et qui disent que cette propriété du corps vivant de se créer un principe contagieux, sans aucune communication externe, est démentie par l'analogie et par de nombreuses observations ; ainsi la peste, la gonorrhée, la rougeole, la variole, la scarlatine, l'hydrophobie, nous viennent presque toujours par communication ; mais enfin il y a des exceptions assez fréquentes.

N° XCIX.

On a dit que la fièvre jaune était épidémique et non contagieuse ; mais comme l'observe judicieusement M. Gasc (1), « par une erreur funeste » à la théorie de la contagion, on a trop souvent » confondu les constitutions épidémiques avec » les fièvres contagieuses, et souvent on a nié » la contagion lorsqu'elle existait réellement. »

Les différentes causes, tant générales que locales, auxquelles nous avons attribué la fièvre jaune, n'ont-elles pas pu se trouver réunies et acquérir assez d'énergie pour masquer l'influence des miasmes contagieux, et pour qu'on soit porté à croire, à moins d'un examen très-attentif, qu'ils

(1) Du Typhus cont. disc. prélim.

n'y contribuent pas. Quand cette fièvre serait épidémique, elle n'en serait pas moins contagieuse. Ne sait-on pas que lorsque les épidémies prennent un caractère très-grave, il n'est pas rare de les voir devenir contagieuses, comme l'attestent Graut, Pringle et Hildenbrand, et comme l'expérience le démontre, surtout dans les hôpitaux et les prisons.

Enfin, un court parallèle entre les maladies épidémiques proprement dites, et contagieuses, prouvera que la fièvre jaune appartient à ces dernières.

L'épidémie attaque indistinctement les habitans d'une ville ou d'une contrée soumises à l'influence générale des causes qui la produisent. La fièvre jaune épargne ordinairement aux Antilles les anciens colons, les nègres et tous ceux qui en ont été atteints.

L'épidémie peut revenir plusieurs années de suite chez les mêmes individus, elle est plus meurtrière, plus générale dans son invasion, elle va successivement en diminuant : c'est le contraire pour la fièvre jaune ; celle-ci peut être resserrée, bornée à un quartier, on peut l'éviter en restant chez soi, sans aucune communication avec l'extérieur, rien de semblable dans les épidémies ; ces dernières impriment bien le même cachet à toutes les maladies régnantes ; mais elles

sont loin d'être aussi parfaitement et si uniformément semblables que les maladies fébriles contagieuses qui dépendent d'un même miasme; ces dernières font infiniment plus de ravages chez les pauvres, qui sont entassés, qui ne peuvent changer de linge, qui emploient souvent les effets qui ont servi aux personnes mortes de la maladie, que chez les gens aisés; c'est aussi ce que l'on a observé dans la fièvre jaune d'Espagne, dans celle de Livourne.

Les épidémies ne sont pas aussi meurtrières et n'ont jamais une marche si promptement funeste à moins qu'elles ne soient contagieuses.

Jusqu'ici la ligne de démarcation qui doit exister entre les maladies contagieuses et celles qu'on nomme constitutionnelles n'a pas été assez bien tracée, non plus que leur influence réciproque. Les pathologistes n'ont pas assez bien apprécié et comparé ces différentes sources morbifiques, pour qu'il me soit possible d'assigner avec précision le caractère propre à chacune d'elle, ce serait d'ailleurs m'écarter trop de mon sujet.

N° C.

N'objectera-t-on pas encore que, d'après le caractère gastrique que j'assigne à cette fièvre,

elle ne peut être rangée dans la classe des maladies contagieuses ?

J'ai dit que ce n'était pas une fièvre simple et que l'irritation des organes gastriques qui en forme un des traits principaux et à laquelle pouvaient se rapporter tous les autres symptômes, avait un caractère spécifique, qui la distinguait un peu de celle de nos climats septentrionaux ; laquelle néanmoins peut devenir contagieuse, comme l'a entrevu Pringle, et comme l'observa Finke (1) dans celle qui régnait dans le Teklembourg, en Westphalie, dans l'année 1776. Elle débutait souvent, surtout dans la classe indigente, par une sorte de contagion.

Il n'est pas plus difficile de concevoir cette phlogose du système gastro-hépatique comme dépendante d'un miasme délétère qui échappe à nos sens, que beaucoup d'autres inflammations internes dont les causes nous sont inconnues ; il ne faut pas même prêter à cet agent nuisible une manière d'agir différente de celle des autres causes morbifiques.

La maladie observée par M. Larrey en Egypte, décrite sous le nom de *fièvre jaune*, laquelle compliquait les plaies d'armes à feu, était une

(1) De Morbis biliosis.

fièvre bilieuse rémittente accompagnée de malignité, ainsi que le reconnaît le docteur Witman; mais il paraît qu'elle était réellement contagieuse. La manière prompte avec laquelle elle se déclarait chez les individus qui, avec de légères blessures, passaient dans le lit de ceux qui en étaient morts ou qui s'approchaient de ceux qui en étaient attaqués, persuada à M. Larrey qu'elle était contagieuse (1).

M. Balme (2), médecin à la même armée, a émis une opinion à peu près pareille.

D'ailleurs la contagion forme-t-elle un caractère essentiel et bien distinct entre les maladies? La plupart des fièvres ne sont-elles pas susceptibles de le devenir? Celles qui se ressemblent en tout, excepté dans ce seul point, cessent-elles pour cela d'être identifiques? Ne peuvent-elles pas acquérir cette faculté? S'il en était ainsi, ne serait-on pas autorisé à la regarder comme une circonstance accidentelle, qui ne change pas la nature de la maladie?

N'est-ce pas là le sentiment de quelques médecins qui assurent que toutes les fièvres d'un mauvais caractère des pays chauds et palustres sont susceptibles de devenir contagieuses?

---

(1) Mém. de chirurg. milit. t. 2, p. 22.

(2) De Ætiologia generali contagii, p. 43.

M. Rasnel (1) cite, pour appuyer cette assertion, l'exemple des fièvres de plusieurs parties de l'Italie.

Il suit de ce que nous venons de dire que l'objection tirée du caractère bilieux que nous avons assigné à cette fièvre ne prouve rien contre sa susceptibilité à devenir contagieuse.

CI.

Les variétés peu nombreuses qu'elle présente ne prouvent pas davantage. Les mêmes miasmes ne peuvent en effet produire des maladies de nature différente; mais les circonstances locales ou individuelles sont dans le cas d'y apporter des modifications.

La peste en a offert des exemples bien frappans dans les divers aspects sous lesquels elle s'est montrée à l'observation des derniers médecins français qui ont séjourné en Egypte. Jamais la fièvre jaune n'a présenté autant de différence.

---

(1) Mémoire sur l'influence des marais et des étangs, p. 170.

N° CII.

Une dernière objection se tire de l'autorité de plusieurs médecins distingués, qui ne regardent pas cette fièvre comme contagieuse. Mais dans la peste de Marseille, en 1720, n'a-t-on pas vu des médecins, jouissant de la plus haute considération et d'un mérite non contesté, nier son caractère contagieux ? tels que MM. Chirac, Deidier, Chicoineau, Verny, etc. (1).

Avant de réfuter cette objection observons, 1°. qu'une maxime de politique universellement admise, dans le but très-louable, sans doute, de rassurer les citoyens, de maintenir la tranquillité, est de cacher, autant qu'on le peut, le véritable caractère des maladies de cette nature.

Si ce n'était pas cette raison on aurait lieu d'être surpris de la logique de quelques médecins des États-Unis, qui disent que la fièvre jaune est indigène, non contagieuse, qu'elle n'est et n'a jamais été importée, et qu'elle ne peut même pas l'être; mais qu'il faut néanmoins prendre toutes les précautions pour s'opposer à son introduction et à sa propagation, entretenir des Lazarets, établir des quarantaines, faire

---

(1) *Voyez* le Journal des savans des années 1721 et 1772, mois de mars, mai, etc.

éprouver de grandes pertes et de longs retards au commerce, pour prévenir un mal imaginaire qui ne peut avoir lieu; certe un pareil raisonnement suppose des motifs particuliers qui empêchent de dévoiler la vérité.

2°. Que la lecture attentive des ouvrages où l'on nie l'existence de la contagion de la fièvre jaune prouve qu'il y a toujours quelque restriction dans ces négations : elles ne sont pas absolues, et ces mêmes ouvrages renferment des observations concluantes en faveur de l'opinion contraire.

3°. Que les vérités les moins contestées, avant d'être universellement admises, ont éprouvé de grandes contradictions, et ont eu à surmonter de fortes oppositions. Ne soyons donc pas surpris que l'on révoque en doute le caractère contagieux de cette fièvre, lorsqu'un médecin du mérite de Stoll a nié, contre l'autorité des siècles et des exemples malheureusement trop nombreux, celui de la peste.

Les expressions de ce praticien célèbre ne laissent pas le plus petit doute : « celui qui nie-
» rait la contagion même de la peste, celui qui
» lui assignerait un caractère épidémique com-
» mun, qui s'appliquerait également à tous, mais
» qui n'agirait pas sur tous, qui ferait dépendre
» cette cause de la saison, de la constitution

» atmosphérique, plutôt que d'un ballot de laine, » avancerait un paradoxe ; mais en même temps, » quelle vérité importante et quel service il » rendrait (1) ».

Ce praticien, si justement recommandable, ne s'est-il pas laissé entraîner au-delà des bornes de la rigoureuse observation, par l'influence trop grande qu'il attribuait aux constitutions, dont il avait fait une étude si approfondie et de si heureuses applications à la connaissance et au traitement des maladies?

Le docteur Assalini (2) qui, tout récemment encore, a pu observer la peste dans les lieux où elle revient chaque année, adopte cette manière de voir.

Il ne faut donc rien conclure contre notre sentiment, des autorités respectables qui lui sont contraires, parce que outre les faits qui l'appuient, il compte en sa faveur un nombre plus considérable de médecins, non moins célèbres, indépendamment de ceux dont j'ai déjà fait une mention particulière.

Je citerai Cullen (3) et son savant commen-

---

(1) Médec. prat. deuxième part. p. 232.

(2) Observation sur la peste, le flux dysentérique. *Paris*, an IX.

(3) Médec. prat. t. 1.

tateur, le Collège des médecins de Philadelphie (1), celui de l'Académie de médecine de Madrid, une association récente des premiers médecins de Londres, formée par l'ordre du roi, sous le titre de *Bureau de Santé*. L'objet de cette Société est d'éclairer le gouvernement anglais sur les meilleurs moyens de prévenir l'introduction des maladies contagieuses et d'en arrêter les progrès; elle a publié, à cet effet, différens rapports traduits par le docteur Maunoir (2), dans lesquels elle range la fièvre jaune parmi les maladies contagieuses; c'est aussi l'opinion de M. Sédillot, qui l'a comparée à la peste, « avec laquelle elle a de l'analogie, elle afflige » fréquemment les villes maritimes des États-» Unis et des îles, elle a épouvanté l'Europe, » et lorsqu'elle a désolé Cadix, Malaga, on se » croyait bien à l'abri d'un pareil fléau conta-» gieux. »

Le célèbre professeur Hildenbrand (3) classe aussi cette maladie à côté de la peste, parmi les typhus malins éminemment contagieux : cette assertion, appuyée du suffrage de son traduc-

---

(1) Recueil périod. de la Société de médecine. Février, 1811.

(2) Même journal. Juillet, 1811.

(3) Ouvrage cité, page 18.

teur, se trouve répétée dans vingt endroits de son ouvrage, avec des développemens propres à lever bien des doutes.

Giannini (1) dit « que la fièvre jaune est si fa-
» cilement communicable par le seul contact,
» qu'il n'est plus aujourd'hui personne qui en
» doute ». Et ailleurs, tom. 2, pag. 99, il la place à côté de la fièvre pestilentielle.

Le docteur Rubini (2), sans nier l'influence de la chaleur sur le développement et la marche de la fièvre jaune, croit néanmoins qu'elle a une origine miasmatique.

Le professeur Tourtelle (3) la regardait aussi comme une maladie contagieuse : en parlant de la partie inférieure des côtes du Mexique, il dit « qu'on y est exposé à des fièvres bilieuses rémit-
» tentes et intermittentes qui y sont très-conta-
» gieuses. »

Le docteur don Antonio Cibat, médecin de la cour de Madrid, a fait beaucoup de recherches sur l'origine et la manière dont se propage la fièvre jaune; il était à portée d'avoir les rensei-

---

(1) De la nature de la fièvre, t. 2, p. 134.

(2) Riflessioni sul le febri chiamate gialé e sui contag., etc. p. 78.

(3) Élémens d'hygiène, t. 1, p. 192.

gnemens les plus positifs : il affirme que celle dont fut affligée Cadix, en 1730 et 1800, celle de Malaga, en 1741 et 1803, avaient été importées ; qu'elles s'étaient d'abord manifestées dans les cabarets et les maisons fréquentées par les marins ; il ajoute que celle qui régna à Malaga, en 1803, parut éteinte pendant le froid de l'hiver, pour reparaître avec plus de violence en 1804. Les seuls moyens de l'écarter, dit-il, sont *l'isolement, la séquestration sévère, les cordons de troupe, les lazarets, etc.* (1).

Je puis encore m'étayer du témoignage de plusieurs médecins de la marine et des colonies, qui ont fait de cette maladie le sujet de leurs recherches. Je crois qu'on doit attacher du prix à leur opinion, comme à celle de tous les praticiens qui se sont bornés à exposer les faits, sans avoir aucun système à soutenir.

M. le Fort, dans la dissertation inaugurale sur la contagion, s'efforce de prouver par des faits, la nature contagieuse de la fièvre jaune (2).

M. le docteur Regnaud, officier de santé, entretenu, de première classe, parvient au même

---

(1) Memorias sobre la calentura amarilla contagiosa, Mem. 1.

(2) Dissert. sur les maladies contag. *Paris*, 1806.

but à l'aide d'observations bien concluantes (1).

M. Prépetit (2) a aussi développé avec beaucoup de clarté ses vues à cet égard ; il les a appuyées d'un grand nombre de faits bien propres à militer en faveur du caractère contagieux de cette fièvre : aussi est-il entraîné contre ceux qui le révoquent en doute, aux conclusions suivantes, qui me semblent trop rigoureuses. « On » ne peut penser, dit-il, qu'une idée semblable » ait pu entrer dans la tête d'un homme éclairé, » s'il s'est surtout trouvé dans les lieux où cette » maladie a exercé ses ravages ».

M. Gilbert, après avoir rapporté des faits pour et contre, n'ose prononcer.

Les personnes qui nient le plus fortement la contagion de cette fièvre, ne peuvent s'empêcher, entraînées par le nombre et l'évidence des faits, d'établir des distinctions et des restrictions plus ou moins subtiles, qui prouvent leur embarras pour faire accorder les faits. Ainsi le docteur Valentin (3) se demande si elle est contagieuse, et dit que ce n'est pas à la manière des autres épidémies. Après avoir rapporté des obser-

---

(1) Essai sur quelques points d'hygiène navale. *Paris*, 1810.

(2) Dissertation citée. *Paris*, 1804.

(3) Mémoire cité, page 92.

vations pour et contre, il ajoute « qu'il ne s'en » suit pas de ce qu'elle ne peut se communiquer » par le contact, comme la peste, par exemple, » qu'elle ne puisse produire cet effet dans certaines » circonstances »; c'est à peu près tout ce que je me proposais de prouver.

M. Dalmas (1) tient un langage peu différent, lorsqu'il convient que dans les endroits où tout concourt à lui donner un grand degré d'énergie, il est impossible de méconnaître son caractère épidémi-contagieux; puis il ajoute : « que si une » maladie est réputée contagieuse parce qu'elle a » un foyer, quoique borné dans ses limites, d'où » elle se répand, des causes puissantes qui l'ali- » mentent, une énergie prodigieuse qui atteint » toutes les personnes renfermées dans le cercle » de son activité, et qu'il est impossible d'éviter » autrement que par la fuite; on ne pourra se dis- » penser de le donner à la fièvre jaune, quels » que soient d'ailleurs le véhicule et les moyens » qui servent à la propager. » Peut-on rien dire de plus positif en faveur de la contagion? ce sont pourtant là les propres expressions de deux de ses plus célèbres antagonistes. Ne doit-on pas être surpris de voir le même auteur assurer qu'il ne faut pas la considérer comme une maladie

(1) Mémoire cité, page 29.

sporadique susceptible d'être transportée d'un lieu à un autre? Il croit, au contraire, qu'il faut la regarder comme essentiellement attachée aux lieux où elle se manifeste; d'après cela les pays qui n'ont pas chez eux les causes capables de la développer, n'ont ordinairement rien à craindre de son voisinage. Livourne, Cadix, Malaga, Séville, etc. ont donc été des siècles sans avoir les causes propres à favoriser son développement; elles y sont arrivées avec les navires sur lesquels il y avait des hommes attaqués de fièvre jaune.

Le nom même de fièvre *miasmatique-ataxique*, qu'a cru devoir lui donner M. Bally ne semble-t-il pas porter l'idée d'un miasme, d'une matière subtile contagieuse.

Jackson, très-bon observateur, qui a donné une excellente description de cette maladie, convient tacitement de sa nature contagieuse, par le nom qu'il a cru devoir lui donner de *fièvre endémique contagieuse des Indes occidentales*, et pour qu'on ne s'y trompe pas il ajoute, connue sous le nom de *fièvre jaune* (1).

---

(1) An out line of the history and cure of the fever endemic and contagious more expressely the contagious fever of sails ships and hospitals, etc. by *R. Jackson.*

N° CIII.

Il est temps de terminer cet article déjà trop long. Si j'ai tant insisté sur cette question, c'est qu'elle m'a paru du plus grand intérêt, et que j'ai cru remplir les vues de la Société et me conformer au Programme, en m'efforçant de dissiper tous les nuages qui l'obscurcissaient. J'aurai mal rempli mon objet et je serai bien trompé si je n'y parviens pas ; non que je pense qu'elle ne puisse encore donner lieu à de longs débats, surtout en raisonnant comme le font encore quelques médecins et particulièrement aux États-Unis, lorsqu'on leur oppose que cette fièvre a toujours commencé à se déclarer dans le voisinage d'un vaisseau arrivant d'un port infecté sur lequel la maladie s'était montrée ; qu'elle a commencé dans les lieux où il a déposé sa cargaison ; qu'elle a sévi sur ceux qui ont communiqué avec ce bâtiment : la réponse est que, d'après ces faits et ceux dont j'ai fait mention, on aurait tort de croire qu'elle est contagieuse et qu'elle a été importée ; puisqu'elle n'est pas importable et qu'il ne faut que de la vase ou un tas d'ordure à la portée du vaisseau, pour trouver sa véritable cause, et comme il est toujours facile d'en rencontrer dans tous les ports, on peut prévoir qu'en raisonnant ainsi, la discussion sera interminable ;

je n'en resterai pas moins convaincu qu'il est impossible, à un esprit non prévenu, de ne pas se rendre au nombre et à la solidité des preuves que j'ai réunies.

N° CIV.

Je me résume, en répétant qu'une maladie qui offre des phénomènes constans dans ses symptômes, dans sa marche, comme dans ses terminaisons, que l'on n'éprouve ordinairement qu'une fois dans la vie, qui attaque les individus en contact avec ceux qui en sont déjà affectés, qui se communique de l'un à l'autre, que l'on peut éviter en s'isolant dans les lieux même qu'elle désole, dont les médecins, les gardes-malades et tous ceux qui approchent des hôpitaux, sont les premières victimes; qui s'étend à toute une famille lorsqu'un seul de ses membres en a été atteint; qui se transmet à des distances plus ou moins éloignées, soit par les malades eux-mêmes ou par leurs effets, dont on peut presque suivre la trace, d'après la route qu'ont parcourue ceux qui l'ont propagée, cette maladie, dis-je, est contagieuse.

Doit-il rester le moindre doute, lorsqu'on sait, qu'étrangère à un pays, elle s'y est manifestée tout-à-coup, immédiatement après l'arrivée d'un bâtiment, parti d'une contrée où elle

faisait de grands ravages, en sorte que l'époque de son développement, coïncide trop directement avec l'entrée de ce navire, pour qu'on ne se croie pas autorisé à penser que c'est lui qui l'a apportée : s'il est avéré que plusieurs personnes de l'équipage en ont été attaquées pendant la traversée, et qu'elle a commencé à se montrer dans le quartier même où elles étaient logées, d'où elle s'est ensuite étendue en se propageant successivement d'un quartier à l'autre. Je répète qu'une semblable maladie est contagieuse, et qu'elle ne perdra pas ce caractère, parce que dans certains pays, une classe plus ou moins nombreuse s'en trouvera exempte, tant par l'effet de l'habitude que par d'autres circonstances dépendantes de l'influence du climat; parce qu'elle cesse dans l'hiver d'être transmissible; parce qu'il est quelques exemples, pas encore bien constatés, de personnes infectées et très-malades, qui n'ont pas communiqué la contagion dans le lieu où elles s'étaient retirées.

Les mêmes phénomènes se présentent dans d'autres typhus et même dans la peste, sans qu'on ait pour cela élevé des doutes sur sa nature contagieuse; ce ne sont d'ailleurs là que des exceptions aux lois générales, comme l'économie animale en offre de nombreux exemples.

C'est surtout relativement à la fièvre jaune que

l'on sent la vérité de l'assertion contenue dans l'Encyclopédie : « il est certaines maladies, dit-» on, que le peuple croit contagieuses sans le » moindre doute, mais que les médecins jugent » non contagieuses, sans avoir assez douté ».

Aux États-Unis, et partout ailleurs où cette fièvre s'est montrée, non seulement le peuple, mais encore la partie éclairée de la nation, le Gouvernement, les magistrats, la regardent comme contagieuse.

Les Européens qui habitaient les Antilles commençaient à ne pas élever de doute à ce sujet.

C'est l'opinion universellement admise aujourd'hui dans toute l'Espagne, à Livourne et dans les parties de la France où elle s'est manifestée. M'objectera-t-on encore que c'est un préjugé populaire, né de l'ignorance, accrédité par la crainte? Je réponds qu'il est trop général, trop bien fondé pour n'être pas respecté, et pour le prouver je m'étayerai d'une pensée aussi vraie que bien exprimée de la vieillesse d'un grand homme :

La voix du monde entier est-elle un préjugé?

VOLTAIRE, *tragédie d'Irène.*

CHAPITRE VIII.

CINQUIÈME QUESTION.

Quels sont les moyens de s'en garantir?

N° CV.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire, pour répondre à cette question, de passer en revue tous les moyens qu'on a conseillés pour prévenir l'introduction des diverses contagions; je me bornerai à parler de ceux qui sont relatifs à la fièvre jaune et qui ont surtout pour objet la conservation des nouveaux débarqués entre les tropiques; je serai néanmois forcé de rappeler des préceptes généraux que l'on trouve dans d'autres ouvrages, parce qu'ils sont applicables à toutes les espèces de contagions. En général, puisque la chaleur de l'atmosphère a une grande part au développement de la fièvre jaune, il faut autant que possible soustraire ceux qui s'avancent vers l'équateur à l'influence de cette cause et à toutes celles que nous avons indiquées comme propres à favoriser la naissance et la marche de cette fièvre.

Les moyens prophilactiques propres à se garantir de cette maladie sont généraux ou particuliers. Les premiers ont pour objet la conservation des troupes ou d'un grand nombre d'individus transplantés à la fois dans nos colonies ; ils sont du ressort de l'hygiène publique. Les seconds regardent les précautions individuelles, qu'il est bon de prendre dans ces climats, tant pour prévenir cette maladie que pour diminuer les effets fâcheux de la température. Ceux-ci appartiennent à l'hygiène privée ; les uns et les autres doivent varier suivant qu'on les applique à des individus qui n'ont point encore été exposés à l'action des causes productives de la fièvre jaune, ou qui déjà y sont soumis. Dans le premier cas, il faut se mettre à l'abri de ces causes en les écartant, en s'en éloignant ou en atténuant leurs effets.

Dans le second, l'on doit s'opposer à leur développement et faire, pour ainsi dire, avorter la maladie ; ceux-ci conviennent, lorsqu'on réside dans les lieux où la contagion existe et qu'on commence à s'en ressentir ; mais comment s'en assurer et pouvoir distinguer le moment opportun pour la prévenir, puisqu'elle débute quelquefois subitement ? Il faudrait connaître les signes précurseurs de cette fièvre ; étudier les sujets avant son invasion manifeste, afin de connaître les phéno-

mènes qui l'annoncent, s'il en existe dans le plus grand nombre des cas, ce qui me semble douteux. Les autres précautions doivent être employées avant le départ, pendant la traversée et lorsqu'on s'approche des endroits où elle règne.

N° CVI.

Nos soins ne doivent pas se borner à l'époque où les troupes arriveront dans les colonies. Pour s'en promettre du succès, nous devons au contraire, avant l'embarquement et pendant la traversée, prendre toutes les précautions sanitaires capables de diminuer les effets fâcheux du climat brûlant dans lequel on va passer, et de l'entassement d'un grand nombre d'individus réunis sur les vaisseaux dans un très-petit espace. Il est reconnu que tout local dans lequel des hommes, même bien portans, sont accumulés, peut devenir tellement insalubre qu'il ne tarde pas à s'y développer des typhus d'un mauvais caractère qui deviennent contagieux et ne tardent pas à se communiquer à ceux qui approchent de l'air vicié de ce local, lequel conserve dans ses parois des miasmes délétères qui peuvent se manifester après un temps plus ou moins long. Le régime, en prenant ce mot dans toute l'étendue de l'acception, doit nous aider à remplir cet objet. N'exerce-t-il

pas à la longue une grande influence sur la manière de sentir et sur l'action de nos organes? Ne peut-il pas leur faire éprouver des modifications qui les rendront moins suceptibles d'être excités par l'action de certaines causes générales, telles que la chaleur, l'humidité, etc.? Il serait avantageux de n'embarquer que des hommes sains et bien portans, veiller à ce qu'ils n'aient aucune maladie de peau; les pourvoir d'une quantité de linge assez grande, pour qu'ils puissent en changer souvent et se maintenir toujours très-propres; ne pas les entasser sur le même bâtiment; diminuer, en approchant des tropiques, la ration de viande salée, pour y substituer, s'il était possible, des alimens moins âcres, moins échauffans, du riz, du gruau, de la fécule de pomme-de-terre et de l'oseille confite, etc.; exercer la plus minutieuse surveillance, pour tout ce qui est relatif à la propreté; assujétir les passagers à se laver tout le corps au moins une fois ou deux par semaine, avec l'eau de la mer; les occuper autant que possible; l'exercice est non-seulement nécessaire pour entretenir à bord la transpiration insensible, il facilite le jeu et l'action des organes, favorise le mouvement alternatif des forces et des humeurs du centre à la circonférence; ce balancement salutaire prévient leur concentration et les effets

fâcheux auxquels elle donne lieu. On ne laissera pas coucher les passagers dans le faux-pont : on évitera avec les mêmes soins de les faire rester sur les gaillards pendant le temps calme et les grandes chaleurs; on entretiendra parmi eux et tout l'équipage, la gaîté, en favorisant leurs jeux, et les amusemens si nécessaires dans les campagnes de long cours.

Il serait avantageux de partir d'Europe, de manière à ne pas arriver aux Antilles dans la saison la plus chaude : cette attention, prise par la cour d'Espagne pour le renouvellement de la garnison de la Vera-Crux, devrait servir d'exemple à toutes les nations qui font passer des troupes dans les pays lointains. Ils commenceraient à s'acclimater avant la mauvaise saison, et auraient moins à la redouter que s'ils n'eussent fait aucun séjour dans le pays.

N° CVII.

L'une des premières et des plus importantes précautions, serait de placer les nouveaux arrivés dans les parties les plus saines et les plus élevées de l'île, afin qu'ils pussent s'habituer insensiblement à ce climat sans que leur constitution en souffrît; il y aurait une différence moins grande et moins prompte dans la température. Il est difficile en effet, que l'économie

animale supporte sans altération des changemens brusques, sans que son organisation en soit plus ou moins dérangée. *Natura non amat saltus.*

Les avantages du conseil que nous donnons sont prouvés par ce qui est arrivé aux Anglais depuis qu'ils sont maîtres du Cap de Bonne-Espérance. Avant qu'il fût en leur possession, dit Barrow (1), la plus grande partie des troupes européennes, qu'on envoyait aux Indes, périssaient peu de temps après leur débarquement, ou faisaient des fièvres bilieuses putrides très-graves, qui les mettaient pour long-temps hors de service. Depuis qu'on les fait séjourner un temps assez long au Cap de Bonne-Espérance, dont le climat, quoique très-chaud, est fort sain, où mûrissent tous les fruits d'Europe, ils s'y acclimatent et supportent, avec beaucoup moins de danger, l'insalubrité de quelques parties des côtes de l'Inde et de la mer Rouge. C'est en partie à cette cause, que le lord Macarteney, qui était gouverneur du Cap, attribue la prise de Seringapatnam et la destruction de l'empire de Mysore; parce qu'on put envoyer un renfort de deux mille hommes de troupes européennes, sous les ordres du major-général Baird, lesquels furent

(1) Nouveau Voyage dans la partie méridionale de l'intérieur de l'Afrique, t. 1, p. 198 à 202.

menés de suite à l'ennemi, parce qu'il n'y avait pas de malades. Ils s'étaient acclimatés au Cap.

N° CVIII.

S'il était possible de choisir ceux que l'on destine aux colonies, la préférence devrait être accordée aux habitans des parties méridionales du Royaume, qui ont moins de peine à s'y habituer. Aussitôt leur débarquement on devrait les faire conduire sur les mornes, où l'on aurait eu la précaution d'installer des logemens sains.

Sans doute qu'il serait préférable, pour se familiariser graduellement et sans danger au climat des colonies, d'avoir des bâtimens flottans, mouillés à une certaine distance de terre, lesquels serviraient de caserne pendant les deux ou trois premiers mois et surtout pendant la mauvaise saison : l'on a expérimenté que pendant les grandes chaleurs, la température du bord était de 4, 5 à 6° plus basse qu'à terre.

Le docteur Lind rapporte une multitude d'observations qui prouvent que, dans les régions les plus insalubres de l'Afrique et de l'Amérique, les hommes embarqués qui s'abstenaient d'aller à terre conservaient leur santé, tandis qu'il suffisait d'y passer une journée, même deux ou trois heures le soir, pour en revenir malade. Cette mesure aurait encore le grand avantage

de tenir les nouveaux arrivés, autant qu'il serait nécessaire, éloignés des foyers de la contagion et des excès en tout genre, si nuisibles sous ces latitudes. On les enverrait à l'hôpital au début de leur maladie et avant qu'elle eût pris un caractère grave. Ils seraient placés dans une salle particulière s'il y avait des symptômes de fièvre jaune.

La Commission (1) tous récemment chargée, par S. E. le ministre de la guerre, d'examiner les causes de l'insalubrité des îles de la Zélande, et d'indiquer comment on pourrait en prévenir, ou du moins en atténuer les effets, conseille avec raison, l'embarquement des troupes pendant la saison des fièvres, comme le meilleur moyen de les en préserver. L'exemple de l'escadre de l'Escaut, sous les ordres de l'amiral Missiessy, stationnée dans les mêmes parages, qui n'avait guère plus de malades qu'elle n'en aurait eu dans les rades les plus saines; celui, plus ancien encore, rapporté par Pringle (*a*),

---

(1) Elle était composée de MM. les généraux *Chamberlach* et *Gily*; *Sabathier*, colonel du génie; *Thenard*, membre de l'institut; *Desgenettes*, inspecteur du service de santé, etc.

(*a*) Ce médecin dit « qu'en 1747, l'escadre de l'amiral » *Mitchill*, qui pendant la mauvaise saison était à l'ancre

prouve la sagesse de cette mesure, qui serait encore plus nécessaire et plus efficace dans les Antilles.

N° CIX.

Les casernes doivent être bien aérées, vastes, placées sur des lieux élevés, exposées aux vents du nord et à l'abri de ceux du sud, ou disposées de manière à recevoir les brises journalières qui viennent de la mer; entourées d'une espèce de galerie couverte, qui empêche le soleil de darder directement ses rayons dans l'intérieur des chambres. Ces sortes de galeries, en usage dans plusieurs colonies espagnoles, servent de promenades et de lieux de récréation aux militaires, pendant l'instant des pluies et des grandes chaleurs qui sont si funestes dans le milieu de la journée.

Il ne doit pas leur être permis de sortir à cette époque pendant la première année, ainsi qu'à la chute du jour, parce que sous les tropiques, les vapeurs et les différens miasmes qui ont été élevés par la chaleur du soleil, privés, aux ap-

---

» dans le canal, entre l'île Zuid-Beveland et celle de Walcheren, où la maladie parut avec tant de violence, ne se » trouva attaquée ni de la fièvre ni de la dysenterie; et » au milieu de cette contagion, elle jouit d'une santé parfaite *. »

* Maladies des armées, t. 1, p. 118.

proches de la nuit, du calorique qui les tenait suspendus à l'état de gaz, retombent et viennent se présenter en abondance aux bouches absorbantes de l'organe cutané et des membranes gastro-pulmonaires, favorablement disposées pour leur livrer passage.

Que les chambres soient vastes, très-élevées; les militaires n'y seront pas trop rapprochés, afin de prévenir l'inévitable altération de l'air et la chaleur incommode qu'ils y éprouveraient. Ils seront toujours couchés au moins à deux pieds au-dessus du sol; leur paille sera souvent renouvelée; ils ne sortiront jamais le soir à la nuit sans être bien vêtus.

Les casernes seront, s'il est possible, entourées d'une ou une plusieurs rangées d'arbres, assez éloignés pour n'y pas entretenir d'humidité, mais pourtant en état d'y procurer une fraîcheur salutaire entre les tropiques, pour vivifier et purifier l'atmosphère par l'air vital qu'ils exhalent pendant le jour et au soleil. Les travaux de plusieurs physiciens modernes ont prouvé l'utilité des végétaux pour la salubrité de l'atmosphère (1);

---

(1) *Consultez* les expériences de *Changeux* dans le Journal de phys. de l'abbé *Rosier*, t. 6, p. 811; *Sennebier*, Physiol. végét. t. 3, p. 184; le Mém. d'*Hassenfratz* sur le même sujet; Annales de chimie. Juin, 1792.

mais ce qui n'est guère que de pur agrément sous nos zones tempérées, devient d'une indispensable nécessité sous la zone torride. Les anciens qui portaient une si grande attention à tout ce qui avait pour objet la conservation des troupes, faisaient mettre dans les grandes chaleurs de l'été, des branches d'arbres mouillées, sur les tentes, pour y entretenir la fraîcheur (1). Imitons, autant qu'il dépend de nous, cette pratique salutaire.

Un moyen recommandé autant pour prévenir que pour combattre les maladies des régions équatoriales, et surtout la fièvre jaune, c'est le changement d'habitation. On peut, à l'approche de la mauvaise saison, placer les troupes dans des lieux où elles seront moins exposées à l'influence fâcheuse du climat. Ce déplacement seul est avantageux par la petite secousse imprimée à l'économie vivante, par les nouvelles circonstances physiques au milieu desquelles les hommes se trouvent. Les effets immédiats et très-importans, produits par ce simple changement, prouvent qu'un médecin éclairé peut en tirer parti comme auxiliaire des autres moyens que fournit la thérapeutique. Cette ressource n'a pas été négligée

(1) *Vegèce*, de re mil. lib. 3, cap. 2.

par M. le Blond (1), qui rapporte plusieurs guérisons opérées par ce seul moyen.

N° CX.

La sobriété et la tempérance qui, dans nos climats septentrionaux ne semblent qu'une vertu de prévoyance, dont on peut s'écarter sans un grand danger pour l'instant, sont absolument nécessaires dans les colonies : celui qui les enfreint ne tarde pas à en être la victime.

Le médecin doit en recommander l'observation avec autant de rigueur que le moraliste, (en ce point, comme dans beaucoup d'autres, leurs ministères se confondent), car les effets fâcheux de l'intempérance et des excès quelconques, se manifestent presqu'à l'instant où on les a commis, en sorte qu'il est impossible de se méprendre sur leur cause.

Il est d'observation que ceux qui, en arrivant dans ces climats, s'abstiennent de manger beaucoup de fruits, qui ont une nourriture saine et substantielle, qui peuvent faire un usage modéré du vin, du café, se portent mieux que ceux qui en sont privés tout à fait ou qui en abusent. Il

---

(1) Observations sur la fièvre jaune et sur les maladies des tropiques.

n'y a guère moins d'inconvéniens à s'abandonner sans modération, au plaisir de boire une grande quantité de limonade, d'orangeade, et d'autres boissons rafraîchissantes qui tendent à débiliter l'estomac. Il ne faut jamais perdre de vue, dans la prescription du régime convenable aux nouveaux débarqués entre les tropiques, la nécessité de soutenir et fortifier cet organe extrêmement affaibli par l'excitation continuelle du système cutané et les grandes transpirations.

Un des moyens de combattre efficacement cette cause prédisposante des maladies des pays chauds, serait de faire prendre pendant les grandes chaleurs, tous les matins, aux troupes, une ration d'alcool au quinquina, et de leur faire mâcher une substance aromatique et irritante. C'est à cette attention, à l'usage souvent renouvelé des bains, aux frictions avec l'huile de coco, que M. Péron attribuait l'avantage qu'avaient les naturels de l'île de Timor, d'être exempts d'une dysenterie qui enleva beaucoup de personnes de l'expédition des Terres-Australes, puisque ceux des étrangers qui se mirent à mâcher du betel et qui adoptèrent ces mêmes usages, n'en furent point attaqués.

N° CXI.

On ne saurait douter que l'organe cutané ne soit l'une des principales voies par lesquelles s'introduisent les miasmes délétères, et sur lequel s'exerce d'abord l'influence du climat; c'est aussi celui qui est le plus à notre portée, sur lequel nous pouvons agir immédiatement. C'est donc vers lui qu'il faut porter nos regards et diriger nos moyens préservatifs.

Plusieurs médecins regardent le refoulement et la diminution de l'insensible transpiration, comme une des principales causes déterminantes de la fièvre jaune. C'est, disent-ils, vers le coucher du soleil, qu'elle frappe le plus ordinairement ceux qui ont été exposés dans la journée à une chaleur étouffante, et qui restent presque nus à la fraîcheur du soir.

Les nouveaux débarqués doivent conserver, pendant les trois ou quatre premiers mois de leur séjour aux Antilles, des vêtemens à peu près semblables à ceux dont ils faisaient usage en Europe. Cette précaution est surtout nécessaire lorsqu'on sort le soir ou qu'on est forcé de passer des nuits dehors. Dans ce cas, il faut être sèchement et chaudement habillé, particulièrement lorsqu'on habite des lieux voisins des eaux stagnantes et des marécages.

Les bains de mer froids doivent tenir un rang distingué parmi les moyens prophylactiques, ils rafraîchissent la peau, calment son irritation, augmentent sa force tonique et ralentissent le mouvement centrifuge, qui fait refluer les humeurs du centre à la circonférence, diminuent la transpiration et la faiblesse des organes intérieurs et leur susceptibilité. L'expérience prouve que ceux qui en font un grand usage, sont moins sujets aux maladies des régions équatoriales, et particulièrement à la fièvre jaune, dont ils sont moins promptement attaqués et à laquelle ils résistent mieux.

Le docteur Curie, de Liverpool, est parvenu, à l'aide des lotions et de l'immersion à l'eau froide, à arrêter le développement des fièvres malignes, après la manifestatiou des premiers accidens.

Je crois avoir lu dans les lettres de Savary, qu'au Caire et dans d'autres villes d'Egypte, les porteurs d'eau sont presque tous exempts de la peste, parce qu'ils sont sans cesse mouillés par l'eau qu'ils portent dans des outres, sur leur dos.

Le même voyageur rapporte qu'un capitaine de navire fut guéri de la peste en recevant sur le tillac de son bâtiment, où il était étendu, une rosée abondante et fraîche.

Giannini regarde les bains et les affusions d'eau froide, comme l'un des meilleurs moyens de pré-

venir la fièvre jaune, si l'on s'en sert aux plus légers symptômes, à l'apparence de la moindre indisposition. On pourrait avantageusement aciduler l'eau destinée aux bains et aux lotions.

Le principe acidifiant décompose le virus de la fièvre jaune. Les expériences heureuses qu'on a faites dans plusieurs endroits, et tout récemment à Livourne, en sont la preuve. Pour moi, je crois que c'est autant aux lotions fréquentes d'eau froide, qu'à ma forte constitution, que j'ai dû l'avantage de me conserver en santé, au milieu d'épidémies meurtrières; aussi au plus léger petit mal de tête, lorsque je n'étais pas à portée de me plonger dans l'eau, je me faisais des lotions depuis la tête jusqu'aux pieds, et toujours je m'en suis bien trouvé. J'ai conservé cet usage, qui, je n'en doute pas, a pu contribuer à me préserver des maladies graves qui règnaient dans différens lieux où je me suis trouvé.

Lorsqu'on a été exposé à la pluie, il est avantageux de se plonger dans l'eau de mer ou de s'en faire des lotions par tout le corps; cette pratique est mise en usage dans l'Afrique avec beaucoup de succès, à ce que rapportent Lind, Adanson (1) et d'autres personnes; elle est surtout

(1) Voyage au Sénégal, p. 56.

nécessaire aux Antilles, à la suite des pluies d'orage.

Il est donc important d'assujétir les militaires à se baigner régulièrement dans l'eau de mer, quand on est à portée de le faire : nous reviendrons sur l'usage de l'eau froide, en parlant du traitement curatif.

N° CXII.

Nous devrions, dans les pays chauds, à l'exemple des anciens, faire succéder aux bains de très-légères frictions sèches avec une flanelle, ensuite des embrocations huileuses ou d'une autre substance capable à la fois, de diminuer un peu l'absorption et l'exhalation cutanées. Ce moyen paraît, jusqu'à un certain point, propre à mettre la peau à l'abri des effets fâcheux d'une température élevée, à lui redonner de la souplesse, à s'opposer à l'absorption des miasmes contagieux.

Le chancelier Bacon regrettait beaucoup que l'on eût renoncé de son temps, à cet usage si commun et si avantageux aux anciens peuples de la Grèce et de Rome.

Le professeur Hallé (1) en recommande l'emploi dans les climats chauds : ce conseil salutaire avait été déjà donné avec des considérations sur

(1) Encyclop. méthod. de médec. t. 1, p. 351.

les bons effets qu'on peut s'en promettre, dans une thèse présentée en 1778, à la Faculté de médecine de Paris.

Buchan assure que le reproche que l'on fait aux frictions huileuses, de supprimer la transpiration, est beaucoup moins fondé qu'on ne le croit communément, et que les inconvéniens qui paraissent attachés à leur usage, sont nuls comme il l'a éprouvé sur lui-même.

M. Pelletan (1) pense que ce n'est pas en s'opposant à la transpiration que ces frictions sont avantageuses, mais parce que l'huile acquérant un degré de chaleur qui surpasse celle de la transpiration insensible, facilite la vaporisation de cette humeur, laquelle sans cela, se condenserait sur la peau où elle se réunirait en gouttelettes, et par là deviendrait nuisible. Quoiqu'il en soit de cette explication sur leur manière d'agir, opposées aux observations de Sanctorius (2) et aux remarques de Galien (3), les bons effets de ces frictions n'en sont pas moins constatés dans différentes circonstances, particulièrement pour les sujets qui sont exposés à l'action des miasmes contagieux.

---

(1) Clin. chirurg. t. 2, p. 268.

(2) Stati. Aphor. 122.

(3) *Galien*, lib. 2; de simpl. med. facultate, cap. 24.

Quelques voyageurs rapportent que les marchands d'huile dans les villes de l'Orient, où la peste revient annuellement, en sont exempts; c'est ce qui en aura introduit l'usage dans plusieurs parties de l'Égypte.

Celse, en traçant le traitement des fièvres pestilentielles, avait déjà fait mention des onctions huileuses, comme d'un bon moyen (1).

Les médecins français se sont dernièrement assurés que les embrocations d'huile fraîche sont un assez bon préservatif contre cette funeste maladie. Il ne semblerait pas même devoir être permis de douter de leur efficacité, comme moyen curatif, en s'en rapportant aux faits cités par M. le baron Desgenettes : c'est une pratique adoptée et suivie depuis long-temps dans l'Orient.

Les succès que semble avoir obtenus le frère Louis de Pavie, chapelain et agent de l'hôpital Saint-Antoine, à Smyrne, ont tellement surprenans, que, dans un siècle moins éclairé, ils auraient pu passer pour miraculeux.

Son traitement consistait principalement, dit M. de Châteaubriant (1), « à faire des frictions » huileuses, à envelopper les malades dans une » chemise imbibée d'huile, et presque tous

(1) De med. lib. 3, cap. 7.

(2) Itinéraire de Paris à Jérusalem, t. 2, p. 25.

» guérissaient ». D'un autre côté, le docteur Pugnet (1) pense qu'elles accélèrent leur perte. Enfin, ces mêmes frictions ont été, dit-on, employées avec succès contre la fièvre jaune elle-même (2), d'abord, par Sheus, médecin danois à l'île de Sainte-Croix. Ce praticien faisait faire des frictions universelles avec l'huile d'olive : ses premiers essais furent faits sur plusieurs soldats de la garnison, qu'il dit avoir guéris dans moins de quarante-huit heures.

Don Juan Arias, médecin de l'hôpital Saint-Charles à Carthagène, instruit des succès du docteur danois, eut recours aux mêmes procédés; sur soixante-dix hommes qu'il soumit à trois frictions par jour, sur toute la surface du corps, en y joignant quelques autres moyens indiqués, peu de temps après, tous guérirent, excepté deux. Le même médecin a répété ses expériences sur cent malades attaqués de fièvre jaune, qui lui furent envoyés dans un état si avancé, que cinq moururent en route et deux le lendemain de leur entrée à l'hôpital, mais tous les autres guérirent, quoiqu'ils fussent très-malades lorsqu'ils y furent reçus.

---

(1) Recherches sur les fièvres d'un mauvais caractère, p. 346.

(2) Luzuriaga de la calentura biliosa, t. 2, p. 227.

Le 28 mars 1803, quarante recrues arrivées sur une frégate venant de Cadix, furent portées à l'hôpital, elles étaient attaquées de fièvre jaune; elles furent toutes soumises au même traitement et rétablies en très-peu de temps. Le docteur Arrias invoqua le témoignage de MM. don Manuel, Joseph Davilla et Julien Sudea, professeurs de chirurgie; tous deux ont attesté par serment, la vérité de ces guérisons (1).

Malgré toutes ces observations, en apparence assez concluantes, je pense néanmoins, d'après d'autres faits, que c'est surtout et seulement comme moyen prophylactique qu'il faut les employer chez les nouveaux arrivés aux colonies, et que les cas où elles ont réussi ne sont point assez bien déterminés pour y avoir recours.

La nature semble elle-même nous inviter à adopter généralement cet usage pour les Européens qui vont sous la ligne, par le soin qu'elle a pris d'enduire la peau des nègres d'une matière huileuse particulière; c'est sans doute un présent qu'elle leur a fait, pour les mettre à l'abri de l'action dévorante des feux du midi. Un instinct conservateur, guide plus assuré que les théories, a porté les peuplades des différens archipels de la mer du Sud, à adopter cette prati-

(1) Sur la fièvre jaune, par M. *Prépetit*, p. 21.

que et à imiter les procédés de la nature, en se frottant le corps avec la graisse colorée de différens animaux (1).

Ce qui était dans le principe commandé par le besoin, est devenu depuis, pour plusieurs de ces nations, une sorte d'ornement. Nous retrouvons les mêmes coutumes chez les Hottentots et chez d'autres peuples peu civilisés.

L'effet de cet enduit coloré n'est-il pas de boucher presque mécaniquement les pores de la peau, de s'opposer par-là à une transpiration trop abondante, de diminuer la faculté qu'a l'organe cutané de réfléchir le calorique et de produire un accroissement proportionnel du pouvoir émissif et conséquemment une diminution dans la chaleur et dans les effets délétères qui en résultent? Cette dernière explication, que je hasarde sans beaucoup d'examen, parce que je n'y attache pas plus de prix qu'à toutes celles de ce genre qui ne sont pas déduites immédiatement des phénomènes mêmes de l'homme vivant, quoiqu'elle soit conforme aux principes de physique et aux résultats des expériences de M. Rumford (2) sur la chaleur.

---

(1) *Consultez* les Voyages de Bougainville, Cook, La Pérouse, Vancouver, etc.

(2) Mém. sur la chaleur. *Paris*, an XIII (1804), p. 43.

N° CXIII.

Une attention importante, c'est d'entretenir la gaieté parmi les nouveaux arrivés, d'éloigner tout ce qui pourrait rappeler avec regret le souvenir de la métropole, bannir autant que possible la tristesse, la crainte de la maladie, et toutes les affections mélancoliques essentiellement débilitantes, dont l'effet est de favoriser l'absorption et le développement des miasmes contagieux.

Si par état, l'on est forcé de vivre au milieu des malades et de la contagion, il faut chercher à accroître l'énergie du système, afin de maintenir les forces physiques et morales dans un état propre à éluder son action. Dans toutes les pestes et les épidémies les plus meurtrières, on a remarqué que la contagion frappe impitoyablement ceux qui la redoutent, qu'elle moissonne les hommes timides qui prennent des précautions, tandis qu'elle épargne ceux qui la bravent. C'est à cette heureuse disposition que les médecins courageux doivent l'inappréciable avantage de conserver quelquefois leur santé, au milieu des épidémies les plus meurtrières, et des malades entassés dans les hôpitaux auxquels ils prodiguent leurs soins sans crainte, comme sans

précaution. Cet heureux privilège est la digne récompense de leur noble dévouement.

Il faut user avec modération des plaisirs de Vénus ; c'est une cause de débilité pour les organes gastriques, qui est promptement funeste dans nos colonies. J'ai eu plusieurs fois occasion de me convaincre de l'exactitude du fait rapporté par Diemer Broëch. Ce médecin avait remarqué que, dans une fièvre pestilentielle, les nouveaux mariés étaient plus promptement et plus dangereusement attaqués de la peste, que les autres individus. Il a été bien prouvé qu'au Cap, ceux qui se laissaient entraîner à l'excitation du climat et à la facilité qu'on avait de s'y procurer des femmes, succombèrent les premiers à la fièvre jaune.

N° CXIV.

Que devons-nous penser des saignées prophylactiques, conseillées par les anciens médecins des colonies, à la plupart des nouveaux arrivans, regardées par les habitans, comme un préservatif indispensable contre les maladies particulières à ces climats ? Sans doute, qu'on a beaucoup trop exagéré leurs avantages et étendu les cas où elles peuvent être employées avec succès ; mais est-il raisonnable de les rejeter absolument, sans exception, comme sans examen ? Ne doit-on pas

avoir égard à l'usage presque universel où sont les médecins et les habitans des Antilles de les recommander? Si cette pratique générale ne doit pas nous décider en faveur de ce moyen, au moins ne peut-elle être un titre de proscription. Il en est souvent des usages populaires comme des adages; ils ont un fond de vérité qu'il ne faut pas mépriser.

L'expérience, contre laquelle viennent se briser les théories les plus séduisantes, semble avoir prononcé en faveur de cette pratique, chez les sujets d'un tempérament sanguin athlétique et chez ceux d'une constitution bilioso-sanguine. Tout récemment encore on a eu des preuves de ses avantages, malgré la répugnance que les médecins actuels ont à y recourrir. M. François (1), attaché à l'armée de Saint-Domingue, rapporte l'observation de deux jeunes gens de Bordeaux, qui, pour se préserver de la fièvre jaune, se firent tous les deux saigner, purger avec la crème de tartre et le tamarin; ils n'en furent pas exempts, mais ils réchappèrent.

Le jésuite Joseph Guimella (2) a fait des

---

(1) Observ. et Réflex. sur la fièvre jaune de Saint-Domingue. Germinal, an XI.

(2) Hist. de l'Orénoque, trad. franç. t. 1, p. 257.

observations qui viennent à l'appui de ce que nous disons sur la possibilité des avantages de la saignée comme prophylactique dans quelques circonstances. Ce moine rapporte que les Indiens sont dans l'usage de s'inciser, avant les grandes chaleurs, les tempes et le front avec des dents de poissons, afin de produire un dégorgement salutaire qui prévient l'effort fluxionnaire du sang vers la tête et les accidens qui en sont la suite. La même coutume se retrouve dans des circonstances à peu près semblables chez les habitans des îles de la mer du Sud.

M. Hallé (1), dont l'autorité si respectable d'ailleurs, a d'autant plus de poids qu'il n'est rien moins qu'un partisan outré de la saignée, dit aussi qu'elle a de très-grands avantages pour les pléthoriques, pendant le premier temps de leur séjour dans les pays chauds.

Bajon (2), Pouppé-Desportes (3) et d'autres praticiens non moins distingués en ont constaté les bons effets. Il est avantageux de diminuer, chez les Européens qui passent aux colonies,

---

(1) Encyclop. méthod. art. *Afrique*, t. 1, p. 355.

(2) Mém. pour servir à l'Histoire de Cayenne et de la Guyane, t. 1, p. 34 et suivantes.

(3) Ouvrage cité.

cette surabondance de sang et d'humeurs qui entrent si facilement en turgescence sous l'influence d'une température très-élevée et qui disposent aux maladies propres à ces régions brûlantes ; aussi les sujets un peu affaiblis sont-ils plus facilement acclimatés.

J'ai vu presque tous les blessés que nous eûmes à la prise du Port-de-Paix, île Saint-Domingue, rester pendant assez long-temps à l'hôpital de la Providence, au Cap, sans contracter la fièvre jaune, quoique déjà elle commençât à y faire d'assez grands ravages. Ont-ils dû cet avantage au sang qu'ils avaient perdu, ou au nouvel ordre de choses introduit par la fièvre vulnéraire qui précède les grandes suppurations, ou à la suppuration elle-même ? Ce sont sans doute quelques exemples semblables, qui auront accrédité l'opinion, que ceux qui avaient quelques blessures ou un écoulement purulent, en étaient exempts ; mais d'autres faits, en plus grand nombre, ont infirmé l'exactitude de cette dernière assertion et les conséquences qu'on en tirait.

Il paraît néanmoins certain que pour quelques individus, les saignées modérées peuvent être salutaires. Sans doute, il faut bien se garder d'en abuser comme de tous les moyens débilitans, ainsi qu'on le faisait dans les colonies espagnoles, et trop souvent dans les nôtres ; ce

qui devenait, comme l'a judicieusement observé le docteur Gilbert, une cause prédisposante des fièvres jaunes. Ce sont deux excès qu'il faut éviter, en portant toute son attention à la détermination des cas où la saignée doit être employée, et n'en user qu'avec une grande circonspection.

Il n'y a pas jusqu'à l'usage de fumer et de mâcher du tabac qui n'ait eu ses partisans, comme moyen prophylactique.

N° CXV.

Mais avouons-le de bonne foi, toutes les précautions que nous venons d'indiquer, sans doute indispensables pour prévenir les maladies communes aux climats chauds des Antilles, sont, il faut en convenir, trop souvent insuffisantes contre la fièvre jaune, lorsqu'elle est générale et qu'on est forcé d'habiter les lieux où elle sévit avec force. On doit alors isoler le malade et prendre toutes les précautions employées contre les maladies pestilentielles et dont on a fait dernièrement un si heureux usage en Espagne, contre la fièvre jaune.

Ce sont là les moyens prophylactiques sur l'efficacité desquels on peut le plus compter.

N° CXVI.

Comme la contagion n'exerce son action qu'à une petite distance, il suffira d'éviter le contact avec les malades. L'on tiendra consignés ceux qui ont été en communication avec eux; on les assujétira à des mesures sanitaires telles que celles pratiquées dans les Lazarets.

Il faut tâcher d'avoir plusieurs hôpitaux, bien préférables à un seul, qui devient un foyer de contagion; qu'ils soient situés à mi-côté, hors de la ville, dans une exposition avantageuse, avec des cours vastes entourées d'arbres; que les salles soient spacieuses, élevées, bien aérées; que les lits ne soient pas trop rapprochés; que sous aucun prétexte, on n'y entasse jamais un grand nombre d'hommes; que ceux qui par état sont appelés à passer leur vie au milieu des malades, pour leur porter du secours et des consolations, soient consultés sur le placement, la disposition des salles, et tous les moyens de salubrité, surtout dans ces climats lointains où trop souvent la cupidité et l'ignorance président à tous ces arrangemens, où l'objet dont on s'occupe le moins, est l'avantage des malades; tandis qu'il faudrait y apporter plus de soin et une surveillance plus active qu'ailleurs.

Que les médecins prennent eux-mêmes des

précautions, qu'ils aient un surtout de toile ou de taffetas gommé, qu'ils ne touchent pas les malades lorsque leurs mains sont en sueur, qu'ils n'entrent pas dans l'hôpital sans avoir pris une boisson tonique.

En entrant dans la plupart de ces salles, on y respire avec peine un air étouffant, chargé de vapeurs malfaisantes, de miasmes délétères, qui portent le germe de la contagion chez tous ceux qui les respirent.

C'est bien dans quelques hôpitaux de ces régions brûlantes, mal placés, mal distribués, où trop souvent encore les premiers préceptes d'hygiène, les plus indispensables, sont négligés; que l'on est frappé de la vérité du tableau, qu'a tracé l'abbé Delille, de plusieurs de ces asiles consacrés aux malheurs; on croirait qu'il était sur les lieux, dans le fort de l'épidémie, lorsqu'il a dit :

Là, sont amoncelés, dans des murs dévorans,
Les vivans sur les morts, les morts sur les mourans.
Là, d'impures vapeurs la vie environnée
Par un air corrompu languit empoisonnée.
Là, le long de ce lit où gémit le malheur,
Victime du secours, plus que de la douleur, etc.

PITIÉ, *Chant II.*

N° CXVII.

Pour combattre directement les miasmes producteurs de cette funeste maladie, nous aurions besoin de découvrir un moyen qui pût se répandre facilement dans l'atmosphère, qui environnât les malades, qui pénétrât les étoffes et les corps imprégnés de ces miasmes, afin d'en neutraliser les effets et de mettre, en augmentant l'énergie vitale, l'économie animale dans le cas de résister à leur action funeste. S'il est une substance capable de remplir à la fois cette double indication, c'est l'oxigène, dit M. Guiton-Morveau. Ce célèbre chimiste pense que l'emploi de ses fumigations n'a pas seulement l'avantage de désinfecter; qu'il prévient encore la contagion et atténue même les symptômes de la fièvre jaune. A Séville, où cette maladie faisait d'effrayans ravages, elles ont obtenu les plus heureux succès.

L'on mandait à M. Guiton-Morveau (1) « que » c'était aux fumigations qu'on devait l'extinction » d'une maladie qui menaçait d'un deuil gé- » néral, toute la nation ». Les rapports officiels

(1) Traité des moyens de désinfecter l'air. Deuxième édit. Disc. prélim. p. 35.

envoyés à la cour de Madrid étaient dans le même sens.

Smith parvint aussi à détruire, à l'aide des fumigations, l'épidémie contagieuse qui régnait dans les prisons de Winchester; c'est par son conseil que le docteur Meuzies en obtint les mêmes résultats à bord du vaisseau l'*Union*, qui servait d'hôpital aux flottes réunies des Anglais et des Russes, dans lequel il se trouvait plus de cent cinquante personnes attaquées d'une fièvre maligne des prisons (1).

En convenant des bons effets qu'on obtient des fumigations, en ajoutant que j'en ai retiré moi-même de grands avantages, je dois avouer qu'elles sont pourtant loin de répondre à tous ceux qu'on serait en droit de s'en promettre en n'ayant égard qu'à ce que nous avons rapporté. Elles ont été mises en usage à bord de plusieurs vaisseaux avec autant de soin que de constance, sans avoir sensiblement arrêté la maladie, lorsqu'elle s'y était manifestée depuis quelque temps.

Si déjà elle existe, tous ceux qui en seront attaqués devront être placés dans des salles particulières, dans lesquelles on aura pris les plus grandes précautions pour la salubrité. Avant que

---

(1) Observ. sur les fièvres des prisons, par le docteur *Odier*, de Genève.

d'y entrer, comme avant que d'en sortir, on fera bien laver les malades dans de l'eau acidulée; il y aura, s'il est possible, à la sortie de la salle, un vestibule où les médecins et les autres personnes resteront un instant exposés à la vapeur de l'acide muriatique, qui y sera constamment en expansion, avant de s'éloigner pour passer dans d'autres salles; les effets qui auront servi aux malades seront lavés, parfumés, lorsqu'on ne croira pas devoir les brûler.

Ce serait m'écarter de mon objet que d'insister sur les précautions recommandées pour prévenir l'introduction et la propagation des maladies contagieuses; telles que l'établissement des Lazarets, les règles pour la réception, la visite des bâtimens, des marchandises et des personnes infectées, etc. Il suffit d'avoir indiqué les préceptes généraux et ceux surtout qui sont applicables à la fièvre jaune. Le reste est étranger à la Question et se trouve dans différens ouvrages.

CHAPITRE IX.

SIXIÈME QUESTION.

Quels sont les moyens curatifs les plus efficaces?

N° CXVIII.

Il faut avouer que nous n'avons pas de moyens sur l'efficacité desquels on puisse compter, malgré la multiplicité de ceux dont on a fait usage contre cette maladie. L'impuissance de la médecine n'est malheureusement que trop évidente; cette impuissance est plutôt due à la violence du mal, qui triomphe de toutes les ressources de l'art, ou qui ne donne pas les moyens de les employer, qu'à notre ignorance sur sa véritable nature.

Le langage que tenait M. François, après quelques temps de séjour dans nos colonies, à la tête d'un grand hôpital, confirme cette opinion. « J'eus bientôt lieu, dit-il, de m'apercevoir » que toutes mes prescriptions devenaient inu- » tiles et qu'il ne me restait que la ressource » d'observer le cours de cette cruelle maladie. » Il est vrai, que presque tous les malades arri-

» vaient au troisième ou au quatrième jour et » dès-lors la cause morbifique avait déjà fait des » ravages irréparables (1). »

Tous les moyens que l'art peut opposer à cette terrible maladie, lorsqu'elle a fait des progrès, ne sauraient la faire rétrograder, à peine peuvent-ils suspendre ou modérer son travail désorganisateur, triste vérité que les faits confirment tous les jours, et qui doit, en corrigeant les inductions que l'on est trop disposé à tirer de succès partiels, borner les prétentions des médecins.

Il n'est pas étonnant qu'une maladie qui attaque essentiellement le tissu de nos parties; qui affecte l'un des systèmes le plus essentiel, soit très-dangereuse et difficile à dompter. Le pouvoir de l'art se borne ici à ramener insensiblement les organes à l'état naturel, quand le désordre n'est pas trop profond et lorsque leur organisation intime n'a pas éprouvé de trop fortes atteintes. Dans ce dernier cas, ses ressources sont impuissantes, elles ne peuvent que retarder la mort.

Ne perdons pas de vue une grande vérité thérapeutique, savoir que les médicamens ne

---

(1) Journal des Officiers de santé de Saint-Domingue.

sont point doués d'une vertu positive pour détruire telle ou telle maladie. Les avantages qu'on retire de leur emploi dépendent toujours des changemens organiques qu'ils ont d'abord suscités dans le corps malade, lesquels intervertissent l'ordre des mouvemens morbifiques et ramènent les fonctions à leur type naturel; mais pour que cette mutation favorable puisse avoir lieu et que les médicamens agissent, il faut dans les organes un reste de force d'énergie, et que les propriétés vitales soient seulement opprimées et non anéanties comme elles le sont dans le *vomito*.

Ce qui concerne le traitement de la fièvre jaune offre un exemple frappant des erreurs dans lesquelles on est presque inévitablement entraîné, lorsque l'on agit sans plan fixe, sans méthode raisonnée et qu'on s'écarte des vrais principes qui doivent servir de guide dans la thérapeutique. On ne trouve à cet égard qu'incohérence, incertitude, à quelques moyens près, qui n'ont pas encore été appréciés comparativement, et qu'il est indispensable d'examiner de nouveau, afin de ne laisser aucun doute sur les cas où ils conviennent. Il n'est pas de méthode qui n'ait été tentée et qui n'ait eu ses prôneurs : malgré tous ces pompeux éloges, aucune d'elle ne s'est encore acquis une supériorité assez grande pour

l'emporter, dans tous les cas, sur les autres; aucune d'elle n'a été établie sur des principes lumineux et d'après des indications précises, dirigées avec soin, modifiées et appropriées aux différens cas. C'est pourtant ce qu'il faut faire pour obtenir des succès.

N° CXIX.

D'après le tableau que nous avons tracé de cette maladie, de l'anéantissement presque total dans lequel elle jette les forces vitales, de l'impossibilité où se trouve la nature d'agir avec assez d'énergie pour opérer une solution heureuse, de l'irrégularité, du désordre des mouvemens vitaux, enfin de l'affection profonde et pernicieuse des organes gastriques, qui en forme le caractère, l'on se demandera si, dans un tel bouleversement des fonctions et des propriétés, c'est à la nature impuissante, accablée, dont les forces sont altérées dans leurs principes, hors d'état d'agir, ou n'agissant que dans des vues contraires à celles qu'on doit se proposer, que l'on abandonnera la conduite de la maladie, et si le médecin doit rester spectateur oisif de ses mouvemens désordonnés, ou bien s'il est préférable qu'il s'empare seul de la direction de la maladie ? N'est-ce pas une de celles qui réclament,

sans le moindre doute, la médecine agissante la plus énergique ?

Qu'attendre de l'expectation tant vantée par l'école de Staal ? Rien.

Les indications curatives principales sont presque toujours les mêmes, malgré les formes différentes sous lesquelles se présente cette fièvre ; elles doivent pourtant entrer pour quelque chose dans le choix des moyens curatifs. Ce qui mérite de fixer l'attention du praticien, c'est l'époque de la maladie ; circonstance qui doit apporter des modifications dans le traitement.

Dans la revue et l'appréciation que nous allons faire des différentes méthodes employées, nous ne parlerons que des principaux moyens, de ceux qui ont eu un instant de faveur.

N° CXX.

Le muriate de mercure doux sublimé a joui et jouit encore d'une certaine vogue, surtout parmi les médecins anglais et parmi ceux des États-Unis.

Les docteurs Rush, Mitchill, Currie, en ont donné jusqu'à cent et cent vingt grains dans trente ou trente-six heures, en lui associant le jalap et l'opium. On se servait d'un autre moyen de l'introduire, à la Martinique et dans quelques autres colonies : on appliquait un vésicatoire à chaque

bras ; après avoir enlevé l'épiderme la plaie était saupoudrée et frictionnée avec le mercure doux. Ce pansement douloureux se renouvellait deux fois par jour. Malgré les éloges pompeux attribués à ce traitement, les tentatives faites avec soin à Saint-Domingue, n'ont eu aucun résultat avantageux, et cette méthode a échoué au flambeau bien dirigé de l'expérience.

N° CXXI.

Les frictions mercurielles portées au point de provoquer la salivation, malgré la juste célébrité et le nombre de leurs partisans, n'ont pas mieux soutenu l'épreuve décisive de l'expérience ; il fallut y renoncer après s'être convaincu de leur danger et de leur insuffisance. Le docteur Rush, de Philadelphie, rebuté de l'inutilité de tous les autres moyens, crut devoir recourir à celui-là, conduit par ce principe, qu'une grande et vive irritation en détruit une faible : les partisans des mercuriaux disent de plus, que ces remèdes jouissent d'une espèce de spécificité sur le foie, pour dissiper les engorgemens de ce viscère ; d'autres croient que c'est un moyen d'augmenter la quantité d'oxigène dans l'économie animale, et qu'ainsi ils doivent être regardés comme de puissans stimulans. De toutes ces hypothèses nous ne pouvons

rien conclure à l'avantage de leur emploi dans le traitement de la fièvre jaune.

Les adoucissans, les émolliens, les rafraîchissans, les légers évacuans, employés, soit en boissons, soit en lavemens, quoiqu'ils soient indiqués dans la première période, sont presque toujours inutiles ou d'un trop faible secours : ce sont des moyens qui ne sont pas proportionnés à la gravité de la maladie et sur lesquels on ne peut compter.

N° CXXII.

L'emploi des vomitifs, si avantageux en Europe dans la fièvre bilieuse, ne produit pas les bons effets qu'on semblerait devoir en attendre, si l'on n'avait égard qu'au caractère de cette maladie et aux avantages qu'ils procurent dans ces sortes d'affections ; mais en se rappelant qu'il s'agit ici d'une irritation gastrique portée souvent au plus haut degré dont elle est susceptible, on ne sera plus surpris d'apprendre que le tartrite de potasse antimonié ne fait qu'ajouter à l'intensité des accidens ; il augmente le spasme, l'irritation, rend les vomissemens plus fréquens, plus douloureux ; loin de produire, comme dans nos pays septentrionaux, une détente salutaire, il accroît l'orgasme, la sécheresse de la peau et la concentration des forces dans le système gastri-

que. Les secousses qu'il provoque ne sont pas générales ; elles semblent bornées à l'estomac, sur lequel le spasme se concentre d'autant plus que les efforts du vomissement ont été eux-mêmes plus considérables. Ce n'est pas le cas de mettre en pratique le précepte qui dit que le vomissement se guérit par le vomissement.

Le choléra morbus, qui dépend aussi d'une irritation des organes gastriques, étendue jusqu'aux intestins, (maladie, que le professeur Le Roy (1), de Montpellier, regarde comme une véritable fièvre bilieuse très-aiguë, qui fait crise par le vomissement et le cours de ventre) serait également aggravé par l'usage des vomitifs. Les seuls cas où ils peuvent être employés sans aucun danger et même avec beacoup d'avantage, c'est tout-à-fait dans l'invasion, avant la manifestation des accidens, au premier malaise, lorsque l'irritation et les douleurs n'existent point encore ou sont très-légères, que les vomissemens n'ont point paru, qu'il n'y a pas beaucoup d'érétisme ; c'est alors que les vomitifs conviennent, qu'ils peuvent tout-à-fait enrayer la marche de la maladie ; mais leur emploi exige une grande pru-

(1) Mélanges de phys. et de méd. Mém. sur les fièvres aiguës, p. 217.

dence, et tous les médicamens de cette classe ne sont pas également propres à remplir cette indication. L'ipécacuanha mérite incontestablement la préférence; il fatigue moins les malades, ne produit pas une irritation aussi vive, laisse moins d'accablement que les préparations antimoniales; par ses propriétés toniques, il rétablit le ressort des organes gastriques; c'est quand il est employé dans cette circonstance qu'il a produit de si heureux effets, administré par *Lind* et *Cullen*.

Le premier de ces médecins a arrêté tout à coup la fièvre jaune par l'administration de l'émétique. Lind est persuadé, que c'est en expulsant de l'estomac les miasmes contagieux et sans doute aussi en imprimant une secousse universelle, en favorisant la solution du spasme qui tend à se fixer sur les organes gastriques, en intervertissant l'ordre vicieux des mouvemens, en prévenant l'irritation ou en la déplaçant lorsqu'elle commence et qu'elle a encore la mobilité, qui permet d'en obtenir une résolution facile.

J'ai vu plusieurs fois le malaise, l'inappétence, l'anorexie, de légers maux de tête et d'autres symptômes, que l'on pouvait prendre pour les prodromes de la fièvre jaune, céder à l'administration des vomitifs : je m'en suis toujours bien trouvé en les employant ainsi dès le début, asso-

ciés aux adoucissans légérement laxatifs. Si le caractère de la fièvre jaune était masqué, le succès devenait douteux et souvent les accidens s'exaspéraient.

N° CXXIII.

Les purgatifs sont contraires dans l'invasion, comme dans l'état de cette fièvre; rarement trouve-t-on l'occasion de les employer utilement, même vers son déclin, à moins que la maladie ne soit parfaitement jugée, et qu'il ne subsiste des embarras abdominaux; car il est important d'entretenir la liberté du ventre à la faveur de lavemens purgatifs; cependant plusieurs médecins anglais renommés, Jackson lui-même, débutent souvent par ordonner les drastiques les plus énergiques, tels que le jalap, le mercure doux, la scamonée; je les ai vu employer sans aucun fruit; je ne crois pas qu'il soit prudent d'y avoir recours, malgré la vogue que leur avait donnée la pratique de Benjamin Rush. Ce médecin publia sa méthode en 1793; elle consiste à faire prendre, dès le début, dix grains de mercure doux et quinze grains de jalap. L'on réitère jusqu'à ce qu'on ait obtenu cinq à six évacuations, après quoi l'on tire de dix à quinze onces de sang : ce traitement est terminé par l'administration du quinquina et de la serpentaire de Virginie.

N° CXXIV.

Malgré l'autorité de Lind et celle de Makiltrick, je suis autorisé à affirmer, d'après ma propre expérience et celle de plusieurs autres praticiens, qu'il faut peu compter sur les vésicatoires, et ne les employer qu'en qualité de rubéfians. J'ai souvent vu leur application ne produire, lorsque leur maladie était avancée, aucune impression sur la peau ou donner lieu à un escarre noirâtre avec écoulement sanieux, sans aucune amélioration.

Lorsque les symptômes nerveux dominent, qu'il y a oppression des forces, il faut y recourir et en renouveler l'application plusieurs fois, en ne perdant jamais de vue le reproche que l'on fait aux cantharides, de diminuer l'irritabilité musculaire et de favoriser la dissolution des humeurs. Ces reproches sont encore mienx fondés sous la zone torride, que dans les régions tempérées.

Lorsque les douleurs épigastriques sont intolérables, quelques médecins ont tenté de déplacer l'irritation fixée dans cette région par l'application d'un vésicatoire sur l'abdomen; cette pratique n'a pas été heureuse; il y a dans cette circonstance une turgescence et une excitation générale trop considérables pour employer sans danger un semblable moyen.

L'organe cutané qui réfléchit le mieux les irradiations sympathiques, est celui sur lequel il est le plus avantageux d'agir dans le commencement, afin de déplacer l'irritation fixée sur le système digestif. Cette pratique est surtout avantageuse, lorsqu'il y a des symptômes de malignité avec affection cérébrale ou effort fluxionnaire vers la tête; c'est alors que les vésicatoires sont indiqués et qu'ils sont utiles.

M. Bally (1), conduit par l'analogie qu'il croyait trouver entre les effets du venin de la vipère et ceux des miasmes délétères (causes de la fièvre jaune), guidé encore par d'autres considérations, a cru devoir administrer l'ammoniaque à l'intérieur et l'employer extérieurement en frictions, comme il l'avait déjà été. Je ne sache pas que ses essais aient eu des résultats favorables; je ne crois pas même qu'ils puissent en obtenir. M. Valentin regrette pourtant de n'y avoir pas eu recours; mais je pense que ce n'est qu'en friction ou combiné avec l'acide acétique (esprit de Mindererus), qu'il peut convenir.

---

(1) Journal des Officiers de santé de Saint-Domingue. Ventôse, an XI.

N° CXXV.

Les acides minéraux, tant préconisés par le docteur Reich, adoptés par beaucoup de médecins des États-Unis, par quelques praticiens français, par plusieurs Anglais, ne peuvent convenir que dans le second temps de cette maladie, encore faut-il de grandes précautions dans leur emploi. Bruce et Hillary en ont fait usage avec une sorte de succès; ils en mettaient quelques gouttes dans une infusion d'arnica, de serpentaire de Virginie. Donnés à forte dose, ils deviennent nuisibles, comme l'a prouvé la pratique de quelques médecins enthousiastes de ce moyen. J'ai vu deux rapports qui n'étaient pas propres à encourager et qui devaient engager à y renoncer.

Les acides végétaux administrés à l'intérieur et dès l'invasion, employés en lotions, en frictions, produisent parfois une amélioration sensible.

Les frictions acides, appliquées de bonne heure à toute la surface du corps, pénètrent par les innombrables bouches des vaisseaux absorbans; elles semblent atteindre les miasmes encore flottans, les neutraliser, et faire ainsi avorter la maladie.

Le principe acidifiant altère les substances animales qu'il décompose. Les miasmes contagieux,

comme l'avait démontré Harrisson pour les virus varioleux, vaccin, syphilitique, sont anéantis par leur mélange avec les acides. Le principe acidifiant, dit Giannini (1), décompose le *contagium* de la fièvre jaune. Les expériences heureuses qu'on a faites dans plusieurs endroits de l'Espagne, et récemment à Livourne, avec les fumigations acides, en sont la preuve.

M. Palloni, dans l'épidémie de Livourne, employait à la fois des saignées, des stimulans, des émétiques, des purgatifs, des sudorifiques, des boissons délayantes, acidulées, des frictions sur la région du foie avec la pommade oxigénée ou mercurielle, des vésicatoires : quel épouvantable amalgame ! A coup sûr si ses malades ne guérissaient pas, ce ne pouvait être faute de remèdes ; et lorsqu'il réussissait, il devait être très-embarrassé pour fixer la part que chacun d'eux avait à ses succès.

N° CXXVI.

Le quinquina n'est pas avantageux dans le commencement et même dans le fort de la fièvre jaune, à moins que les symptômes adynamiques ne l'emportent de beaucoup sur tous les autres ;

---

(1) Ouvrage cité, t. 2, p. 245.

et dans ce cas-là même, très-souvent, s'il est pris en substance, il exige une trop grande énergie des organes de la digestion pour produire d'heureux effets; aussi la plus grande partie des médecins le combinent-ils avec des remèdes diffusibles, tels que l'opium, la cannelle, l'éther, etc. Ces substances conviennent dans les maladies où il y a une atteinte profonde portée à la sensibilité : quant à l'écorce du Pérou, elle ne produit d'heureux effets qu'après la cessation totale du période de l'irritation, lequel contre-indique un remède aussi actif; de nombreuses expériences ne laissent pas le moindre doute sur l'exactitude de cette assertion : malgré les associations et les combinaisons différentes qu'on lui fait subir, l'estomac ne peut que très-difficilement le supporter; il détermine des vomissemens, ou il augmente ceux qui existaient déjà. M. Valentin l'employait dès le commencement de la maladie, sans aucune préparation préliminaire; lorsqu'il provoquait des selles trop abondantes, ce médecin ajoutait de la gomme kino.

Lorsque les symptômes de putridité dominent, ou seulement lorsqu'ils sont bien marqués, c'est alors qu'il faut donner des décoctions de quinquina très-rapprochées et fortement animées avec de l'alcool. Sans doute que si l'on eût précisé les cas où le quinquina a réussi, et ceux

où il a échoué, l'on ne trouverait pas autant d'opposition qu'il paraît y en avoir entre les résultats des expériences faites à la Vera-Crux (1) et celles tentées dans le même but aux Antilles et en Espagne (2).

N° CXXVII.

L'opium employé avec succès par Bontius, dans la fièvre des Indes orientales, ne produit que de mauvais effets dans le commencement de la fièvre jaune ; cela n'a rien de surprenant pour ceux qui savent qu'il est très-préjudiciable dans les fièvres méningo-gastriques, en arrêtant et intervertissant les mouvemens nécessaires aux évacuations bilieuses et saburrales ; c'est à cette propriété qu'il doit les avantages qu'on a retirés de son usage, associé à d'autres substances, dans les cas d'irritation violente et de vomissemens entretenus par le spasme des organes gastriques. C'est lui qui, au dire de plusieurs médecins, doit occuper le premier rang parmi les excitans propres à la combattre et à suspendre le vomissement, tant pris intérieurement qu'administré en embrocations sur l'estomac et le ventre. De

(1) Luzuriaga, t. 2, p. 227.

(2) Pugnet, p. 376 ; et Arejula, p. 150 et 209.

cette dernière manière il produit des bons effets, et n'a pas d'inconvéniens.

A forte dose il augmente la céphalalgie, les douleurs épigastriques et l'irritation générale. Plusieurs jeunes médecins, sans égard à ces inconvéniens, y avaient recours à leur arrivée dans les colonies. Malgré les conseils des vieux praticiens du pays, il fallait du temps et des revers pour les faire renoncer à cette pratique funeste.

N° CXXVIII.

D'après le caractère connu de cette dangereuse maladie, l'on conçoit que la saignée, que plusieurs médecins ont eu raison de blâmer, ne peut être applicable que dans la première période, et toujours avec ménagement, pour ne pas favoriser le développement des symptômes adynamiques; mais faut-il y renoncer entièrement? N'y a-t-il pas un juste milieu à prendre entre l'abus qu'en faisaient les médecins des colonies, et l'abandon total dans lequel l'ont laissée les jeunes praticiens modernes? Sans doute il ne faut pas, surtout dans les pays chauds, à l'exemple de Botal, se présenter toujours auprès de ses malades la lancette à la main; mais entre les excès si justement ridiculisés du docteur Sangrado, et la proscription absolue, n'y a-t-il pas

un milieu réclamé par la raison éclairée ? C'est celui qu'il faut adopter.

Ce choix est fondé sur les vrais principes de l'économie animale, sur la nature et l'intensité des accidens qui signalent l'invasion de cette maladie, appuyé sur une longue expérience, laquelle doit, en définitif, l'emporter sur les théories les plus spécieuses. Je n'ignore pas qu'on objecte que la tendance de cette fièvre à l'adynamie et à l'ataxie, doit repousser bien loin toute idée de moyens débilitans. L'extrême chaleur qui favorise cette dégénérescence, est une raison pour rejeter les évacuations sanguines ; mais l'irritation générale est si forte, les douleurs sus-orbitaires et celle de l'épigastre si déchirantes, les yeux si rouges, la face si animée, la chaleur si étouffante ; l'état du pouls et des autres fonctions indiquent si évidemment une exaltation générale du système sanguin avec congestions vers la tête, les accidens s'accroissent avec tant de rapidité, qu'il n'y a d'abord que la saignée qui puisse quelquefois en modérer la marche.

Les hémorragies nazales, que la nature détermine spontanément dans cette circonstance, sont ordinairement suivies d'un mieux momentané, qui doit à la fois servir de guide et d'encouragement au praticien.

Le docteur Palloni (1) a observé plusieurs fois qu'une forte hémorragie nazale relevait le pouls, lorsqu'il était considérablement affaibli, et qu'elle était suivie d'une amélioration notable. Il a aussi vu une menstruation abondante hâter une terminaison heureuse de la maladie déjà très-avancée.

Les saignées du pied sont surtout avantageuses; elles produisent un relâchement salutaire. C'est déjà beaucoup gagner, que de modérer la rapidité effrayante de cette fièvre, et d'avoir le temps de recourir à d'autres moyens, avant que la nature soit tout à fait opprimée. Les scarifications à la nuque produisent quelquefois un effet salutaire. Jackson les a employées avec avantage.

Le caractère de malignité ne doit pas éloigner toute idée de saignée. L'histoire approfondie des maladies, prouve que les hommes les plus recommandables ont été forcés d'y avoir recours dans des maladies analogues à la fièvre jaune, qui semblaient devoir la faire proscrire; c'est ainsi que dans une fièvre pernicieuse avec céphalalgie violente, dureté et plénitude du pouls, Senac (2) fut forcé d'en pratiquer plusieurs.

Sarcône (3) a vu des fièvres malignes marquées

---

(1) *Ibid.* p. 20.

(2) De nat. feb. intermitt. recond.

(3) Hist. ragio. de mali. Observ. in Napoli, t. 1, p. 188

par une concentration telle des forces sur les organes de la poitrine, qu'il fut obligé de faire saigner.

Le professeur Hildenbrand s'est souvent trouvé dans l'obligation de recourir à la saignée du pied dans de véritables typhus ; c'est à ce moyen qu'il dut lui-même la conservation de ses jours.

Samoïlowitz (1), en nous donnant le résultat de sa grande pratique, n'a pas manqué de faire remarquer le danger de la saignée dans la peste ; mais il ajoute qu'il la regarde comme très-salutaire pour ceux qui sont d'une vigoureuse constitution, qui ont des maux de tête très-violens ; c'est dans ces circonstances qu'il s'est bien trouvé de leur emploi dans le début de la maladie.

M. le baron Desgenettes s'en est servi avec succès dans des cas semblables, où il a fait saigner avec avantage, tout au commencement de la maladie, quand l'inflammation était bien violente, le sujet robuste ; la pléthore gastrique n'arrêtait pas ; l'on renvoyait le vomitif au lendemain (2).

Prosper Alpin (3) assure qu'autrefois les Égyptiens provoquaient la terminaison des fièvres ar-

---

(1) Mém. sur la peste, cité plus haut.

(2) *Desgenettes*, Hist. méd. de l'armée d'Orient, t. 3, ch. 2.

(2) De Med. egypt. l. 3, ch. 2.

dentes en pratiquant aux jours critiques, principalement quand il tombait du nez des gouttes de sang, des scarifications autour de cette partie. Enfin, pour la fièvre jaune elle-même, il se trouve un grand nombre de partisans de la saignée dans le premier temps de la maladie.

Cullen la conseille dans l'invasion; Lind l'a employée avec avantage; Deveze l'a peut-être trop prodiguée. M. Dalmas rapporte des cas où il en a retiré des succès incontestables. Moutric, Makitrick et beaucoup d'autres médecins se louent de son emploi.

N° CXXIX.

Les bains, les immersions, les lotions d'eau froide, ont eu et conservent encore avec raison, je crois, un grand nombre de partisans. Puisqu'une chaleur excessive tourmente le malade, accélère la circulation, augmente l'action du système hépatique, tout ce qui tendra à la diminuer sera favorable : c'est sans doute dans ce sens qu'agit l'eau froide; peut-être aussi le calorique qu'elle absorbe, cause la sensation de fraîcheur, qui paraît si agréable au malade, et qui produit un mieux-être réel et momentané, qui milite beaucoup en sa faveur.

Dans toutes les fièvres ardentes bilieuses, les bains, les lotions d'eau froide que j'ai recom-

mandées, et dont j'ai vu faire usage et obtenir des succès presque surprenans, remontent à la plus haute antiquité et tirent leur origine des climats chauds.

Hippocrate faisait brusquement verser de l'eau froide dans quelques fièvres ardentes avec spasme.

Aretée (1), l'un des fondateurs de la médecine d'observation, conseille, dans les fièvres bilieuses, l'eau à la glace acidulée.

La méthode de Galien (2) ne s'éloigne guère de celle-là; il préconise aussi l'eau froide dans les fièvres ardentes.

Dans les maladies bilieuses très-intenses de l'été, les anciens médecins faisaient porter les malades dans les lieux obscurs et frais; ils les plaçaient dans des appartemens vastes, exposés au nord, dont ils arrosaient fréquemment les murs et le plancher. A la faveur de ce moyen on peut avoir un air tempéré qui mette à l'abri des atteintes de la saison, et procure un calme salutaire qui favorise la marche naturelle et la terminaison favorable de la maladie.

Ces précautions sont surtout importantes pour la maladie dont nous parlons, et entre les tropiques. L'arrosement de l'appartement produit une

(1) De Morbis acutis, lib. 2, chap. 4.

(2) Méth. medendi, lib. 9, cap. 5.

fraîcheur subite par la vaporisation de l'eau qui absorbe beaucoup de calorique.

Chardin (1) rapporte que les médecins persans prescrivent contre la fievre ardente, les boissons à la neige, à la glace. Il ne dut lui-même le bonheur d'échapper, sur les bords du golfe Persique, à une maladie semblable, qu'à ces boissons et aux lotions froides.

Prosper Alpin (2) dit que les médecins égyptiens enveloppaient chaudement leurs malades, après leur avoir fait des lotions froides et leur avoir fait boire quelques verres d'eau à la glace.

Kæmpfer (3) assure que les Japonais font aussi un heureux emploi de l'eau à la glace dans les fièvres bilieuses.

Bontius, Delon, Bernier, ont aussi été témoins des effets avantageux et presque surprenans que l'on retire, dans les Indes, des apozèmes rafraîchissans et des lotions de même nature. Ces médecins voyageurs conviennent que si la théorie des docteurs de ces parties de l'Asie est dépourvue de raison, leur pratique ne manque pas, malgré cela, d'une sorte d'intelligence.

---

(1) Chardin, t. 9, p. 300.

(2) De Medic. Egypt. lib. 4, c. 15.

(3) Amœnit exot. p. 580, etc.

L'usage d'envelopper les malades dans des couvertures imbibées d'eau froide, est commun entre les tropiques. On s'en est servi avantageusement dans la fièvre jaune de Surinam (1).

Le docteur Cirillo, médecin napolitain, a publié un Mémoire sur les avantages de l'eau glacée (2).

Même dans nos régions tempérées, l'eau froide acidulée, les lotions froides, produisent de bons effets dans les fièvres bilieuses intenses et dans plusieurs typhus.

J'ai presque toujours trouvé de la répugnance aux malades, dans ces sortes de cas, pour les boissons chaudes; elles produisent un sentiment d'oppression sur l'estomac; elles favorisent le vomissement. Les boissons froides et acidulées que les malades désirent, prises à petites doses, calment un peu les vomissemens, modèrent la chaleur.

Finck a observé, dans la fièvre bilieuse dont il nous a laissé la description, que les tisanes chaudes augmentaient d'une manière sensible les accidens.

Pringle a retiré dans la fièvre des prisons, de

---

(1) *Grimaud*, Traité des Fièvres, t. 3, p. 97.

(2) Abrégé des Transact. philos. de la Soc. royale de Londres, trad. de *Pinel*.

grands avantages du lavage des extrémités, et parfois du corps entier, avec l'oxycrat (1).

Je ne rappellerai pas tout ce qu'ont dit, dans ces derniers temps, Currie et Giannini, à l'avantage des immersions, des lotions et des bains froids. Je passe aux observations directes qui prouvent en leur faveur contre la fièvre jaune.

Je remarquerai d'abord, que si cette méthode n'a pas eu tout le succès qu'on semblait devoir s'en promettre, même entre les mains de plusieurs médecins instruits qui l'ont préconisée, tels que Wrigth qui exerçait à la Barbade, Jackson à la Jamaïque, c'est qu'elle n'était pas soumise à des règles fixes, et qu'on n'avait déterminé ni les cas où elle est avantageuse, ni la manière de l'employer, ni les modifications qu'elle exige, ni sa durée, et que souvent on lui a associé des moyens contraires. *Miller* et *Jackson* alternaient quelquefois les bains chauds et les bains froids.

M. Prat, médecin à l'hôpital du Port-au-Prince, fut conduit à l'usage des immersions froides par l'observation suivante rapportée par M. Repey (2).

---

(1) *Pringle*, ouvrage cité, t. 1, p. 174.

(2) Dissert. inaug. sur la fièvre jaune. *Montpellier*, 1807.

« Un malade s'étant échappé de son lit dans » le délire, allait se précipiter dans un bassin » situé au milieu de la cour, lorsqu'il fut arrêté » et conduit dans son lit.

» M. Prat fit placer à côté de lui une grande » baille pleine d'eau, avec ordre de l'y laisser se » baigner; il en profita effectivement, et se plon- » gea à plusieurs reprises dans son bain; il eut » ensuite une transpiration très-abondante, et » guérit ». Ce succès inattendu, que le hasard procura, enhardit M. Prat, qui eut de nouveau recours au même moyen, qui lui procura plus d'avantage que tous ceux dont il s'était servi jusqu'à cette époque.

M. Boulet, médecin au Cap, s'en servit avec le même bonheur. J'ai vu plusieurs officiers qui croyaient principalement devoir leur guérison à ce moyen.

Le docteur Fontange, du Port-au-Prince, ne les employa pas moins heureusement.

M. Humboldt assure que les médecins instruits du Mexique leur donnent la préférence sur les autres moyens.

M. Valentin a expérimenté les bons effets de l'immersion et des affusions d'eau froide sur la tête, dans les cas de délire et de céphalalgie; il est certain qu'elles diminuent la violence des douleurs et l'effort fluxionnaire qui a lieu vers

cette région ; elles calment le spasme et provoquent, lorsqu'on y a eu recours dans l'invasion, des sueurs générales critiques ; mais il faut insister sur leur emploi, y revenir lorsque la chaleur reparaît avec trop de force. Les vomissemens obstinés qui se manifestent dans quelques fièvres pernicieuses, et qui rendent inutile l'action du quinquina, cèdent merveilleusement, comme l'assure Giannini (1), à l'usage des immersions. Je les ai employées très-avantageusement dans le délire et le coma, qui accompagnent quelquefois des fièvres bilioso-malignes. L'amélioration qui résulte de leur usage ne produisît-elle d'autre bien que de retarder un peu la marche de cette funeste maladie, de diminuer la rapidité des symptômes fâcheux, et de donner le temps de recourir aux autres moyens, c'en serait encore un grand.

Pour obtenir des affusions et des immersions tous les avantages qu'on peut s'en promettre, il faut y avoir recours dès l'invasion et dans la période du chaud, car dans celle du froid, elles seraient mortelles.

Si le sujet qu'on plonge subitement dans le bain est faible, il y a de grandes précautions à prendre; s'il était tout à coup saisi d'un res-

(1) Ouvrage cité, p. 340.

serrement considérable et universel, s'il pâlissait, si ses lèvres devenaient livides, il faudrait l'en retirer promptement, bien l'essuyer et le replacer chaudement dans son lit. Pour les hommes affaiblis, les affusions sont préférables. Si c'est un sujet d'une forte constitution, malgré l'horripilation qu'il éprouve en se mettant dans l'eau, il faut l'y laisser un instant, et ne l'en retirer que pour le mettre entre deux couvertures de laine, le faire essuyer et frictionner par tout le corps.

N° CXXX.

Venons à la méthode vulgaire de traiter la fièvre jaune, employée par les mulâtresses de Saint-Domingue; elle se rapproche de la précédente, avec laquelle elle peut se combiner.

Cette méthode consiste à frotter toute la surface du corps avec du jus de citron frais, à faire prendre des cuillerées de ce suc pur, à faire boire une limonade fortement acidulée, à donner des lavemens acidulés, des bains légèrement chauds, quelquefois tout-à-fait froids, dans lesquels on exprime une assez grande quantité de citrons et d'oranges amères.

M. Bally (1) rapporte, pour prouver les avan-

(1) Journal des Officiers de santé de Saint-Domingue. Ventôse, an XI.

tages des frictions avec le suc de citron, une observation assez concluante, que je transcrirai à peu près. M. Jomarron, officier de santé, âgé de vingt-cinq ans, était depuis cinquante jours dans la colonie, quand un soir il fut tout à coup saisi par les symptômes les plus violens : tremblement universel, suivi de chaleur, de sueur, de vomissemens violens, ou plutôt d'efforts convulsifs très-douloureux; céphalalgie atroce, yeux gonflés, douloureux; les boissons semblaient pénétrer difficilement dans l'estomac, comme si elles avaient été arrêtées dans l'œsophage par le spasme de l'orifice cardiaque. Ce malade fut frictionné sur toute l'habitude du corps avec le citron, qui occasiona un picotement aigu général, suivi d'une rétention d'urine, qui fit horriblement souffrir le malade : la sueur fut favorisée par l'administration d'une limonade fort chaude; le sommeil survint après quatre heures de souffrances, les accidens diminuèrent et ne tardèrent pas à se dissiper.

Après les frictions long-temps continuées, le malade est enveloppé chaudement dans son lit. Ce traitement commence quelquefois par une saignée du pied; c'est celui qui paraît réunir le plus de suffrages en sa faveur. M. François s'en loue beaucoup, et dit que c'est le moins incertain lorsqu'on y a recours de bonne heure.

M. Moulic (1), chirurgien à la même armée, l'a employé avec succès.

M. Boulet, médecin au Cap, avait fini par lui donner la préférence sur toutes les autres méthodes; c'était celle qui réunissait alors le plus grand nombre de suffrages. M. Rouvier (2) assure qu'on s'en servit avantageusement sur le directeur de l'hôpital de la Basse-Terre, île de la Guadeloupe, sur l'un des employés, sur le chef de timonerie de la frégate la *Didon*, et par suite sur d'autres personnes.

Si les résultats satisfaisans obtenus par cette méthode dans les hôpitaux ne sont ni aussi nombreux, ni aussi constans que ceux qu'obtiennent les mulâtresses à la campagne, ou dans des maisons particulières, c'est qu'il faut, pour réussir, renouveler souvent et avec exactitude les lotions, les frictions, humecter constamment la bouche des malades, et avoir une continuité de soins, d'attention qu'il est impossible de se procurer dans les hôpitaux.

Est-ce à l'introduction de l'oxigène du suc de citron, qu'il faut attribuer les bons effets de ce traitement? Mais les acides minéraux qui contiennent aussi le principe acidifiant, ne produi-

(1) Même journal. Germinal, an XI.

(2) Même journal. Floréal, an XI, p. 171.

sent pas les mêmes changemens. Est-ce comme excitant, ou en neutralisant et détruisant les miasmes contagieux, ou bien encore de ces diverses manières d'agir ?

N° CXXXI.

Des différentes méthodes que nous venons d'exposer, il n'en est pas qui ne compte quelques succès et de nombreux revers. Dans plusieurs cas les mêmes moyens ont réussi chez un malade et échoué chez un autre. Ne doit-on pas conclure de cette opposition dans les résultats, en employant les mêmes moyens, que dans la fièvre jaune il n'y a pas de traitement applicable à toutes les circonstances, et qu'il doit être modifié suivant l'instant où l'on est appelé, le degré de maladie, son intensité, la dominance de tels ou tels symptômes et d'autres circonstances qui doivent faire un peu varier les moyens curatifs ?

Rien n'est si contraire à la saine doctrine et aux lois de l'organisation animale, qu'un système trop exclusif, qu'une méthode thérapeutique trop générale, lorsqu'il s'agit d'en faire l'application à une maladie qui offre des différences assez sensibles, suivant les périodes plus ou moins avancées dans lesquelles on la considère. Celui-là traitera ses malades avec succès, a dit un bon médecin,

qui saura saisir l'occasion de donner un remède ; qui comptera plus sur une indication précise, que sur une prétendue vertu spécifique des médicamens.

N° CXXXII.

Lorsqu'on est appelé dans le début, et c'est là seulement que l'on peut espérer de réussir, comme l'ont remarqué Deveze (1), Pugnet (2) et autres, car l'issue dépend de la promptitude des premiers soins ; le médecin doit d'abord s'emparer de l'esprit de son malade ; captiver sa confiance, le rassurer, dissiper les terreurs sinistres dont il est tourmenté, lui cacher son danger et faire naître l'espoir consolateur d'une prochaine guérison, rétablir la tranquillité d'âme indispensable au succès qu'on veut obtenir. L'indication la plus pressante, s'il y a embarras gastrique sans douleurs, est d'évacuer l'estomac, de rétablir l'équilibre par une secousse souvent salutaire ; dans cette circonstance, l'ipécacuanha est avantageux. Si le sujet est jeune, pléthorique, si les céphalalgies sont très-vives, la chaleur excessive, les yeux sensibles, injectés, le

(1) Ouvrage cité, p. 36 et 37.

(2) Ouvrage cité, p. 364 et suivantes.

pouls dur et plein, on peut avec confiance pratiquer d'abord une petite saignée du pied, la réitérer si elle produit de la rémission, y joindre les lavemens, les bains de pieds. Si les vomissemens ont commencé, s'ils sont accompagnés de douleurs dans l'estomac, l'on fera prendre de petites cuillerées de suc de citron récemment exprimé avec très-peu de sucre. Si la chaleur est forte, c'est le cas de recourir aux pédiluves, aux lotions d'eau acidulées, aux demi-lavemens, aux frictions sur la peau avec les tranches de citron; envelopper ensuite chaudement le malade; le laisser tranquille, s'il survient une légère moiteur. Si au contraire les accidens reviennent, réitérer l'emploi des mêmes moyens. Si les vomissemens ne cèdent pas, on ajoute au suc de citron de l'éther sulfurique, le laudanum, le sel d'absinthe, l'eau de menthe et le sirop de diacode. Le docteur Aréjula prescrivait une potion avec vj grains d'extrait gommeux d'opium dissous dans ℥vj d'eau de fenouil, ℥j d'éther sulfurique, et ℥j de sirop de diacode; elle modère et arrête quelquefois les vomissemens. Je me suis bien trouvé de quelques cuillerées d'excellent vin de Madère sec, dans lequel j'avais fait infuser de bon quinquina. Quand les douleurs abdominales se font sentir vivement, s'il y a constipation, on donne des demi-lavemens émolliens

que l'on rend légèrement narcotiques. Si les accidens continuent, on peut avec avantage les aciduler et recourir aux embrocations anodines et émollientes sur l'épigastre et le ventre avec l'huile d'olive camphrée, l'opium, le musc, le castoréum. On peut encore combattre les céphalalgies avec l'application de plusieurs sangsues à la tempe, les affusions d'eau froide acidulée sur la tête, les bains froids, les lotions froides acidulées. Lorsque les symptômes adynamiques se manifestent de bonne heure, s'ils ont de l'intensité, il faut substituer aux adoucissans dont nous avons fait mention, les décoctions de quinquina très-rapprochées, tant en boissons qu'en lavemens; celles de serpentaire de Virginie, les teintures alcooliques de ces plantes, celles d'Huxam, etc., etc l'écorce du Pérou en poudre très-fine; si l'estomac la rejette, on peut en donner le double en lavemens; faire usage du camphre en poudre réuni au tartrite acidule de potasse et au nitrate de potasse; ces décoctions doivent être acidulées et alcoolisées.

La difficulté de faire conserver aux malades les boissons qu'ils prennent, oblige de les varier jusqu'à ce qu'on ait rencontré celles que l'estomac peut supporter, ou que les vomissemens cessent par la diminution des accidens.

Le symptôme le plus fâcheux, celui qui s'op-

pose le plus à nos succès, c'est le vomissement, qu'il est trop souvent impossible de faire cesser. L'action d'un vésicatoire sur l'épigastre a quelquefois produit cet heureux effet ; mais dans combien d'autres cas n'a-t-elle pas agravé la maladie ?

J'y ai eu recours avec succès dans une fièvre pernicieuse cardialgique, dont rien ne modérait les vomissemens.

Lorsque, malgré le secours de tous ces moyens combinés, alternés et continués sans relâche, la fièvre jaune fait des progrès, il faut insister sur le même traitement, ou apporter les changemens commandés par la nature et l'intensité des accidens. C'est alors que les vésicatoires volans trouvent leur application ; on revient aux sinapismes, aux frictions et aux lotions froides et acidulées, à moins que le malade ne puisse les soutenir : dans ce dernier cas, on se borne à des aspersions partielles du tronc, pour calmer l'agitation, modérer la chaleur et opérer une révolution salutaire.

Dans cet état de la maladie, on peut recourir aux frictions alcooliques camphrées sur les extrémités, le long de la colonne vertébrale et sur l'épigastre.

Si on tente de faire prendre le quinquina en substance, il faut le donner dans le vin ou dans

une infusion aromatisée, avec un peu de gomme de kino, de teinture thébaïque ou d'opium, suivant l'état du sujet; s'il est rejeté, c'est en lavement qu'il faut l'administrer, essayer l'usage de son extrait, combiné avec le camphre, l'opium. Quelques praticiens l'ont associé au sulfate d'alumine, et se louent de cette combinaison.

On peut, à l'exemple de Jackson, employer les bains chauds; l'on retire le malade lorsque l'action vitale a été vivement appelée vers la peau, et on lui fait faire des frictions avec des tranches de citron; c'est encore après la suite du bain que les rubéfians peuvent produire une salutaire révulsion.

La persévérance des vomissemens oblige presque de renoncer à toute espèce de boissons, en se bornant à quelques cuillerées de suc de citron avec l'éther ou le laudanum; on y substitue des lavemens appropriés, dans lesquels on peut même faire entrer le quinquina en substance.

C'est à la sagacité du médecin à faire usage de toutes les ressources de la médecine, à varier, à combiner les différens moyens qui sont à sa disposition, à les approprier à l'état du malade, à l'époque de la maladie, en ne perdant jamais de vue que cette fièvre réclame impérieusement la médecine agissante la plus énergique, dirigée, non contre quelques symptômes passagers, mais

contre les accidens principaux et d'après des indications tirées du caractère propre de la maladie, de sa nature, de son intensité.

Une attention importante dans presque toutes les maladies, entre les tropiques, c'est de maintenir la fraîcheur dans l'appartement des malades, d'y établir un courant d'air frais qui, s'il ne procure pas un soulagement bien grand, diminue l'état d'oppression et le mal aise qu'ils éprouvent, les changer aussi souvent de lit que possible.

Si le malade va jusqu'au cinquième, sixième et septième jour, et qu'arrivé à cette époque, la maladie se soutienne sans faire de progrès, c'est un signe très-favorable qui présage une terminaison heureuse, pourvu qu'on soutienne les forces et que l'on favorise les évacuations critiques, non par l'emploi extemporané des sudorifiques, des diurétiques, des purgatifs ou d'autres remèdes évacuans, qui ne font que tourmenter inutilement; mais par l'usage bien dirigé des toniques, des excitans : les vins généreux, particulièrement ceux de Bordeaux, de Madère et de Porto; et pour consoler l'estomac, les décoctions d'orge, de riz, édulcorées et aromatisées. La nature doit être libre de tous ses actes, il faut seulement éloigner, autant que possible, les obstacles qui pourraient s'opposer au déploiement de ses forces, favoriser la tendance de ses mouvemens

vers tel ou tel organe, afin de hâter et de faciliter la crise.

N° CXXXIII.

Lorsque la fièvre est jugée, que le sujet entre en convalescence, les conseils du médecin lui sont encore nécessaires pour soutenir et fortifier le systême digestif, dont la faiblesse ne lui permet qu'imparfaitement l'exercice de ses fonctions; aussi ai-je observé que la débilité résultante de la maladie, est bien plus souvent la cause des rechutes que les prétendues humeurs morbifiques restées dans les premières voies.

Les purgatifs que l'on est dans l'usage de donner pour prévenir les récidives et abréger la durée de la convalescence, sont loin de mériter la confiance qu'on leur accordait aux Colonies. La digestion en est troublée, l'estomac encore plus affaibli.

C'est dans cette circonstance que le quina est salutaire, lorsque la sensibilité vive de cette organe est dissipée, qu'il ne reste plus de tension dans l'abdomen, que la peau reprend sa souplesse.

L'attention du médecin doit donc se porter sur le rétablissement des organes digestifs, et sur les fonctions de l'organe cutané qui sont presque nulles; la peau est sèche, terreuse; elle a besoin d'être assouplée, nettoyée, par des bains légè-

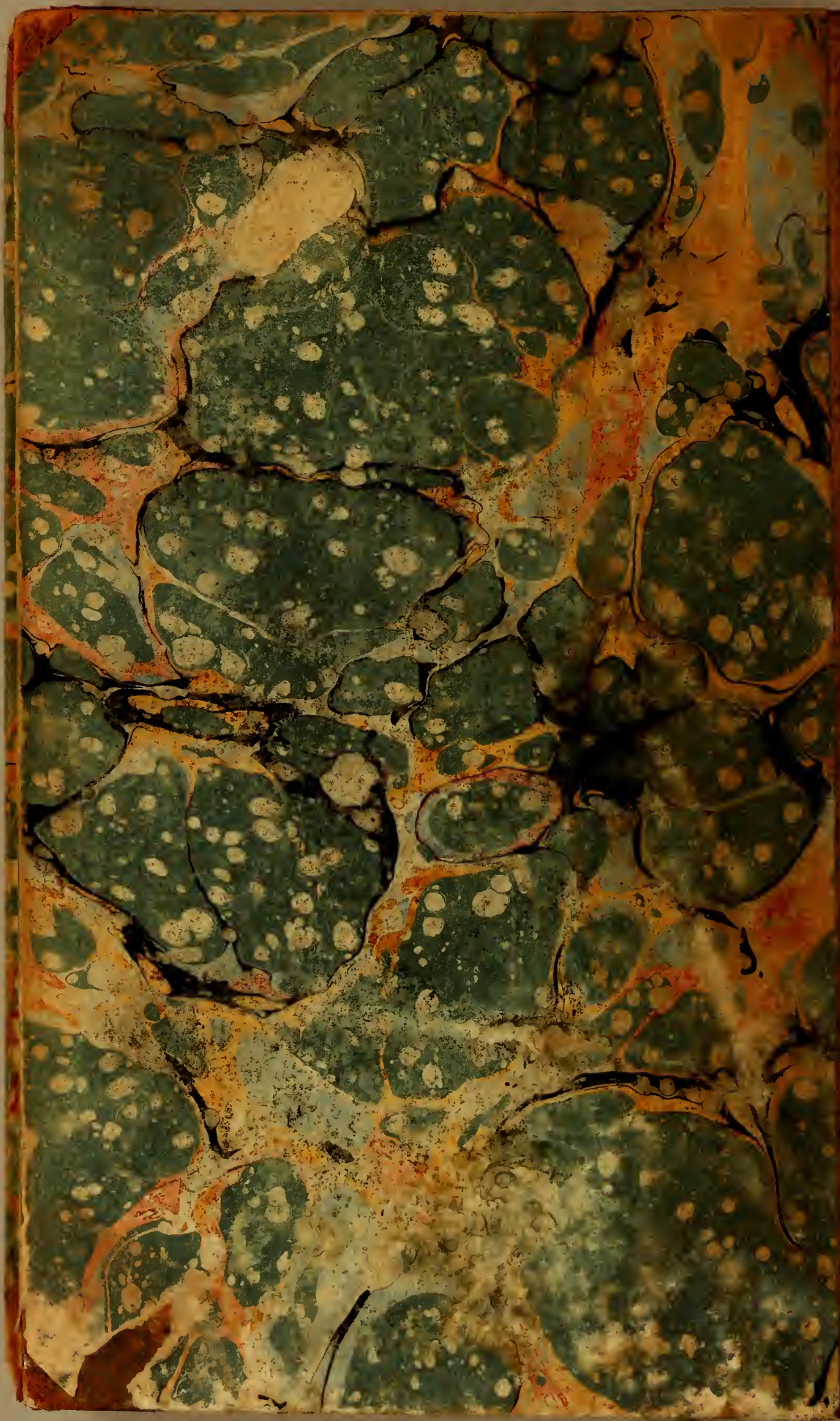
rement aromatiques, s'il est possible de s'en procurer. Les plus grandes précautions dans le régime sont indispensables pour prévenir des rechutes funestes.

J'ai vu des jeunes gens, quatre ou cinq mois après leur maladie, ne pouvoir se livrer aux plus légers écarts dans le régime, sans être exposés à des vomissemens ou à des diarrhées rebelles.

Avouons de bonne foi, que dans les cas où cette fièvre a une marche très-rapide, où la nature opprimée, vaincue, ne peut faire que d'inutiles efforts, où toute l'économie animale est bouleversée, nous avons la douleur d'être les témoins impuissans d'une prompte désorganisation qui triomphe de tous nos moyens, qui par fois même ne donne pas le temps de les employer.

J'ai senti trop tard que ce Mémoire outrepassait les bornes ordinaires des dissertations académiques; j'aurais désiré que mes occupations me permissent de le retoucher pour l'abréger, mais je n'ai pas eu le temps d'être plus court.

FIN.

07-133

E815
C158t.